27 734

№ 947
Шк. 5, п. 2.

Très humble et respectueux
hommage

de l'auteur

№ 942
Инв. 5 п. 2

TROIS SEMAINES

EN YACHT

SUR LES COTES D'ITALIE

Brux.—Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et C°, r. Royale, 3, imp. du Parc.

TROIS SEMAINES

EN YACHT

SUR LES COTES D'ITALIE

« Linquenda »
HORACE.

CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773
Wa5166889

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15
Au coin de la rue Vivienne
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1868
Tous droits de traduction et de reproduction réservés

Lit. podr.
Włocław.

91(087)(4)

27.734

N-4632674 NH-66623/TMK

INTRODUCTION

Cher lecteur, nous allons, paraît-il, naviguer trois semaines ensemble : or, je voudrais bien vous embarquer avec moi sans vous révéler ni mon nom ni d'où je viens.

Supposons que, voyageant sur la Méditerranée à bord d'un bateau des Messageries impériales ou d'un des magnifiques paquebots de la Compagnie Péninsulaire et Orientale, vous fassiez la rencontre de mon yacht : vous demanderiez à votre capitaine de stoper, de mettre un canot à la mer et de vous transporter avec armes et bagages à mon bord.

Et maintenant que c'est fait, laissez-moi vous

souhaiter la bienvenue : dès ce moment vous devenez mon compagnon pour l'excursion que je projette, mais vous conservez assez d'indépendance pour me quitter quand bon vous semblera.

Nous allons parcourir un pays qui a été si souvent décrit qu'il est devenu presque banal. N'importe ! il est si riche qu'en cherchant bien on y trouve toujours quelque chose de nouveau. D'ailleurs, tout dépend du point de vue auquel on se place pour le juger.

Vous allez assister et participer à ma vie privée : nous examinerons ensemble les individus et les choses : je vous ferai part de mes réflexions sans réserve comme sans arrière-pensée, car je ne vous connais pas et vous ne me connaîtrez jamais.

Ni le désir de vous plaire ni la crainte de vous blesser ne sauraient m'influencer, et si le hasard me mettait dans ce dernier cas, je fais appel à votre équité et à votre indulgence : abandonnez-moi sans ressentiment et sans colère.

Je regretterai notre séparation, ami lecteur : j'y perdrai votre compagnie, et vous y perdrez de ne point saisir sur le fait une série d'impressions et de jugements, qui, à défaut d'autre mérite, auront celui de la sincérité et de la franchise.

I

DESCRIPTION DU SAPHIR

Avant tout venez visiter notre embarcation. C'est un petit cutter de vingt tonneaux. Il se nomme *Saphir*. Avec du vent il file jusqu'à neuf nœuds. Il a tant de toile à mettre dehors que le moindre souffle le fait avancer. Il est rapide et léger, comme vous pouvez vous en convaincre : telles sont ses qualités. Mais voici son grand défaut : il est tout petit, et par le gros temps il semble se réduire aux proportions d'une coquille de noix flottant bien plus souvent sous l'eau que dessus. Alors il replie ses ailes et supporte l'orage tant bien que mal.

Cinq hommes, dont trois anciens matelots de la marine de guerre, forment son équipage. Le capi-

taine se nomme Lastrelle. Il est provençal et possède ce petit accent qui sent l'oignon. Il est excellent marin, ne cultive nullement la vigne et nous inspire par conséquent une entière sécurité : nous pouvons dormir sur les deux oreilles sans craindre de mauvais rêves.

Aucun des habitants du *Saphir* ne doit vous rester inconnu : aussi me permettrai-je de vous présenter mon, c'est à dire notre valet de chambre, M. Ernest, une espèce de beau-fils italien ayant bien meilleure façon que son maître. Je crois prudent de vous prévenir de ne pas trop réclamer ses services quand il y a de la mer : car alors il est pâle, maussade, et préfère la position horizontale.

Descendons.

Nous n'avons, comme vous voyez, pour tout appartement qu'une grande cabine avec deux larges divans se transformant en lits. Voici nos armes, nos livres, nos cigares.

Mettez-vous à votre aise, ami lecteur, vous êtes chez vous.

II

MONTE-CHRISTO

Vous ne seriez peut-être pas fâché de savoir l'itinéraire de notre voyage.

Tenez, regardez par la fenêtre de la cabine,

voyez à l'horizon cette forme brumeuse qui ressemble à un nuage : c'est Monte-Christo. Avec le vent qu'il fait nous y serons cette nuit. Si vous le voulez bien, nous commencerons par visiter cette île. Elle n'offre probablement rien de curieux, mais allons-y toujours.

— Lastrelle! Lastrelle!

— Monsieur!

— Avez-vous été à Monte-Christo?

— Oui, monsieur.

— Qu'est-ce qu'il y a sur cette île?

— Dame! monsieur, il n'y a personne.

— Y a-t-il de la chasse?

— Pour cela, oui, monsieur, il y a des chèvres sauvages bonnes à manger.

— Y a-t-il un mouillage pour le *Saphir?*

— Oui, monsieur, un petit port bien installé où les pêcheurs de corail vont quelquefois.

— Mettez le cap sur Monte-Christo.

La brise fraîchit; nous filons à toute vitesse. Nous touchons l'île avant la nuit et nous tombons dans un calme plat avant d'avoir atteint le port signalé par Lastrelle.

Nous sommes devant un rocher à pic qui s'étend devant nous comme un mur interminable. Nous envoyons le canot le reconnaître. Après une heure il revient ayant découvert un coude formé par le rocher, où nous trouverons un abri suffisant.

Pas de fond à vingt-cinq brasses.

Nous longeons l'île à coups de gaffe, par une

nuit obscure, jusqu'à la petite crique en question.

La roche qui nous enveloppe de trois côtés est quatre fois plus haute que le mât. Nous sommes comme au fond d'un puits, fort heureux que le vent nous y laisse tranquilles.

Le canot, ayant poussé une reconnaissance au point du jour, nous rapporte la bonne nouvelle que le port de Lastrelle se trouve à une portée de carabine.

Nous y entrons une demi-heure après, au milieu d'un profond silence.

La baie exiguë transformée en port où le *Saphir* est amarré donne sur une étroite vallée profondément encaissée entre une double rangée de collines rocheuses, montant en escalier jusqu'au sommet de l'île.

III

RUINE MODERNE

Le soleil se lève et dore de ses premiers rayons obliques une jolie villa d'un style italien, située au centre de la vallée et entourée d'un jardin verdoyant qui contraste avec l'aridité du paysage.

A gauche une cime élevée surmontée des ruines d'une forteresse génoise.

Je débarque seul et me dirige vers la villa. J'y pénètre.

Elle est déserte.

Je la parcours de haut en bas : partout je ne vois que témoignages de dévastation.

Les fenêtres et les portes sont enfoncées, les cheminées et les planchers de marbre détruits ou enlevés, les espaliers garnissent la façade et des plantes grimpantes parasites, ne rencontrant plus d'obstacles, ont fait irruption partout avec une vigueur exubérante qui n'est pas sans charme. Nulle trace d'habitants. Tout respire la solitude, tout porte l'empreinte d'un abandon déjà ancien.

Le jardin présente aussi un aspect inculte et sauvage, et je me fraie avec difficulté un passage à travers les rosiers et les ronces auxquels l'absence du jardinier a permis une folle croissance. Le chèvrefeuille, le jasmin, l'aristoloche et le lierre débordent de toutes parts, étouffant dans leurs enlacements capricieux de pauvres figuiers, des magnolias et des tulipiers du Japon.

Le vent de terre est chargé des émanations des plantes balsamiques, l'air en est imprégné : c'est presque trop.

J'étais en train de scruter le mystère de cette ruine moderne quand, au détour d'une allée, je me vis en face de sept ou huit chèvres au poil fauve broutant de jeunes pousses de rosier.

J'ai le temps de me retirer discrètement sans leur donner l'éveil et de retourner à bord chercher du renfort et des fusils.

Accompagné de Lastrelle et de trois hommes je retrouve les chèvres au même endroit.

IV

CHASSE AUX CHÈVRES SAUVAGES

J'ajustais un magnifique chevreau quand Lastrelle m'arrête le bras en me disant :

— Ne tirez pas, monsieur, ce sont des chèvres domestiques ; je crois que j'ai aperçu leur gardien tout à l'heure.

Tirer des chèvres domestiques dans un enclos, c'est chose absurde : je baisse mon arme.

Hélas ! ces maudites bêtes partent comme un trait, gravissant par bonds et une brèche du mur et le flanc inaccessible du rocher.

Ce spectacle ne nous laisse pas le moindre doute : elles étaient sauvages.

Nous nous mettons aussitôt à la recherche de l'être humain que Lastrelle prétend avoir aperçu :

C'était une cheminée noircie par la fumée sur une des dépendances de la villa.

Lastrelle se met en devoir de la démolir afin que pareille mésaventure ne se renouvelle pas.

Pour peu que vous soyez chasseur, ami lecteur, vous devinerez aisément la suite de cet épisode.

Nous partîmes sur-le-champ pour la montagne, sur les traces des bêtes fugitives. Comme l'île est peu étendue, nous les revîmes plusieurs fois, mais jamais à portée de fusil. Nous faillîmes vingt fois

nous rompre les os, et pour ma part je roulai d'un rocher de quinze pieds, au grand détriment de mon fusil, de mon pantalon et de ma peau.

Les hasards de notre chasse, véritable course au clocher, nous amenèrent au pied de la tour génoise, où je me laissai choir épuisé.

A quelques pas, Lastrelle, encore tout honteux de sa récente méprise, découvre l'entrée d'une grotte d'où jaillit une source glacée. J'y transporte mes pénates.

La grotte est intérieurement tapissée d'*ex-voto* se rapportant à certaines qualités curatives de l'eau et à une vénération spéciale pour la mémoire d'un saint ermite qui l'avait habitée : *ex-voto* très modestes, apportés sans doute par les pêcheurs des îles voisines.

Il est midi : le soleil déverse des cascades de feu sur une surface de rochers volcaniques qui ne demandent qu'à devenir incandescents. Il en résulte une température de fournaise ardente, et je n'ai pas le courage de l'affronter en ce moment. Mes hommes retournent à bord sans moi.

Étendu à l'ombre, haletant et moulu, je me prends à réfléchir au culte du soleil. Décidément il a dû prendre naissance chez des peuples du Nord : car il est difficile de supposer qu'on en soit venu à diviniser ce contre quoi l'on est forcé de se garantir si soigneusement.

Tout en maugréant contre la chaleur, je subis involontairement une réminiscence classique.

« Sovra tutto..... » dit le Dante,
« Piovean di fuoco dilatate falde
« Come di neve in Alpe senza vento. »

C'est tout à fait cela : l'atmosphère présente des vibrations ignées.

Ce souvenir littéraire en amène d'autres, dont l'effet est immédiat.

Deux heures après, je suis réveillé par Ernest qui m'a préparé du café à la crême, des œufs à la coque et d'autres choses encore que mes antécédents me font apprécier hautement.

Vous n'avez peut-être jamais connu les privations, ami lecteur, je vous plains ; car elles recèlent les sources cachées de nos jouissances les plus vives, sinon les plus élevées.

Le soleil s'incline à l'horizon, et je me hasarde à quitter mon refuge pour contempler le panorama étendu sous mes yeux.

J'embrasse du regard Monte-Christo en entier, la mer tout autour et l'horizon lumineux entrecoupé par les vagues contours de la Corse, d'Elbe et de Giglès.

A mille pieds sous moi la vallée, début de notre chasse fantastique.

C'est le seul point riant.

Le reste de l'île est inculte et sauvage.

V

RUINE GÉNOISE

On peut s'expliquer la ruine génoise par la nécessité où se trouvait la grande république maritime d'entretenir des postes avancés pour signaler l'approche des pirates barbaresques.

L'île ne produit certainement pas de quoi nourrir deux hommes; si la ruine génoise trouve son explication, il n'en est pas de même pour la ruine moderne : elle reste pour nous une énigme. Je me promis d'en chercher le mot.

Le soir je descendis avec efforts la rude pente qui me séparait de mon yacht. Avant de monter à bord, je visitai encore une fois le jardin aux chèvres.

Il n'y en avait plus.

VI

RUINE D'UNE BALANÇOIRE

En revanche, j'y découvris une balançoire peinte en vert. Un bout de corde y était resté attaché.

Ce vestige avait quelque chose de sombre. Il semblait indiquer la place où, pour échapper à sa solitude, le dernier habitant de Monte-Christo s'était élancé dans l'éternité.

La villa, d'après son aménagement, avait dû être la demeure d'un Anglais. Des travaux considérables en chemins et conduites d'eau prouvaient qu'elle avait été destinée à un séjour permanent. De l'importance de ces travaux nous concluons que leur auteur était en même temps riche et excentrique. Le petit port, parfaitement construit et pour lequel on avait habilement tiré parti d'une ancienne jetée romaine, nous démontrait que notre hypothétique Anglais avait un yacht. La triste balançoire permettait d'admettre qu'il avait des enfants.

Restait le pourquoi?

Qu'était-il venu faire dans ce nid d'aigles?... et de chèvres? Et pourquoi l'avait-il abandonné?

Les nuages, qui pendant le jour avaient imperceptiblement voilé les cimes de Monte-Christo, avaient grossi peu à peu en glissant le long des montagnes.

Au moment de nous envelopper sous une calotte de brouillards, ils jugèrent à propos d'éclater sur nos têtes en pluie diluvienne.

Nous n'eûmes que le temps de nous élancer à bord et de fermer les écoutilles.

Je fis faire un grog monstre pour l'équipage et je me mis à fumer et à rêver au bruit de la pluie fouettant avec fureur les vitres de mon abri.

Oui, rêver.

VII

RÊVERIE. — SOUVENIR DE X. DE MAISTRE

Autre jouissance que je vous souhaite de connaître, ami lecteur.

Savoir revivre dans la pensée avec le don d'écarter les ombres de ses souvenirs; chercher à résoudre les mille problèmes posés par notre existence de chaque jour, et arriver parfois à ce que nous croyons la vérité : nous sentir vivre enfin.

Xavier de Maistre fait une ingénieuse distinction.

Il divise l'âme en deux : l'âme proprement dite et la bête ou « l'autre », comme il l'appelle.

« L'autre » est la dose d'esprit animal spécialement affectée au service de notre corps, « l'autre » est notre âme animale en opposition à notre âme, étincelle divine.

« L'autre », dit Xavier de Maistre, est jalouse de son abstraite compagne. Elle ne lui donne la liberté qu'à la condition d'être elle-même satisfaite. Le confort a été inventé par elle et pour elle.

L'âme ne peut rêver si « l'autre » a faim, à moins de lui faire la concession de rêver à ce qui l'intéresse. L'âme ne peut rêver si la bête souffre, à moins d'appliquer toutes ses aptitudes à la soutenir et à la consoler.

Pénétré de cette vérité, pour me débarrasser de « l'autre », je l'étendis sur des coussins, je lui mis un cigare entre les dents et je la livrai à l'audition égoïste de l'orage qui grondait sans pouvoir l'atteindre; quant à mon âme, je lui mis la bride sur le cou.

VIII

CONSIDÉRATIONS ENNUYEUSES SUR LE SUICIDE

Ce bout de corde solitaire balancé par le vent au milieu de cette scène de désolation me trottait par la tête.

Le suicide... Pourquoi nos lois divines et sociales en font-elles un crime? Pourquoi diverses écoles de morale et de philosophie en font-elles une lâcheté, tandis que d'autres le représentent comme un acte d'héroïsme?

Les religions monothéistes d'origine judaïque sont les seules, — me souvient-il, — à formuler un jugement sévère, et c'est d'autant plus surprenant, que ni l'Ancien ni le Nouveau Testament ne contiennent rien qui justifie cette rigueur.

Nos théologiens, quand ils abordent la question, sont réduits strictement à leurs propres arguments, et le plus souvent ils remplacent par la violence ce qui leur manque en solidité.

Dans la bigote Angleterre et dans d'autres pays, la loi impose aux suicidés une sépulture infamante.

La plupart du temps, les juges l'éludent en attribuant les cas de suicide à l'aliénation mentale.

Consultons notre instinct moral et comparons l'effet que produirait sur nous la nouvelle d'un acte de brutalité, d'un abus de confiance ou d'un crime commis par un être qui, — parent ou ami, — nous touche de près, à l'impression que nous éprouverions en apprenant son suicide.

Dans le premier cas nous ressentons du dégoût, du mépris, de l'horreur; dans le second, — de la douleur, de l'intérêt et de la pitié.

Beaucoup parmi nous trouvent dans leurs souvenirs de quoi établir cette comparaison : il y en a peu, je pense, qui, à l'égard du suicide, trouveraient les éléments d'une accusation de crime ou de lâcheté.

Pline l'approuve.

Sénèque et les stoïciens de même.

Les Hindous le pratiquent par exaltation religieuse, et se font broyer sous les roues du char de leurs divinités, ou se précipitent vivants dans le Gange pour servir de pâture aux crocodiles sacrés.

Nos ascètes, fort rares aujourd'hui, font la même chose à un moindre degré en torturant leur pauvre bête, en la détruisant petit à petit par le jeûne et les macérations.

Et tant de héros des chefs-d'œuvre dramatiques que nous applaudissons! Palmire dans *Mahomet*, Mortimer dans *Marie Stuart*, et *Othello*, et *Hamlet*

dans son splendide monologue, et Hume dans son *Essay on suicide* ne s'élèvent-il pas contre la doctrine qui le flétrit?

Un véritable lâche ne s'ôtera jamais la vie, il se résignera à tout plutôt que de porter une main homicide sur sa personne bien-aimée.

Ces dernières années m'ont fourni trois exemples de suicide des plus émouvants.

Le premier s'est produit en temps d'insurrection. Un officier d'état-major, arrêté dans la rue par un groupe d'insurgés, fut baffoué, insulté et finalement souffleté et abandonné par eux sans moyen de les poursuivre ni de les reconnaître.

Profondément troublé par l'idée que dans sa personne son uniforme venait de subir une tache indélébile, la victime de cet accident ne voulut pas survivre à son déshonneur : elle se brûla la cervelle.

Le second exemple suivit celui-ci de très-près.

Deux généraux en vinrent, à la suite d'un conflit d'autorité, à échanger un cartel.

Trop pénétrés du respect de la discipline pour donner à l'armée l'exemple d'un duel dans un pareil moment, ils eurent recours au sort pour désigner celui des deux qui se donnerait la mort.

Ce qui eut lieu en effet.

Je préfère ne pas citer le troisième exemple, car il pourrait rouvrir des plaies mal fermées.

Cependant si, après les réflexions développées plus haut, on me posait la question :

Est-il bien de se suicider?

Il me serait impossible de répondre affirmativement.

Si l'on me demandait :

Est-ce un crime?

Je ne pourrais également pas dire oui?

Une lâcheté? — Rarement.

Un péché? — Peut-être, mais je n'en suis pas persuadé.

Je serais assez porté à me ranger de l'avis d'Aristote. Selon lui le suicide est un mal, car il prive la société d'un membre qui pourrait être utile et l'État d'un contribuable. Mais cet argument a son revers, et il me fait reculer. En adoptant le point de vue d'Aristote, on devrait engager les indigents et les incurables à délivrer le monde de leur présence et les applaudir vivement s'ils savaient s'y résoudre.

Je consulte ma bête sur la question. Elle me déclare que ni elle, ni aucune des bêtes de sa connaissance, ne commettraient jamais pareille folie; elle ajoute avec dédain qu'il faut être une âme pour atteindre à un pareil degré d'aberration, et elle enjolive sa thèse de remarques humiliantes, que je supprime. Enfin elle profite de l'occasion pour dire qu'il est tard, qu'elle a besoin de repos et que mon âme, pour les rêves qu'elle fait, pourrait les faire endormie aussi bien qu'éveillée.

Le baromètre est encore tombé!

Bonsoir, ami lecteur.

IX

GROS TEMPS

Le lendemain, il fait bien mauvais.

Le vent siffle dans le cordage. Ce qui ne nous empêche pas de sortir, pour tomber dans une grosse mer.

Tous les ris possibles sont pris, le plus petit foc est hissé, *le Saphir* court de larges bordées, rasant les vagues énormes, qui tour à tour le soulèvent comme une plume ou se dérobent sous lui comme si elles voulaient l'engloutir.

Le baromètre continuant à tomber, nous jugeons prudent de virer de bord et de rentrer à Monte-Christo vent arrière.

Nous y sommes solidement amarrés, lorsque le gros temps se change en tempête, à laquelle nous assistons en sûreté, (ce qui permet à notre admiration artistique d'atteindre son entier développement).

Ne craignez rien, ami lecteur, je ne vous ferai pas subir une description de tempête. Elles se ressemblent toutes; elles sont belles, ou plutôt elles nous semblent telles, car elles nous rappellent notre petitesse et notre impuissance à l'égard de ce je ne sais quoi appelé par les Allemands le *non-moi*.

Nous sommes tellement satisfaits de nous-mêmes que tout ce qui est supérieur à nous comme force ne peut nous sembler qu'admirable.

Il vous suffira de savoir que nous avons passé vingt-quatre heures des plus pénibles.

Les vagues, en déferlant par dessus la jetée, bouleversaient le port de fond en comble et y produisaient des remous et des tourbillons qui tendaient nos amarres à les rompre.

L'équipage fut continuellement occupé à les larguer et à les resserrer afin de suppléer à l'élasticité qui leur manquait.

Ernest est malade!...

« L'autre », ma bête, fort mécontente, n'a ni trève ni repos sur une surface qui se balance entre une double inclinaison de 45 degrés. Elle houspille ma pauvre âme et ne la laisse point échapper.

En vain je propose à « l'autre » de descendre à terre pour dessiner, elle accueille cette offre comme une plaisanterie de mauvais goût : je dois lui adresser des excuses et consentir à maugréer avec elle.

Le temps persiste à faire rage et ma montre semble à chaque instant vouloir s'arrêter, tant les aiguilles marchent lentement.

La nuit vient.

A 3 heures du matin, le vent tombe net sans transition.

A 6 heures, la mer commence un peu à se calmer.

A 8 heures, les vagues cessent même de moutonner et nous sortons toutes voiles dehors, le cap

sur l'île d'Elbe, poussés par une brise imperceptible.

A midi elle nous quitte.

Calme plat... la mer comme un miroir.

Les voiles pendent le long du mât et des agrès comme du linge mis à sécher.

Le soleil darde sur nous à pic : 36 degrés Réaumur.

Je fais carguer les voiles et mettre les tentes.

L'équipage dort et se repose des fatigues de la veille.

Le matelot de service chantonne entre ses dents une absurde romance où il est question d'Allah, de gloire, et de liberté.

Il fait intolérable et je me fais l'effet d'un œuf d'autruche, mis par les sauvages à cuire sous le sable.

J'appelle Ernest, rétabli et gaillard, et je lui annonce mon intention de me baigner dans la mer.

Lastrelle, apercevant nos préparatifs, accourt pour nous annoncer que la Méditerranée est dangereuse, qu'il y a toujours des requins pour suivre les navires et manger ce qui en tombe, que par la mer qu'il fait, ils me verront et viendront aussitôt m'attaquer, qu'ils lui ont ainsi mangé un de ses meilleurs amis, etc., etc.

Je n'en puis plus, ma toilette est terminée, et je lui réponds en piquant une tête après lui avoir mis une gaffe en mains pour me défendre au besoin contre l'ennemi.

C'est égal, — une fois dans l'eau, les idées un peu rafraîchies, le récit de mon capitaine me revient et agit. Je me représente la sensation d'être saisi aux jambes par une triple rangée de dents aiguës.

Je ne m'éloigne pas trop du *Saphir*.

Lastrelle me surveille avec sa gaffe. Il est à présumer qu'en ce moment il serait charmé si l'occasion de me sauver la vie se présentait.

Horrible pensée ! !

Je demande une corde, on me hisse à bord. Ernest m'enveloppe dans un drap pluché, je m'étends avec volupté à l'ombre de ma tente et, dix minutes après, Ernest m'apporte du granit... pas de la pierre dont sont faits les obélisques... mais du granit napolitain, légère glace au citron.

Pardonnez-moi, ami lecteur, de vous entretenir de choses aussi puériles.

Dans la solitude d'un voyage en mer, les petits détails de la vie gagnent une importance factice que nous subissons malgré nous. Peut-être consentiriez-vous à vous y soumettre, puisque vous avez bien voulu me suivre jusqu'ici.

Le calme dure toute la journée, la mer est immobile et huileuse, Elbe est devant nous à quarante milles, se détachant en lignes vaporeuses sur un fond clair.

Nous pensions rester cloués là jusqu'au lendemain, quand paraissent au loin les taches éparses et foncées, avant-coureurs de la brise.

Elles sont bientôt suivies d'une ligne continue de la même nature embrassant l'horizon au sud-ouest.

Les voiles sont hissées; elles pendent encore inertes un quart d'heure, puis elles s'enflent par bouffées, le *Saphir* s'incline légèrement sous une douce pression, le sillage commence à se dessiner, nous avançons.

La brise se renforce et s'établit, vive et joyeuse elle rase la mer sans l'agiter. Le *Saphir* atteint toute sa vitesse, il fend les flots de sa poupe acérée comme une fine lame, et l'écume jaillit de droite et de gauche avec cet harmonieux murmure cher à l'oreille du navigateur, parce qu'il lui rappelle le but qui se rapproche.

X

ELBE

Cinq heures après nous atteignons la pointe méridionale d'Elbe, nous la doublons : la vue du phare et des petites lumières dispersées sur la côte nous indique que nous sommes devant *Porto-Longone*.

Le capitaine du port vient inspecter nos papiers, et je descends à terre essayer l'unique auberge de l'endroit et y déguster le vin d'Elbe, qui a un certain renom : c'est un petit bourgogne blanc assez capiteux.

J'en fais boire à un vieillard qui assiste à mon souper. Il me conte en retour ses souvenirs, il me parle de Napoléon et de ses visites à Porto-Longone, où il l'a vu souvent.

Mes réminiscences géographiques sur l'île d'Elbe sont très incertaines et je crois prudent de les rafraîchir dans Bouillet.

Elbe (île d'), *Ilva*, et plus anciennement *Æthalia*, île de la Toscane dans la Méditerrannée, vis-à-vis de Piombino, dont elle est séparée par un canal de 10 à 48 k. Elle a 26 k. de long sur 10 de large; 18,000 habitants.

Villes principales : Porto-Ferrajo, Porto-Longone et Rio-Ferrajo.

Quelques sources, climat agréable, bonnes mines de fer, aimant, plomb, argent et or (on n'exploite plus ces deux derniers métaux que dans la poche des étrangers), marbre, amiante, ardoise, et bons vins, pastèques, fruits, chênes-liège, etc.

Les Romains eurent jadis des établissements sur l'île d'Elbe pour l'exploitation des mines.

Au onzième siècle elle appartenait aux Pisans; elle fut ensuite possédée tour à tour par les Génois, les Lucquois, les Espagnols et les rois de Naples : ces derniers la perdirent par le traité de Lunéville. Napoléon l'annexa successivement au royaume d'Etrurie, à la principauté de Piombino, et enfin à l'empire français. En 1814, les alliés la cédèrent à Napoléon en toute souveraineté après son abdication. Il y résida depuis le 3 mai 1814 jusqu'au

26 février suivant : c'est de là qu'il partit pour rentrer en France. En 1815, Elbe fut donnée à la Toscane ; maintenant elle appartient au royaume d'Italie.

Ceci est à l'histoire et à la géographie ce que les conserves de voyage sont aux légumes frais : pas de goût, pas de couleur, mais c'est nourrissant et indigeste en même temps.

Nous voilà suffisamment préparés pour descendre à terre et nous consacrer aux seuls souvenirs d'Elbe qui en vaillent la peine.

XI

ASPECT DE L'ILE

L'aspect de l'île est prospère, riant et gracieux : pas de montagnes sérieuses, seulement des collines, la plupart fertiles et cultivées, rappelant les plus riches contrées de la Toscane et de la Lombardie. La vigne, le figuier et le laurier rose semblent se disputer le sol, et l'olivier, avec sa triste verdure, ne paraît que pour mémoire.

Nous louons une carriole pour nous rendre à Porto-Ferrajo, en traversant l'île dans sa largeur.

Le trajet dure deux heures sur une route tracée par Napoléon et terminée en quelques jours.

XII

NAPOLÉON

Quand l'Empereur débarqua il trouva la population en grand émoi. Elle s'attendait à lui voir apporter d'inépuisables trésors pour les répandre parmi ses nouveaux sujets, et elle fut assez désappointée.

Napoléon en arrivant ne possédait qu'un capital de trois millions. Il est vrai que, grâce à l'Empereur de Russie, une rente de deux millions lui avait été assurée, mais il n'en toucha rien.

Napoléon se montra dès le début très ménager de son argent, il semblait y attribuer une valeur exceptionnelle; et cette économie, dont il était peu coutumier, est un indice qui permet de supposer qu'il nourrissait dès lors dans son esprit de secrets projets auxquels Elbe n'était pas associée.

La municipalité de Porto-Ferrajo avait préparé une réception qu'elle croyait pompeuse.

Quand le canot de l'empereur proscrit aborda, ce fut au carillon des cloches et au grondement du canon.

A peine eut-il mis pied à terre, Napoléon fut entraîné à la cathédrale pour y entendre un *Te Deum* d'actions de grâces sur son heureux avénement, qui dut sonner à ses oreilles comme un

glas funèbre. Il y eut ensuite présentation officielle des autorités de la ville, amère parodie des servitudes et des grandeurs de la veille, disparues à jamais.

L'Empereur se déroba bientôt à ces cérémonies, il se mit à cheval, accompagné de Bertrand et de son fidèle Drouot, pour faire le tour de son nouvel empire, ou plutôt pour mesurer le cercle étroit de sa prison. Du rivage, il pouvait voir et les côtes de l'Italie et celles de la Corse. D'une part, les plaines, théâtre de ses premiers exploits, où la couronne lui apparut peut-être pour la première fois, de l'autre, le rocher qui lui avait servi de berceau.

Ce double spectacle, constamment sous ses yeux, devait éveiller et maintenir en lui une telle lutte d'impressions diverses qu'il n'y a rien de surprenant à les voir se résoudre dans une détermination audacieuse et presque désespérée.

Dans le commencement de son séjour, Napoléon resta fidèle à ses goûts. Malgré la faiblesse numérique de son armée (800 grenadiers), elle absorbait ses soins et son attention. S'il s'occupait de doter l'île de routes, de développer ses ressources et d'augmenter ses revenus, c'était moins en vue du bien-être des habitants que pour satisfaire ses grenadiers et en augmenter le nombre.

Napoléon débuta par traiter Elbe au point de vue stratégique, il arma et répara les forts de Longone et de Porto-Ferrajo. Il fit même élever une

batterie dans son propre jardin et dominant la baie.

XIII

PORTO-FERRAJO

Porto-Ferrajo est construit en amphithéâtre sur un long promontoire fermant, comme une jetée naturelle, un port excellent, situé en face de la principauté de Piombino.

Le jardin et la batterie de l'Empereur couronnaient ce promontoire. Il en avait fait sa promenade matinale favorite.

Appuyé là sur un canon, témoin de tant de victoires, il aimait à laisser errer ses yeux sur la mer et y suivre les voiles blanches de la croisière anglaise.

En fait d'embarcations, Napoléon avait trouvé à Elbe un brick en assez bon état, nommé *l'Inconstant*. Il le fit réparer et armer sans retard, en lui faisant donner, autant que possible, les dehors d'un navire anglais. Il y hissa son pavillon, croix amarante sur fond blanc semé d'abeilles, et il l'envoya dans les eaux de Naples, de Livourne et de Gênes, pour accoutumer les flottes étrangères à son aspect.

Pour paraître ne pas bouder le sort, Napoléon attira auprès de lui Mme Lætitia, Pauline Borghèse et la princesse Élisa de Piombino, sa mère

et ses sœurs. Il exigea d'elles qu'elles amusassent Porto-Ferrajo par des réceptions et des fêtes et qu'elles y attirassent le plus d'étrangers possible.

Rien de plus aisé : car une foule curieuse, parmi laquelle des partisans secrets réussissaient à se cacher, accourait à Elbe pour contempler cette colossale infortune.

XIV

SAN-MARTINO

Les excursions de Napoléon l'obligeaient souvent à traverser la jolie vallée de San-Martino qui continue la baie de Porto-Ferrajo.

Elle s'élève en pente douce entre une bordure de riants coteaux sur une étendue de trois kilomètres, et s'arrête aux pieds d'un noyau de collines en y formant un plateau. La vue, de cet endroit, est fort belle : elle s'étend au delà de la vallée, de la rade et de la ville de Porto-Ferrajo pour ne s'arrêter qu'à la côte d'Italie.

Le site plut à Napoléon et il fit l'acquisition de la propriété qui l'occupait ; il fit promptement ajouter quelques pièces au corps de logis déjà existant, et il vint s'y installer, cherchant un refuge contre le bruit et les importuns.

Là au moins, il pouvait méditer et se souvenir à son aise, sans craindre que la moindre expression de son visage fût épiée, commentée et peut-

être rapportée; il pouvait suivre à loisir le sillage de l'*Inconstant*, lui apportant des nouvelles de France et bien plus souvent chargé de déceptions que d'espoir.

Subissant malgré lui la révolte de son âme contre cette sépulture vivante, électrisé par le bruit du monde encore agité de son passage, attiré mystérieusement par les cœurs qui lui étaient restés fidèles, encouragé enfin, bien plus par le désaccord de ses ennemis se disputant ses dépouilles, que par l'importance de son parti, Napoléon se décida à reparaître sur la scène du monde, pour y jouer le dernier acte de sa sanglante tragédie : Waterloo.

Ce fut à San-Martino qu'il prit cette détermination.

Permettez-moi, ami lecteur, de confier le récit de cet événement à une plume qui en soit digne.

Vous m'en saurez gré.

XV

RETOUR DE L'ILE D'ELBE RACONTÉ PAR M. THIERS

L'empereur avait appris, par l'intermédiaire de M. de Meneval, qu'on voulait l'enlever pour le transférer dans l'Océan, et que les souverains, après avoir achevé leurs travaux, allaient se séparer; il n'en fallut pas davantage pour mettre son âme ardente en fermentation.

« Deux considérations puissantes le frappèrent sur-le-champ. D'abord si les souverains allaient se séparer, la résolution qui le concernait devait être arrêtée, et une fois arrêtée on ne la laisserait pas longtemps sans exécution. Secondement, les souverains devant bientôt quitter Vienne et rentrer chacun chez eux, l'occasion serait bonne pour tenter une révolution en France, car une fois partis il ne leur serait pas facile de se réunir de nouveau, et tout concert établi de loin, par correspondance de cabinet à cabinet, serait lent, incomplet, de médiocre vigueur. Ces deux considérations étaient d'un grand poids, mais comme Napoléon en toutes choses pensait immédiatement aux moyens d'exécution, il trouva dans la saison elle-même un motif de prendre un parti immédiat. On était à la moitié de février 1815, et les grandes nuits allaient faire place aux grands jours. Or, pour s'échapper de l'île d'Elbe sur une flottille qui porterait ses soldats, il fallait à Napoléon de très-longues nuits. Cette dernière raison le décida presque, et à tout événement il ordonna, le 16 février, de faire entrer le brick *l'Inconstant* dans la darse, pour le réparer, le peindre comme un bâtiment anglais, le pourvoir de quelques mois de vivres. Le même jour il prescrivit à son agent des mines à Rio, de noliser deux gros transports, sous prétexte d'envoyer du minerai en terre ferme. Du reste il ne dit rien de ses projets à personne.

« Tandis qu'il inclinait ainsi à s'échapper de sa

prison, il reçut, après avoir été privé de communications pendant deux ou trois semaines, une quantité de gazettes à la fois. Il les dévora, et y trouva avec une vive satisfaction de nouveaux indices de la fermentation des esprits en France, car elles contenaient le récit du procès Exelmans, celui de l'émeute occasionnée par les funérailles de mademoiselle Raucourt, et prouvaient que les militaires et le peuple de Paris étaient mûrs pour une révolution. Le *Journal des Débats* notamment, assez exactement informé par le duc de Dalberg de ce qui se passait à Vienne, lui apporta la confirmation de la séparation prochaine des souverains, et cette concordance avec les rapports de M. Meneval corrobora chez lui la résolution de faire ses préparatifs de départ.

« En ce moment on lui annonça l'arrivée à Porto-Ferrajo d'un jeune homme inconnu qui se disait chargé d'une mission importante auprès de lui. Ce jeune homme était M. Fleury de Chaboulon, dont il vient d'être parlé. A peine débarqué à Porto-Ferrajo, il avait demandé à être conduit chez le général Bertrand, en se donnant pour un envoyé de M. de Bassano. Napoléon l'admit sur-le-champ auprès de lui, l'accueillit d'abord avec une certaine méfiance, l'observa des pieds à la tête, vit bientôt qu'il avait affaire à un jeune homme plein de bonne foi et d'ardeur, et quand il en eut reçu la révélation d'une circonstance secrète, connue de M. de Bassano et de lui seul

(c'était le moyen imaginé par M. de Bassano pour accréditer M. Fleury de Chaboulon), il lui prêta une oreille attentive. — On se souvient donc encore de moi en France? dit-il d'un ton de mécontentement; M. de Bassano ne m'a donc pas oublié?.... — M. Fleury de Chaboulon ayant donné les motifs de la réserve extrême dans laquelle les plus fidèles serviteurs de l'Empire s'étaient renfermés, Napoléon n'insista pas un instant sur ce léger reproche, et écouta l'exposé de l'état des choses, fait avec agitation mais avec sincérité par son interlocuteur. Quoique M. Fleury de Chaboulon ne lui apprît rien, et que sur la simple lecture des journaux il eût tout deviné, il fut charmé d'en recevoir la confirmation par un témoin oculaire, et surtout par un témoin qui lui rapportait les propres paroles de M. de Bassano. Ce qui le toucha, et ce qui devait le toucher particulièrement, ce fut la révélation positive des sentiments de l'armée, et de l'impatience qu'elle manifestait d'échapper à l'autorité des Bourbons. C'était une forte raison de croire qu'à la première apparition de son ancien général elle ferait éclater ses sentiments, et pour une âme audacieuse comme celle de Napoléon, la présomption du succès suffisait pour décider l'entreprise. Aussi après avoir entendu l'envoyé de M. de Bassano, il résolut de partir immédiatement. Voulant cependant le faire expliquer davantage, il lui posa la question suivante : — Concluez, lui dit-il. M. de Bassano me

conseille-t-il de m'embarquer et de descendre en France?.... — Le jeune homme, interrogé avec ce regard perçant auquel personne ne résistait, n'osa ni assumer sur lui, ni faire peser sur M. de Bassano une responsabilité aussi grande, et il répondit en tremblant, que M. de Bassano ne donnait aucun conseil, et lui avait expressément recommandé de se renfermer dans le pur exposé des faits. Napoléon n'insista pas, et, comprenant qu'on n'avait pu prendre vis-à-vis de lui une aussi lourde responsabilité, il renvoya M. de Chaboulon sans lui annoncer ses projets, mais en les lui laissant entrevoir. Craignant que l'émotion de ce jeune homme, initié pour la première fois de sa vie à d'importants secrets, n'amenât quelque indiscrétion, il lui donna une mission imaginaire pour Naples, en lui prescrivant, quand il l'aurait remplie, de se rendre en France auprès de M. de Bassano, qui lui transmettrait de nouveaux ordres. A cette époque, Napoléon devait avoir renversé le trône des Bourbons, ou succombé sur une grande route.

« Gardant son secret pour lui seul, Napoléon s'en ouvrit cependant à sa mère. — Je ne puis, lui dit-il, mourir dans cette île, et terminer ma carrière dans un repos qui serait peu digne de moi. D'ailleurs, faute d'argent, je serai bientôt seul ici, et dès lors exposé à toutes les violences de mes nombreux ennemis. La France est agitée. Les Bourbons ont soulevé contre eux toutes les con-

victions et tous les intérêts attachés à la Révolution. L'armée me désire. Tout me fait espérer qu'à ma vue elle volera vers moi. Je puis sans doute rencontrer sur mon chemin un obstacle imprévu, je puis rencontrer un officier fidèle aux Bourbons qui arrête l'élan des troupes, et alors je succomberai en quelques heures. Cette fin vaut mieux qu'un séjour prolongé dans cette île, avec l'avenir qui m'y attend. Je veux donc partir, et tenter encore une fois la fortune. Quel est votre avis, ma mère? — Cette énergique femme éprouva un saisissement en écoutant cette confidence, et recula d'effroi, car elle comprenait que son fils, malgré sa gloire, pourrait bien expirer sur les côtes de France comme un malfaiteur vulgaire. — Laissez-moi, lui répondit-elle, être mère un moment, et je vous dirai ensuite mon sentiment.—Elle se recueillit, garda quelque temps le silence, puis d'un ton ferme et inspiré : Partez, mon fils, lui dit-elle, partez, et suivez votre destinée. Vous échouerez peut-être, et votre mort suivra de près une tentative manquée. Mais vous ne pouvez demeurez ici, je le vois avec douleur; du reste, espérons que Dieu, qui vous a protégé au milieu de tant de batailles, vous protégera encore une fois. — Ces paroles dites, elle embrassa son fils avec une violente émotion.

« Le parti de Napoléon déjà pris, le fut plus résolûment encore. Tout à fait au dernier moment, il s'ouvrit à Bertrand, qu'il remplit de joie, car

Bertrand avait du mérite à braver l'exil, vu qu'il en souffrait malgré la présence de sa famille. Napoléon s'expliqua aussi avec Drouot qu'il remplit de trouble. Ce héros, le plus honnête des hommes, se demandait si le devoir de partager l'infortune de Napoléon s'étendait jusqu'à le suivre dans une entreprise qui pouvait exposer la France à d'affreux malheurs. Napoléon combattit ses doutes en lui montrant l'état de la France, divisée, déchirée par les partis, condamnée à de prochaines tentatives des uns ou des autres, indignement traitée par l'Europe, et ayant chance, au contraire, de se relever sous la main vigoureuse qui l'avait organisée en 1800. Les idées nouvelles d'ailleurs avec lesquelles Napoléon retournait en France après dix mois de réflexions profondes, sa résolution de ne pas retomber dans l'abîme de la guerre si la chose dépendait de lui, de traiter le peuple français en peuple libre et de lui rendre une large part à son gouvernement, étaient des raisons de plus d'espérer qu'on parviendrait peut-être à procurer à la France le repos, l'union, une liberté modérée, une situation forte, tout ce qu'elle aurait eu, si, dans son premier règne, Napoléon avait su se contenir. Le dévoûment faisant le reste, Drouot se soumit aux volontés de son maître et se prêta aux préparatifs secrets de la prochaine expédition. Sous un prétexte spécieux, Napoléon fit venir à Porto-Ferrajo le bataillon corse cantonné dans l'île, et fit confectionner des vêtements pour l'habil-

ler à neuf. Mais il laissa dans les pâturages de Pianosa les chevaux des lanciers polonais, dont le déplacement n'aurait pas été suffisamment motivé, et dont le transport eût été difficile. On réunit en hommes tout ce qui était valide, au nombre d'environ onze cents, dont huit cents de la garde, et trois cents Corses, Piémontais ou Toscans, reste du 35e léger trouvé dans l'île. Aucun de ces hommes ne soupçonnait l'entreprise projetée; ils pouvaient supposer qu'on allait les passer en revue, car les travaux continuaient comme à l'ordinaire. Une circonstance d'ailleurs favorisait le projet d'évasion. Les Anglais avaient conservé dans cette mer, pour y surveiller l'île d'Elbe, le colonel Campbell, l'un des commissaires qui avaient accompagné Napoléon de Fontainebleau à Porto-Ferrajo, et afin de mieux dissimuler le rôle de cet agent, lui avaient donné une mission auprès de la cour de Toscane. Le colonel Campbell allait et venait de Florence à Livourne, de Livourne à Porto-Ferrajo, et était un vrai surveillant sans le paraître. Dans ce moment il avait quitté Porto-Ferrajo pour se rendre à Livourne. L'œil de la politique anglaise était donc fermé, et il ne restait que ses croisières, toujours faciles à tromper ou à éviter. Pour mieux assurer le secret de ses préparatifs, Napoléon, deux jours avant de s'embarquer, fit mettre l'embargo sur tous les bâtiments entrés dans l'île d'Elbe, et ne permit plus une seule communication avec la mer.

Il fit saisir par son officier d'ordonnance Vantini un gros bâtiment, parmi ceux qui étaient dans le port, et avec ce bâtiment, avec l'*Inconstant* de 26 canons, avec la goëlette *la Caroline*, la felouque *l'Étoile*, l'aviso *la Mouche*, et deux autres transports frêtés à Rio, en tout sept bâtiments, il s'assura le moyen d'embarquer ses onze cents hommes et quatre pièces de canon de campagne.

« Enfin, après avoir bien ruminé sa résolution et son plan, après s'être dit qu'il ne pouvait finir sa carrière dans cette île, si voisine de France, sans être bientôt seul faute de moyens pour nourrir ses soldats, et exposé aux coups des plus vulgaires assassins, sans être d'ailleurs prochainement déporté par les puissances européennes; après s'être dit que dans l'état de la France d'autres tenteraient peut-être ce qu'il allait faire, sans avoir la même chance de réussir, qu'en se montrant, sa présence suffirait pour attirer à lui toute l'armée et mettre les Bourbons en fuite; que les souverains à la veille de se séparer, ainsi que l'attestaient les nouvelles reçues, ne seraient pas faciles à réunir de nouveau, qu'ils hésiteraient à reprendre les armes pour les Bourbons, en les voyant si fragiles, et en le trouvant lui si pacifique (car il était résolu à l'être), qu'il avait donc toute chance de rétablir d'un coup de baguette magique le trône impérial, qu'enfin il fallait se hâter pendant que les nuits étaient longues encore; après s'être dit tout cela une dernière fois, il adopta le 26 février pour le jour de sa fabuleuse entreprise.

« Avant de partir il expédia un message à Naples par l'un des deux avisos qui servaient à ses communications avec les côtes d'Italie. Et mandant à Murat son embarquement pour la France, Napoléon le chargeait d'envoyer un courrier à Vienne, afin d'annoncer à la cour d'Autriche qu'il arriverait dans peu à Paris, mais qu'il y arriverait avec la ferme résolution de maintenir la paix, et de se renfermer dans le traité de Paris du 30 mai 1814. Il lui traçait en outre la conduite à tenir comme roi de Naples. Il lui recommandait expressément de préparer ses troupes, de les concentrer dans les Marches où elles étaient en partie réunies, mais de ne pas prendre l'initiative des hostilités, d'attendre patiemment ce qui se passerait à Paris et à Vienne avant d'opérer aucun mouvement, et s'il était absolument réduit à combattre, de rétrograder plutôt que d'avancer jusqu'à ce qu'on pût lui tendre la main, car plus la bataille se livrerait près de Naples, plus il serait fort, et plus les Autrichiens seraient faibles.

« Le 26 jusqu'au milieu du jour, Napoléon laissa ses soldats continuer les travaux auxquels ils étaient employés. Dans l'après-midi on les convoqua subitement, on leur fit manger la soupe, et puis on les rassembla sur le port avec armes et bagages, en leur disant qu'ils allaient monter à bord des bâtiments. Bien qu'on ne leur eût pas avoué que c'était pour se diriger vers la France, ils n'eurent pas un doute, et se livrèrent à des

transports de joie inexprimables. Sortir de leur immobilité fatigante, se déplacer, agir, revoir la France, revenir au faîte de la puissance et de la gloire, étaient autant de perspectives qui les ravissaient, et ils remplirent la rade de Porto-Ferrajo des cris de *Vive l'Empereur!* Les habitants, seuls attristés de ce départ, car il leur semblait que la fortune de leur île s'en allait avec Napoléon, entouraient, silencieux et mornes, la foule animée et bruyante qui s'embarquait. Beaucoup d'entre eux, liés avec nos officiers et nos soldats, leur faisaient de touchants adieux en souhaitant l'heureux succès de leur entreprise, et se consolaient en pensant que si l'étoile de Napoléon, comme ils en étaient convaincus, s'élevait de nouveau radieuse au ciel, il rejaillirait sur leur île quelques-uns de ses rayons. Napoléon ne tarda pas à paraître, accompagné de Bertrand, de Drouot, de Cambronne, et de tout l'état-major qui l'avait suivi dans l'exil. Il venait de dîner avec sa mère et sa sœur, et les embrassant à plusieurs reprises, tâchant en vain d'essuyer leurs larmes, leur rappelant l'espèce de miracle qui, au milieu de tous les feux de l'Europe, avait protégé vingt ans sa personne, il les quitta le cœur ému mais ferme, et descendit au rivage le front rayonnant d'espérance. Sa présence fit éclater de nouveaux cris d'enthousiasme, et bientôt la petite armée de onze cents hommes qui allait conquérir l'empire de France à la face de toute l'Europe, fut à bord

des sept bâtiments destinés à la transporter. Environ trois cents hommes avec l'état-major s'embarquèrent sur le brick *l'Inconstant;* le reste fut réparti sur la goëlette *la Caroline*, et sur les cinq autres bâtiments composant la flottille. Vers sept heures du soir, la foule étant sur le quai, la mère et la sœur de Napoléon aux fenêtres du palais, la flottille impériale mit à la voile, se dirigeant vers le cap Saint-André. Elle voulait, en prenant cette direction, déborder l'île d'Elbe, et s'élever au nord, entre l'île de Capraia et la côte d'Italie, le plus loin possible des parages fréquentés par les croisières. Le vent soufflant du sud en ce moment, la fortune semblait vouloir favoriser cette audacieuse expédition, et protéger une dernière fois l'homme extraordinaire qu'elle avait plusieurs fois transporté au delà des Alpes, conduit en Égypte, ramené sain et sauf en France, secondé dans toutes ses entreprises des bords du Tage à ceux du Borysthène, et abandonné à Moscou seulement! Lui accorderait-elle encore une de ces faveurs dont elle avait rempli sa prodigieuse vie? Là était le doute, qui du reste n'en était pas un pour Napoléon et ses soldats, tant ils étaient confiants.

« Bientôt commencèrent les alternatives qui se produisent même dans les plus brillantes réussites. L'heureux vent du sud faiblit sensiblement, et arrivée en vue du cap Saint-André la flottille demeura immobile. A peine put-on s'élever

quelque peu au nord vers l'île Capraia, et le 27 au matin on n'avait franchi que sept ou huit lieues. On se trouvait dans les eaux mêmes des croisières anglaise et française, et exposé à les rencontrer. Le péril était grand. Le capitaine de frégate Chautard, qui était venu joindre Napoléon à l'île d'Elbe, le capitaine Taillade, qui commandait le brick *l'Inconstant*, et plusieurs marins étaient d'avis de rentrer à Porto-Ferrajo, afin d'y attendre sous voile un vent meilleur. C'était pour éviter un péril se jeter dans un autre, car malgré l'embargo mis à Porto-Ferrajo sur tous les bâtiments, un avis pouvait être parvenu aux Anglais, et dans ce cas on aurait été enfermé dans Porto-Ferrajo par une apparition subite des forces britanniques, surpris en flagrant délit d'attentat à la paix générale, et consigné dans une île non plus en souverain mais en prisonnier. Il valait donc mieux persévérer et rester en panne jusqu'à ce que soufflât de nouveau ce vent si désiré du sud.

« Napoléon, qui avait des hasards de ce monde une expérience sans égale, savait que dans toute entreprise il faut voir de sang-froid les aspects si divers que prennent les événements, et prendre patience jusqu'au retour des circonstances favorables. Le plus grand danger après tout c'était de rencontrer la croisière française, composée de deux frégates et d'un brick. Or, on connaissait l'esprit qui animait les équipages, et il était possible de les enlever sans coup férir, en

sautant à l'abordage avec les aigles et les trois couleurs. Il attendit donc avec résolution de sortir d'embarras par un coup d'audace, si l'on était aperçu par la croisière française.

« A midi le vent fraîchit, et on s'éleva à la hauteur de Livourne. A droite vers la côte de Gênes on voyait une frégate, et une autre à gauche vers le large; au loin un vaisseau de ligne, poussé par un vent d'arrière, semblait se diriger à toutes voiles sur la flottille. C'étaient là des périls qu'il fallait braver, en se fiant du résultat à la fortune. On continua de naviguer, et tout à coup on se trouva bord à bord avec un brick de guerre français, *le Zéphire*, commandé par le lieutenant de vaisseau Andrieux, bon officier, que la petite marine de l'île d'Elbe rencontrait souvent. On pouvait essayer d'enlever ce brick, mais Napoléon ne voulut pas courir sans nécessité la chance d'une pareille tentative. Il fit coucher ses grenadiers sur le pont, et ordonna au capitaine Taillade, qui connaissait le commandant Andrieux, de parlementer avec lui. Le capitaine Taillade prenant son porte-voix, salua le commandant Andrieux, et lui demanda où il allait. — A Livourne, répondit celui-ci, et vous? — A Gênes, répartit le capitaine Taillade; et il offrit de se charger des commissions du *Zéphire*, ce que le commandant Andrieux n'accepta point, n'en ayant, disait-il, aucune pour ce port. — Et comment se porte l'Empereur? demanda l'officier de la marine royale. — Très-bien, répondit le

capitaine Taillade. — Tant mieux, ajouta le commandant Andrieux; et il poursuivit son chemin, sans soupçonner la rencontre qu'il venait de faire, et l'immensité de choses qu'il venait de laisser passer sans s'en apercevoir.

« A la nuit on vit disparaître les bâtiments de guerre qui avaient donné de l'inquiétude quelques heures auparavant, et on mit le cap sur la France. On employa la journée du 28 à traverser le golfe de Gênes, sans autre rencontre que celle d'un vaisseau de 74 qu'on prit d'abord pour un croiseur ennemi, mais qui bientôt ne parut plus s'occuper de la flottille, et le 1er mars au matin, jour à jamais mémorable, quoique bien funeste pour la France et pour Napoléon, on découvrit la côte avec une satisfaction indicible. A midi on aperçut Antibes et les îles Sainte-Marguerite. A trois heures on mouilla dans le golfe Juan, et Napoléon ayant surmonté de la manière la plus heureuse les premières difficultés de son entreprise, put croire au retour de son ancienne fortune, et ses soldats qui le croyaient comme lui, firent retentir les airs du cri de *Vive l'Empereur!...* »

Et sur ce, ami lecteur, je vous quitte jusqu'à demain, où nous visiterons San-Martino.

XVI

MAISON DE L'EMPEREUR RESTAURÉE PAR M. DEMIDOFF

Grâce à M. Demidoff, le mari de Mme la princesse Mathilde, l'habitation de San-Martino a été restaurée aussi complétement que possible.

A peu de chose près elle se trouve dans l'état où l'Empereur l'avait laissée le 26 février 1815.

On y retrouve la salle à manger ornée de vues d'Égypte peintes d'après les indications de Napoléon.

Le peintre y a mis son nom à côté de l'inscription latine : « *Ubicunque felix Napoleon.* »

Pieux mensonge orné d'une faute d'orthographe qui témoigne du manque de pédanterie de la colonie de San-Martino.

Le salon, un peu raide, recèle entre autres souvenirs un ameublement et des coussins merveilleusement brodés par la princesse Catherine de Wurtemberg, femme de feu le roi Jérôme.

La chambre de Pauline, celles de Bertrand, de Drouot et de Roustan semblent avoir été quittées la veille.

La salle de bain contient une fresque qui représente la vérité nue tenant un miroir avec la devise : « *In veritate lux,* » peinture spécialement commandée par l'Empereur.

A côté se trouve la chambre à coucher impériale.

Ce petit lit n'est nullement insignifiant, il a été le témoin discret de longues insomnies et de douloureuses méditations.

Nous en étions là de notre visite quand le guide crut devoir nous informer que M. Demidoff occupe cette chambre et ce lit quand il vient à San-Martino.....

On ne peut s'empêcher d'observer qu'à San-Martino la disposition des pièces et même des meubles est telle que Napoléon pouvait avoir constamment les yeux sur la croisière anglaise.

De son lit, de sa table à jeu, de sa table à manger et même du fond de sa baignoire, il avait toujours le visage tourné vers le canal de Piombino.

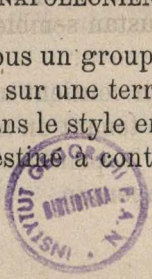
Il avait provoqué cet arrangement lui-même.....

En quittant la maison, on suit un petit ravin, promenade matinale de l'Empereur. Il venait y marcher et boire de l'eau glacée puisée à même une source.

XVII

MUSÉE NAPOLÉONIEN

Après avoir passé sous un groupe d'arbres plantés par lui, on descend sur une terrasse où M. Demidoff a fait élever, dans le style empire, un bâtiment considérable destiné à contenir un musée napoléonien.



Le premier objet qui y frappe la vue est un portrait de l'illustre fondateur entouré de huit obscurs messieurs, probablement ses architectes, ses intendants et ses secrétaires, tous peints par Raffet.

Rendons-lui hommage et passons. Il peut se donner le plaisir de coucher quand il veut dans le lit de Napoléon : cela lui a coûté deux ou trois millions. Que ferait-il après cela de nos humbles remercîments?

Ne nous laissons pas distraire par les bagatelles telles que la cuiller, la fourchette de l'Empereur, sa culotte, son épée, son cure-dents, etc., et arrêtons-nous un moment devant ses nombreux portraits, tracés à diverses époques de sa vie e merveilleusement réussis.

XVIII

SÉRIE DE PORTRAITS DE L'EMPEREUR

Il y en a de David, de Gros, d'Isabey, de Charlet, de Bellangé, de Steuben, d'Horace Vernet, et de Raffet.

Parmi les bustes, il y en a de Thomière, de Debreaux, du comte d'Orsay, de Chaudet, de Powers et de Canova.

En dernier, son masque moulé à Sainte-Hélène quelques instants après sa mort.

Je ne m'étais jamais trouvé à même de mieux examiner et analyser les traits de Napoléon et les

phases de transformation qu'ils avaient traversées.

Les côtés caractéristiques de sa physionomie sont le développement du front, qui lui donne un air *génial*, et la courbe tourmentée de la bouche, surtout dans la lèvre supérieure, dont les coins sont relevés par une ligne régulièrement arrondie.

Jeune homme, Napoléon avait les arêtes du visage fortement accusées. Il était très maigre et semblait miné d'une fièvre intérieure... la nostalgie de la grandeur.

Plus tard ses traits se remplissent, ses yeux grands ouverts, à la pupille fixe et dilatée, se ferment un peu : ses aspirations sont assouvies, il est l'homme de son siècle : les individus autant que les événements le lui répètent chaque jour, et il peut lire sa propre apothéose aussi bien dans l'implacable haine de ses ennemis que dans le fanatisme de ses partisans et la platitude de ses serviteurs.

La Providence paraît avoir reculé pour lui les bornes du possible... rien ne sait lui résister.... et son visage porte l'empreinte d'une sérénité calme unie à la conscience de sa force. C'est son visage d'Erfurt lorsqu'il avait à ses pieds un parterre de rois pour l'applaudir et l'admirer.

Après cette époque, point culminant de sa destinée, ses traits subissent une légère dépression, nuancée de fatigue, de satiété et de dédain.

La fortune est inconstante et le sort se lasse, les

insuccès, les revers, les désastres se succèdent dans une progression effrayante.

Leur influence se traduit sur le visage de l'Empereur d'une manière qui vous saisit.

Il maigrit : peu à peu les lignes caractéristiques que nous avons remarquées dans les portraits de Bonaparte à vingt ans se dessinent de nouveau, mais dans ses yeux resplendissant naguère d'audace et de force, on ne lit plus maintenant qu'une sombre révolte intérieure qui alterne avec un chagrin rongeant et un découragement absolu.

Le dernier mot de sa vie se lit sur le masque moulé après sa mort...

C'est l'image d'un martyr.

On y lit à livre ouvert le drame de Sainte-Hélène, si tristement, si vulgairement rapporté par ceux qui en ont été les témoins oculaires et si largement retracé par le grand historien que nous nous sommes déjà permis de citer.

Cet historien-orateur disait récemment encore :

« A Sainte-Hélène, dans cette longue et douloureuse agonie, si touchante qu'elle fait presque oublier les malheurs de la France, percent des pensées grandes et sublimes, mais aussi des justifications impossibles, parfois des cris de douleur. »

Six années d'inanition morale sans remède, d'impuissance à soustraire son esprit à la contemplation absorbante de sa propre infortune, et de lutte inutile dans un cercle fatal impossible à franchir... puis la mort!

Barbier a exprimé ce supplice en assez mauvais vers.

Ce triste et vieux forçat de la Sainte-Alliance,
Qui mourut sur un noir rocher,
Traînant comme un boulet l'image de la France,
Sous le bâton de l'étranger.

Sous ces impressions, il ne me fut plus possible de prendre intérêt au reste du musée de San-Martino, et je passai, presque sans y jeter les yeux, devant les portraits et les bustes de Joseph, de Jérôme, de Lœtitia et de Lucien, et devant des tableaux dignes assurément de fixer l'attention.

Elbe ne nous disait plus rien : nous étions venus y chercher la trace du grand homme, et son image s'était présentée vivante à notre appel.

Revenu à bord du *Saphir*, je ne pus m'empêcher de poursuivre mes réflexions sur le rôle bizarre assumé par la destinée dans la vie de Napoléon.

XIX

ELBE ET LA CORSE

Les contours de la Corse se dessinaient au loin. Je m'y représentais la naissance du petit Bonaparte; les bonnes fées entourant son berceau et douant le nouveau-né des plus belles qualités.

L'une d'elles lui disait :

« Tu vois bien là-bas cette île si riante; elle se

nomme Elbe; je te la donnerai un jour, tu en seras le roi, ton peuple t'aimera, et il sera en ton pouvoir de le rendre heureux. »

La méchante fée s'avance alors et dit :

« Je ne puis te retirer le don qui t'est promis, mais je jette un sort sur ta destinée. La royauté d'Elbe te semblera un châtiment et sa couronne tressée d'épines. »

Ces prédictions se sont réalisées, et cependant si elles avaient été formulées, personne n'y eût ajouté foi, tant elles eussent paru insensées.

S'il y a quelque chose qui justifie les arguments de ceux qui préconisent l'inégalité sociale, c'est bien le spectacle de la vie de Napoléon.

La France s'est donnée à lui; il l'a sellée et bridée comme un cheval de guerre : obéissant à ses instincts il l'a poussée de combats en batailles, de victoires en défaites, de Cadix à Moscou, jusqu'à ce que, épuisée, surmenée et sanglante, elle est tombée sous lui, l'entraînant dans sa chute.

C'est bien évidemment un *abus de confiance*. Les mêmes termes que vous appliquez à votre épicier trafiquant à faux poids.

Ferez-vous appel au même tribunal pour les juger?

XX

L'ÉGALITÉ SELON BALZAC

Il est impossible, nous dit Balzac, que vous admettiez le troupeau humain uniforme avec des Napoléons comme exceptions, sans admettre une gamme d'inégalités intermédiaires impossibles à ranger au même niveau.

Le droit est basé sur l'égalité, tandis que la société l'est sur l'inégalité : il en résulte un désaccord que les législateurs ne peuvent que constater sans avoir su jusqu'à présent y remédier.

L'égalité moderne, développée de nos jours outre mesure, a nécessairement développé dans la vie privée, sur une ligne parallèle à la vie publique, l'orgueil, l'amour-propre et la vanité, ces trois grandes divisions du moi social. Les sots veulent passer pour des gens d'esprit, les gens d'esprit veulent être des gens de talent, les gens de talent veulent être traités de génies ; quant à ceux-ci, ils sont plus raisonnables, ils consentent à n'être que des demi-dieux.

Cette pente actuelle de l'esprit humain pousse les sots à dénigrer les gens intelligents, les gens intelligents à dénigrer les gens de talent, les gens de talent à dénigrer ceux d'entre eux qui les dépassent de quelques pouces, et les demi-dieux à

menacer le trône et les institutions, enfin tout ce qui ne les adore pas sans conditions.

Cette lutte ne se borne pas au domaine intellectuel; elle se reproduit exactement dans toutes les régions de la vie sociale.

Dès qu'une nation a très-impolitiquement abattu les barrières des inégalités reconnues, elle ouvre les écluses par où se précipite un torrent d'ambitions secondaires dont la moindre veut encore primer. En proclamant l'égalité de tous, on a manifestement méconnu le fait, et par là on a proclamé le droit de l'envie en matière sociale, et l'injustice en matière de droit.

XXI

DÉPART POUR CIVITA-VECCHIA

Ne perdez pas patience, ami lecteur, nous allons nous mettre en route.

Nous nous dirigerons sur Civita-Vecchia; à mi-chemin nous entrerons à Giglio.

De Civita le chemin de fer nous conduira à Rome en deux heures.

Nous n'avons que bien peu de temps à consacrer à la ville éternelle, et nous ferons bien d'y préparer notre séjour de manière à perdre le moins de temps possible.

Un télégraphe sous-marin réunissant Porto-

Ferrajo à Livourne nous permet d'expédier la dépêche suivante :

A monseigneur Z.

à Rome.

Arrivons probablement après-demain. Prions préparer logement. Obtenez audience du Pape et du Roi.

M.

Nous ne pouvons en réalité visiter Rome sans nous présenter à ces deux personnages, acteurs importants de l'histoire contemporaine.

L'absence de voyageurs dans cette saison nous est un sûr garant que nous serons reçus.

Quant au cardinal Antonelli, figure historique non moins intéressante, nous nous sommes ménagé une introduction auprès de lui.

Le télégramme lancé, nous appareillons.

En quarante-cinq secondes nous avons levé l'ancre et, toutes voiles dehors, nous sortons de Porto-Longone, aux saluts et aux applaudissements de la population réunie sur le quai pour assister à notre départ.

La vue d'un yacht est pour elle un spectacle peu commun, aussi a-t-elle contemplé et visité le *Saphir* avec intérêt et curiosité tout le temps de son mouillage.

Nous avançons.

Les bruits de terre se perdent peu à peu dans le lointain, et nous n'entendons bientôt plus que les crépitations du pavillon et les bouillonnements réguliers des vagues que nous fendons.

Nous respirons à pleins poumons la brise humide et salée. Elle cache des senteurs préférables pour bien des gens au parfum du laurier et de la rose.

XXII

GIGLIO

Giglio, petite île habitée par des vignerons et des pêcheurs. A notre entrée dans le port, entouré de vestiges de constructions romaines et génoises, ils accourent sur la jetée.

Nous constatons avec surprise que la foule se compose, en très grande majorité, de femmes suspectes.

Nous restons à Giglio le temps de dîner.

Le curé de l'endroit nous fait des signes pour demander à venir à bord, et le canot va le prendre.

Il nous donne l'explication du public étrange répandu sur la jetée; ce sont des Napolitaines, courtisanes vulgaires, exilées à Giglio pour opinions légitimistes.

Leur propagande, était, paraît-il, très active, puisque le gouvernement italien a cru devoir y couper court.

Le curé nous interroge sur ce qui se passe sur le continent : car voici trois semaines qu'il n'a eu ni lettres ni journaux, la communication entre l'île et la côte étant irrégulière. Inutile de relever que pour lui le continent c'est l'Italie.

Nous lui donnons quelques gazettes et des livres. Il les reçoit avec une vive satisfaction.

Nous le plaisantons doucement sur le grand nombre de Madeleines qu'il aura à convertir.

Il sourit avec tristesse.

C'est un homme jeune, intelligent et pieux, mais un cœur italien bat dans sa poitrine, et cela suffit pour le faire confiner à Giglio par son évêque.

Giglio, lieu d'exil pour des gourgandines bourboniennes et pour un prêtre patriote : contraste à relever.

Notre hôte refuse de partager notre repas, car il fait maigre. Après nous avoir quittés il reste encore longtemps sur la berge à nous envoyer des signes d'adieu.

Nous avons été pour lui un écho de la vie extérieure, de la vie active. Le voilà retombé dans le silence et dans l'isolement, ayant à diriger des consciences dont le langage lui est inconnu et dont il ne saurait jamais se faire comprendre.

Il lui faudra beaucoup de religion et de courage pour résister à l'inévitable pente de l'oisiveté et du découragement.

Nous avons le cap sur Civita-Vecchia, ami lecteur : le phare nous envoie déjà ses rayons inter-

mittents, et la brise de terre s'élève comme chaque soir après neuf heures.

Nous longeons la côte et dans la nuit nous serons au port.

Nous y resterons dix jours, ne vous en déplaise.

C'est peu pour Rome et ses environs, mais soyez sans inquiétude, nous ne ferons pas comme ces voyageurs à l'heure qui visitent une localité comme on fait une cure, et qui se croiraient compromis pour avoir négligé tel détail mentionné dans leur *Murray*.

A Constantinople j'ai essayé de ce métier par curiosité.

Mon Guide renfermait un programme complet d'excursions divisées en sept jours.

Après les premières vingt-quatre heures j'étais sur le flanc, profondément dégoûté de l'Orient en général et de Stamboul en particulier. Il me fallut du temps avant de pouvoir me remettre au diapason voulu pour voyager avec charme et avec fruit.

Cette faute est à éviter avec soin. Rome est si féconde que le hasard suffira à guider nos pas, nous offrant assez d'objets dignes d'être observés et leur donnant de plus à nos yeux l'attrait de l'imprévu.

Je ne me fais aucun scrupule de vous faire visiter Rome d'une façon capricieuse et incomplète : car si, comme je me plais à le supposer, vous êtes un homme de goût, ami lecteur, vous retournerez à Rome et vous vous donnerez amplement les loi-

sirs de combler les lacunes de votre premier séjour.

En attendant je veux profiter des moments qui nous restent jusqu'à notre débarquement pour vous dire la raison qui m'a fait choisir l'été pour notre voyage.

C'est, il est vrai, la dure saison. Il y a les coups de soleil, la fièvre pernicieuse, la chaleur, la poussière,... oui, il y a tout cela, mais il n'y a pas de touristes. Nous voyageons seuls, Rome est à nous, nous pourrons la contempler à longs traits sans être poussés, coudoyés, rudoyés et excédés par cette invasion des barbares qui commence en octobre pour ne cesser qu'en mai.

Ensuite nous aurons l'avantage de pouvoir compter dans nos jugements sur quelque impartialité.

A Rome l'action de l'atmosphère au printemps, en automne et souvent en hiver ressemble à s'y méprendre à celle du haschich.

Il se développe alors une telle dose de contentement intérieur que les facultés admiratives de l'esprit en sont comme subjuguées. L'âme n'a plus que des sourires, et c'est le secret de l'attrait puissant exercé par Rome sur les natures impressionnables.

Aveu pénible.... elles aiment Rome comme les gens vicieux aiment le vin : parce qu'il les enivre.

Un jour, — c'était au Caire, — mon médecin résolut d'expérimenter le haschich sur lui-même.

Il en prit une forte dose et le lendemain il me fit part de ses impressions en ces termes :

« Vous ne sauriez imaginer combien j'ai été heureux cette nuit, je n'ai pu fermer l'œil, mon cerveau pétillait de pensées, elles semblaient s'y presser plusieurs à la fois, et en même temps je réussissais à les suivre toutes avec une parfaite lucidité. Enfin ces instruments jouant parallèlement finirent par se réunir dans un accord harmonieux.

« Et savez-vous quelle en était la note dominante ?

« Mon fauteuil !

« Oui, monsieur ! je m'étais agenouillé devant ce meuble dans un paroxysme d'admiration et d'amour. Je faisais monter au ciel de ferventes actions de grâce pour le don sublime qui m'en avait été fait. Je restai plusieurs heures dans cet état de félicité exaltée, après quoi la nature révoltée y mit fin en me faisant tomber dans une torpeur somnolente qui se termina par un violent mal de tête.

« C'est égal, malgré le dénoûment je ne regrette pas l'expérience.

« C'est absurde à dire ; mais j'ai été excessivement heureux, et qui plus est, je l'ai été en connaissance de cause : car je n'ai pas cessé d'avoir conscience de mon état, ainsi que la présence d'esprit indispensable pour analyser ses moindres nuances. »

Il en est de même à Rome. Si l'on tombe sous le charme, c'est le fauteuil du docteur.

Le premier jour on y possède encore son bon sens, on y est choqué de ceci, indigné de cela. Huit jours après on n'est plus surpris de rien. Quinze jours plus tard tout nous semble pour le mieux.

Ensuite commence la période d'intoxication contre laquelle tenter de réagir est superflu.

Les Romains possèdent plusieurs adjectifs particulièrement affectés à cette disposition d'esprit et qui sont alors appliqués aux objets les plus étranges.

D'une rue étroite, mal pavée, bordée de bouges immondes, traversée de ficelles auxquelles pendillent des loques sordides, infectée des puanteurs les plus variées, accidentée de cascades suspectes qui jaillissent spontanément des fenêtres comme du temps de Juvenal (voir la satire *Urbis incommoda*); d'une pareille ruelle le Romain invétéré trouvera moyen de dire :

« Questo vicolo e sporchetto ma tanto sympathico... »

Passez un printemps à Rome et vous direz comme lui !

Partout ailleurs votre dégoût eût été excité à un haut degré : votre vue, votre ouïe, votre odorat, tous vos sens eussent été blessés. A Rome, non.

Tutto e tanto carino !...

Du reste, j'en fais l'aveu sincère, cet état nerveux, si l'on est garanti contre les insurrections du bon sens, ressemble au bonheur à s'y méprendre.

Faites-en l'essai, ami lecteur, retournez à Rome, soit en automne, soit au printemps. Vous y tomberez dans une telle harmonie de la nature, que toutes les fibres de votre âme y prendront part et exécuteront de leur côté une symphonie dont vous me donnerez des nouvelles.

A moins que vous n'ayez pas d'âme... ce qu'à Dieu ne plaise.

XXIII

CIVITA-VECCHIA

Nous entrons dans le port, sans pilote, portant nos fanaux.

La brise parfumée s'envole pour faire place à l'odeur saumâtre et sale de tous les ports.

Il est trop tard pour descendre.

Lastrelle va chez notre consul, et m'en rapporte des lettres en masse et un télégramme ainsi conçu.

. . . . . .

Logement hôtel *Serny*. Le Roi vous recevra. Le Saint-Père peut-être. A bientôt.

Z...

XXIV

DES LETTRES

Je ne suis pas de l'avis de Chamfort, qui prétend que ce qu'il y a de plus douloureux dans l'absence

c'est la nécessité de s'écrire. Je vais me renfermer avec les chères lettres pressées entre mes doigts, les lire avec les sentiments divers qu'elles feront naître, et y répondre au besoin.

Avant de commencer je constate une fois de plus que les lettres ont, comme les hommes, leurs physionomies, leurs caractères et leurs inégalités. Seulement je suis obligé de convenir qu'une enveloppe contenant une communication de mon tailleur ressemblait à s'y tromper à une missive de lady T. K...

10 août. — Il continue à faire une chaleur tropicale. Nous descendons à terre, jeter notre correspondance à la poste, déjeuner et attendre midi, l'heure du train pour Rome.

XXV

SALETÉ, DESCRIPTION

Pas moyen de mettre à exécution l'avant-dernier de ces projets : car à peine attablés dans l'hôtel *Orlando*, nous assistons à la scène suivante.

Un garçon armé d'une serviette crasseuse s'en sert devant nous pour essuyer successivement une horrible lampe à pétrole, son propre front ruisselant de sueur et en dernier lieu une assiette qu'il nous destine.

Ce spécimen décourageant de la propreté locale nous suffit.

Nous lever, payer et sortir est l'affaire d'un instant, et..... l'étonnement candide du coupable nous est un sûr garant qu'il n'a aucunement conscience de son iniquité.

Le consul A. nous saisit à notre sortie de l'hôtel, et il nous conduit déjeuner chez lui, où nous sommes amplement dédommagés.

Il nous fait ensuite visiter la ville, petite, isolée et triste sur une plage inculte et inhabitée.

Elle a des remparts, des fossés où les soldats français ont judicieusement introduit la culture des légumes, des glacis, un fortin dessiné par Michel Ange.

Paul-Louis Courier raconte même quelque part avoir assisté à un siége de Civita. Cela devait être en tout cas plus gai que d'y habiter.

Le consul, désolé de ne pas nous voir apprécier les agréments de sa résidence (style officiel), propose de nous conduire chez un antiquaire, et, pour pas le désobliger, nous acceptons.

Nous le suivons donc sur la place publique et il nous fait entrer dans un petit magasin dont les murs sont garnis de tablettes poudreuses obstruées de vieilles croûtes, de fragments de poteries, de ferrailles informes.

XXVI

UN ANTIQUAIRE ET STENDHAL

M. Bucci, auquel notre consul nous présente selon les règles, nous reçoit avec dignité, nous fait asseoir, et la conversation s'engage. M. Bucci la dirige avec tact sur les sujets qu'il suppose devoir nous intéresser, il évite soigneusement de parler de son négoce et nous met à l'aise. Nous sommes en visite, et bientôt nous n'en sommes plus surpris.

M. Bucci, exilé de Rome après la Révolution, n'a plus quitté Civita depuis. Son magasin d'antiquités est plutôt pour lui un passe-temps qu'une source de profits : car il a de quoi vivre. Il lit beaucoup, il réfléchit, cause bien. Il exprime ses opinions avec convenance et modération, et dans un très-bon français. C'est un doctrinaire libéral qui, après avoir survécu à son époque, a vu luire une aurore nouvelle. Il est certainement la pièce la plus curieuse de son magasin.

Il nous a intéressés. Il était l'ami de Stendhal, qui en mourant lui a légué ses livres. Il nous a fait voir le fauteuil dans lequel Stendhal venait tromper en sa compagnie les longues heures de la journée. Il nous a permis de feuilleter maints volumes annotés par lui, et il nous a donné maints détails

sur le caractère et les habitudes de ce charmant écrivain.

Stendhal a passé les dernières années de sa vie à Civita-Vecchia.

Il y était consul de France, poste que l'insuffisance de sa fortune l'avait obligé d'accepter.

Stendhal avait été ce que les Anglais appellent un *swell* et ce qui en France change de nom chaque jour; après avoir mené en cette qualité une brillante existence à Florence et à Paris, venir échouer à Civita devait lui faire un étrange effet. Il devait se sentir absolument déclassé et dépaysé.

Il souffrait donc, son caractère s'était aigri, et il affligeait parfois l'excellent M. Bucci par l'impiété de ses plaintes contre le sort.

Il y a, dans tous ses écrits, une corde qui vibre douloureusement.

Cela se rattache à un incident de sa vie après lequel il rompit en visière au monde pour ne plus vivre que dans ses souvenirs.

Doué d'un cœur jeune en dépit des années, l'auteur du livre sur l'amour éprouva une douloureuse déception.

Il était trop tard pour qu'il apprît à se résigner. Le trait était resté dans la blessure, elle ne se referma plus.

M. Bucci avait passé plusieurs années en contact journalier avec Stendhal; il laissait voir en parlant de lui combien il lui avait été attaché sin-

cèrement et quel vide la perte de cet ami avait créé dans son existence.

« Avant de prendre congé de vous, me dit-il, laissez-moi vous remercier de l'intérêt que vous avez témoigné pour la mémoire de mon pauvre ami. Vous aimez ses œuvres, je le vois, et vous savez apprécier à leur juste valeur son caractère et son esprit : vous attacherez peut-être quelque prix à un souvenir de lui. Permettez-moi donc de vous offrir ce volume : c'est un de ceux qu'il affectionnait, et vous le verrez bien aux notes qu'il y a tracées. »

C'était un volume de Lanzi sur l'école vénitienne.

Je répondis à M. Bucci qu'il ne s'était point trompé, qu'il m'avait fait grand plaisir et que je ne savais vraiment pas comment le remercier.

Nous nous quittâmes en nous serrant la main avec cordialité.

Il était temps : Ernest nous attendait à la gare avec les signes de la plus vive impatience.

Dix minutes plus tard nous roulions vers Rome avec l'émotion historique, artistique et religieuse commandée par la circonstance.

XXVII

DE CIVITA A ROME

Deux heures de chemin de fer passent rapidement : nous nous arrêtons une fois à mi-chemin à

Palo, après avoir longé le littoral à travers un pays desséché par le soleil et complétement inculte.

Depuis Palo paraissent de petits bois chétifs et rabougris, bientôt traversés.

Point de villages, point d'habitations. De loin en loin une masure isolée et déserte.

Dans la campagne personne.

C'est sombre.

Nous nous rapprochons du but. Le train ralentit sa marche et nous passons le Tibre sur un pont de fer.

Nous longeons les anciens murs de la ville éternelle, nous en faisons presque le tour à travers des vignes, des vergers et des jardins.

Par dessus les murs nous voyons se dresser dans les airs quelques tours, des campaniles et des dômes. L'un d'eux dépasse tous les autres en hauteur.

C'est Saint-Pierre.

Un coup de sifflet aigu perce nos oreilles et poignarde nos méditations; nous entrons dans une gare de province de quatrième ordre.

En revanche la façade de Sainte-Marie Majeure, celle de Saint-Jean de Latran au second plan, au troisième les anciens murs et les aqueducs enterrés dans des flots de vigne et de lierre, au quatrième et dernier plan, la campagne romaine et les Apennins.

XXVIII

ARRIVÉE. LES RUELLES. LA PLACE D'ESPAGNE

Monseigneur Z. nous attendait. Après les premières effusions du revoir, il nous fait monter en calèche et nous conduit à travers des nuages poudreux au gîte qu'il nous a préparé.

Nous roulons pendant un quart d'heure par des ruelles effondrées, inégales, émaillées de trognons de choux et d'ordures, de linge sale et de pots cassés; puis nous débouchons sur la célèbre place d'Espagne.

Elle est petite, étroite, allongée, entourée de maisons assez propres mais sans caractère.

Seuls le palais de l'ambassade d'Espagne et celui de la Propagande font exception : encore sont-ils plutôt laids.

La place est ornée d'un côté d'une statue de la Vierge debout sur une colonne de beau marbre.

Les connaisseurs trouvent ce monument affreux. Il a été érigé en souvenir de la création du dogme de l'Immaculée Conception.

Plus loin, au centre de la place, une fontaine jaillissante au milieu d'une vasque de pierre en forme de vaisseau.

Deux baraques de toile et de bois peint y sont annexées.

L'eau leur arrive de la fontaine par des tuyaux

en fer-blanc : elles fabriquent des limonades et des orangeades à la minute et les débitent aux passants.

Derrière ces baraques un escalier monumental en dehors de toutes proportions, étouffé par de vulgaires bâtisses qui le bordent, conduit au plateau du Pincio et à l'église de la Trinité des Monts.

Au nord se trouve l'hôtel *Serny* qui doit nous abriter.

Monseigneur Z. nous annonce que Sa Sainteté est à Castel-Gandolfo, que le cardinal Antonelli habite le Quirinal et nous recevra, quand il nous plaira, à 6 heures, enfin que le roi de Naples est à Albano avec la reine.

Le soir même nous commençons la série de nos excursions par une visite à Saint-Pierre.

Des rues tortueuses et étroites nous y conduisent.

XXIX

LE CORSO. ASPECT DES RUES

Nous coupons le Corso. Ce fameux Corso, qui en temps de carnaval sert de terrain de courses aux chevaux en liberté, n'est pas plus large que la rue du Bac.

De temps en temps la ligne non interrompue de laides façades qui le composent est subitement

coupée par une église du style jésuite du dix-huitième siècle, ou bien par un palais princier.

Ces édifices perdent leur effet. Ils manquent d'air et d'espace. On ne trouve point d'endroit d'où l'on puisse saisir leur ensemble, et l'on est réduit à faire appel à son imagination pour se le figurer.

En somme ils ressemblent à des pierres précieuses horriblement montées sur cuivre.

En passant par un carrefour, monseigneur Z. fait arrêter la voiture et nous indique une maison de chétive mais antique apparence.

La porte de l'écurie ouvre sur la rue et laisse entrevoir des piliers de pierre qui soutiennent la voute du rez-de-chaussée.

Au dessus pend une vieille enseigne représentant un ours surmonté de l'inscription :

Albergo del orso.

XXX

AUBERGE OU LOGEAIT MONTAIGNE

C'est l'auberge que Michel Montaigne a habitée lors de son séjour à Rome, en 1580, il y a bientôt trois siècles.

Elle portait alors la même enseigne et le même nom.

XXXI

BENVENUTO CELLINI

Un peu plus loin, au moment de parvenir au pont Saint-Ange, monseigneur Z. nous montre l'endroit où était située la boutique (bottega,—il la nomme ainsi lui-même) de Benvenuto Cellini.

Le nom si harmonieux de cet artiste s'identifie tellement pour nous avec le caractère et le génie de ses œuvres, qu'il nous suffit de l'entendre prononcer pour évoquer dans nos souvenirs une suite de calices, d'aiguières, de médailles et d'armes ciselés comme lui seul savait le faire.

Nous nous représentons les beaux vases conservés à Gênes par la famille Durazzo, pour laquelle ils avaient été exécutés : objets marchandés en vain par M. de Rothschild au prix de 60,000 fr.

XXXII

PONT SAINT-ANGE

Voici le pont Saint-Ange, construit par Adrien. Le Tibre roule ses eaux bourbeuses sous ses arches inégales et hardies. Il est étroit et deux voitures peuvent à peine passer de front.

Les statues des douze Apôtres du Bernin sont détestables d'affectation et de mauvais goût.

XXXIII

FORT SAINT-ANGE

Le pont débouche en plein sur le fort Saint-Ange, tombeau d'Adrien. C'est une tour ronde et massive aussi large que haute, surmontée d'un ange de bronze armé d'un glaive menaçant.

La tour forme le centre d'un bastion, et comme l'ange de bronze n'a pas été considéré comme un armement suffisant on a eu la précaution de lui adjoindre quelques canons.

XXXIV

PLACE PIE IX

Nous tournons brusquement à gauche au milieu de la place Pie IX et nous avons devant nous deux mesquines façades neuves et symétriques, séparées par une troisième tout étroite et ornée d'une fontaine.

Ces trois bâtisses malencontreuses encadrent deux rues presque parallèles.

La façade de droite est postiche; elle est appliquée contre une masure qu'elle dépasse, se dressant dans les airs comme un paravent de théâtre.

Inutile de dire que cet *embellissement* date d'hier.

Ni le siècle dernier ni les précédents n'en eussent eu le courage.

Engagés dans une des rues sus-mentionnées conduisant directement à Saint-Pierre, monseigneur Z. nous fait voir en passant la maison où Raphaël avait son atelier, celle où Jules Romain est mort et celle d'où, en 1580, un ambassadeur moscovite assista à l'entrée solennelle d'un ambassadeur portugais.

XXXV

UN AMBASSADEUR MOSCOVITE A ROME EN 1580

Mais, tenez, vous avez là le Voyage en Italie de Montaigne; vous avez le temps d'y lire le passage où il mentionne cet incident.

« L'ambassadeur du Moscovite qui était en une fenêtre posée pour voir cette pompe, dit qu'il avait été convié à voir une grande assemblée, mais qu'en sa nation quand on parle de troupes, de chevaux, c'est toujours 25 ou 30,000, et se moqua de tout cet apprêt, à ce que me dit celui même qui était commis à l'entretenir par truchement.

« Cet ambassadeur était vêtu d'un manteau d'escarlate et une soutane de drap d'or. Le chapeau en forme de bonnet de nuit de drap d'or fourré et au dessus une calotte de toile d'argent.

« C'est le deuxième ambassadeur de Moscovie qui soit venu vers le pape.

« L'autre fut du temps du Pape Pol III.

« Il fit grande instance de ne pas baiser les pieds du Pape, mais seulement la main droite, et ne se voulsit rendre qu'il ne lui fût tesmoingné que l'Ampereur même étoit sujet à cette cérémonie, car l'exemple des Rois ne lui suffisoit pas.

« Il ne savoit parler nulle langue que la sienne et étoit venu sans truchement. Il n'avoit que trois ou quatre hommes de trein et disoit estre passé avec grand dangier travesti, au travers de la Polouigne.

« Sa nation est si ignorante des affaires de deça qu'il apporta à Venise des lettres de son maître adressantes au Grand Gouverneur de la Seigneurie de Venise.

« Interrogé du sens de cette inscription il répondit qu'il pensoit que Venise étoit de la dition du Pape, qu'il y envoyoit des gouverneurs comme à Boulouigne et ailleurs.

« Dieu sache de quel goût ces magnifiques reçurent cette ignorance.

« Il fit ses présents et là et au Pape, des subelines et renards noirs, qui est une fourrure encore plus rare et riche et..... »

XXXVI

PLACE SAINT-PIERRE

Un murmure d'eau nous fait lever les yeux; nous entrons sur la place Saint-Pierre.

Voici les fontaines jaillissant en gerbes, voici l'obélisque d'Héliopolis érigé par Sixte V, voici la colonnade elliptique du Bernin, voici enfin la façade de Saint-Pierre..... mais de coupole, point! On ne l'aperçoit que de loin ou de haut.

Vous ne vous attendez pas, je l'espère, ami lecteur, à me voir poursuivre sur ce ton. Je ne tiens aucunement à faire concurrence aux Guides du voyageur. Ainsi faites-moi le plaisir de prendre Joanne, si vous êtes Français, Murray, si vous êtes Anglais, Baedeker ou Foerster, si vous êtes Allemand.

Je les prends tous les quatre; nous n'aurons point besoin de les lire ensemble pour nous entendre.

Vous y trouverez les détails techniques, mortels aux inspirations.

Ils me font horreur et je me sens heureux d'en être dispensé.

XXXVII

INTÉRIEUR DE LA BASILIQUE

Entrons dans la basilique sans préambule.

L'ensemble est grandiose.

On ne s'en rend pas compte immédiatement, mais si l'on fixe son attention sur un détail pour la reporter ensuite sur le tout, on saisit alors l'harmonie gigantesque qui le distingue.

Les bénitiers posés près de l'entrée semblent faits exprès pour cela.

Ils représentent, de chaque côté, deux chérubins pompadour en marbre blanc, soutenant une coquille en se jouant et se cachant à demi dans de larges plis de marbre coloré.

Ces « amorini » ont tout d'abord l'air de petits accessoires insignifiants.

S'en approche-t-on, on reconnaît qu'ils ont la dimension de jeunes éléphants.

XXXVIII

LA PIETA DE MICHEL-ANGE

Allons voir la chapelle des morts où se trouve la « Pieta » de Michel-Ange, une de ses premières sculptures, faite pour le cardinal Villiers de la Grolaie, abbé de Saint-Denis. Nous aurons là l'occasion de nous convaincre que le véritable sentiment artistique sait faire pardonner et même oublier l'incorrection de la forme.

Le Christ est beaucoup trop petit en comparaison de la Vierge.

Elle, en retour, quoique trop grande, a l'extérieur d'une jeune fille de dix-huit ans. N'importe, ce groupe a un je ne sais quoi qui vous entraîne.

On raconte que Michel-Ange s'attaquait au marbre sans avoir eu préalablement recours à la terre pour modeler sa composition.

Il avait son esquisse dans la tête, et il l'exécutait au ciseau : de là les imperfections de tant de ses œuvres, de là tant d'ébauches inachevées.

Mais aussi quel premier jet... quelle chaleur d'inspiration intacte, dépourvue de calcul et d'arrière-pensée!

Cette « Pieta » en est une preuve éclatante.

Mais laissons-la, et poursuivons notre visite.

XXXIX

LES ÉCUSSONS DES PAPES

Il y a de quoi faire un cours de blason.

Partout où les yeux s'arrêtent, ils tombent sur un écusson : sur la mosaïque du pavé, sur les chapelles, sur les tombeaux, sur les arcs, les colonnes, les pilastres, les chapiteaux, partout, partout.

Vous allez dans la chapelle du baptistère.

Vous y seriez ému par le Baptême du Christ peint par Charles Maratte, si, en même temps, les armes des Pignatelli (trois pots douteux sur champ d'azur) ne vous sautaient aux yeux pour détourner votre esprit de toute préoccupation pieuse.

Le diable a exploité l'orgueil humain dans l'édification de la glorieuse basilique. Il a exercé sa malice et il faut en prendre son parti.

Ce n'est nulle part aussi évident que dans le baldaquin de bronze qui abrite le grand autel.

L'artiste, profitant de l'usage, s'y est abandonné à une fantaisie bizarre.

Le pape Urbain VIII (Barberini) l'avait autorisé à placer à huit reprises son écusson « les trois abeilles » sur le socle des colonnes qui supportent le baldaquin.

L'artiste introduisit dans l'ornementation de la partie supérieure des armoiries Barberini une tête de femme. Et, depuis le premier écusson jusqu'au septième, il varia l'expression de cette tête, de manière à figurer toutes les péripéties du mal d'enfant.

Le huitième écusson supporte une tête de gros poupon nouveau-né, qui fait piteuse mine sous les clefs de saint Pierre et la tiare pontificale.

Vous trouverez que j'ai l'esprit mal fait d'avoir relevé précisément ce détail dans un objet assez admiré.

Mais je ne partage pas à cet égard le sentiment général.

Le baldaquin en question est colossal, il est vrai, il est en harmonie avec le reste de l'église, sa hauteur est égale, dit-on, à celle du palais royal de Berlin : n'importe, à mon gré, il fait un déplorable effet : ses quatre colonnes de bronze ressemblent à de gigantesques sangsues qui se tordent.

Peut-être ne puis-je leur pardonner d'être faites du bronze enlevé au Panthéon, ainsi qu'au Portique d'Agrippa, bronze qu'avaient miraculeusement respecté les Barbares.

Ce vandalisme est le fait d'Urbain VIII déjà nommé : aussi les Italiens répètent-ils toujours :

Quod non fecerunt Barbari,
Fecerunt Barberini.

Les murs de Saint-Pierre sont occupés, soit par des tableaux reproduits en mosaïque, soit par des chapelles, soit par des tombeaux qui, par leur importance, sont de véritables monuments.

Aucun des tableaux n'est hors ligne et ne mérite de fixer exclusivement l'attention.

Les originaux d'après lesquels les copies en mosaïque ont été exécutées se trouvent déposés ailleurs.

Les mosaïques, quoique admirables comme travail matériel, ne peuvent pas reproduire les délicatesses de coloris et de touche de leurs modèles. Il serait déraisonnable de chercher de la souplesse de pinceau sur de petits carrés de porcelaine coloriée.

Pour ceux qui ont la vue bonne, les mosaïques se rapprochent beaucoup trop de la broderie au tambour, et, en ce sens, de beaux gobelins à sujets leur sont infiniment préférables.

XL

TOMBEAUX DES PAPES

Parmi les tombeaux dont la réputation est solidement établie, nous remarquons celui de Clé-

ment XIII, avec deux lions de marbre de grandeur naturelle pour premier plan (il est de Canova) : celui de Paul III Farnèse, qui, en vérité, est plein de grâce :

Deux femmes y sont les figures principales: l'une vieille et l'autre jeune. La vieille est vêtue, et la jeune, destinée à représenter la vérité, ne l'est pas. Elle était si belle que le chapitre de Saint-Pierre s'en est effarouché et lui a fait endosser des draperies de zinc.

En face, est le tombeau d'Urbain VIII commis par le Bernin. Cet artiste semble avoir fait des efforts pour sacrifier un talent incontestable et le mettre au niveau du mauvais goût de son époque. Ses productions inspirent le regret, et c'est en cela que consiste sa supériorité sur les artistes ses contemporains.

Entre ces deux derniers monuments se trouve exposée la chaire de bois où l'on prétend que saint Pierre a prêché.

Elle est enchâssée dans un grand fauteuil de bronze rococo, maintenu dans les airs, à bras tendus, par quatre évêques mitrés, également en bronze, et qui représentent saint Ambroise, saint Augustin, saint Athanase et saint Jean Chrysostome.

Au dessus du groupe rayonnent des vitraux jaunes qui entourent la colombe symbolique.

Pie VII (nommé par certains Romains l'oncle de Pie IX, à cause de rapprochements historiques

sur lesquels il serait inutile de s'étendre) possède aussi un riche mausolée.

C'est à Consalvi, son fidèle serviteur et conseiller, qu'il le doit. Torwaldsen a été chargé de l'ériger.

Ce bon Danois nous a représenté le Pape pesamment enfoncé dans un fauteuil qui n'a rien d'un trône. Rien n'éloigne plus de l'esprit l'existence si tristement agitée du respectable pontife.

C'est lourd, froid et disgracieux.

J'ouvre une parenthèse. Je m'aperçois qu'en parlant des tombeaux des Papes, je me sers des épithètes de gracieux et disgracieux : cela peut, au premier abord, faire l'effet d'une fausse note.

Après une demi-heure dans Saint-Pierre, on acquiert la conviction que cette dissonance est inévitable et on la subit malgré soi.

Parmi les mausolées pontificaux, un seul est vraiment beau : c'est celui de Sixte IV (je crois), coulé en bronze par Antonio Pollajusto : il date de l'époque la plus pure de la Renaissance.

Le Pape est représenté étendu dans son cercueil.

Il n'est ni grand, ni beau : l'artiste n'a nullement cherché à l'idéaliser, mais il a su conserver à la nature toute sa noblesse et toute sa vérité.

Les draperies qui enveloppent le corps de l'illustre défunt tombent mollement et sans apprêt comme sans affectation. Cette vue repose les yeux de l'orgie de draperies de marbre qui s'agitent dans l'église en tous sens, comme si les quatre vents s'y étaient déchaînés.

Dans ma protestation contre cette sculpture excessive, je me permets une exception en faveur d'un grand squelette doré qui soulève au dessus d'une porte une draperie de marbre, dans les plis de laquelle il est à demi caché.

C'est fantasque et fantastique, et cela atteint l'effet cherché.

XLI

TOMBEAU DES STUARTS

Il n'y a pas que des Papes enterrés à Saint-Pierre. On y voit aussi la tombe de Jacques III et de ses fils.

C'est une œuvre de Canova, également profanée par la prudence de zinc des chanoines.

XLII

LE PRÉTENDANT, SA FEMME LA COMTESSE ALBANY ET ALFIERI

Pauvre prétendant, triste précurseur de tant d'illustres exilés! Il repose là maintenant, après avoir été battu rudement par l'orage.

Un prétendant qui meurt sans avoir réussi, c'est comme une pensée qui n'a jamais été écrite, et qui s'évanouit sans traces après avoir été exprimée.

On l'aurait oublié tout entier si son nom n'était indissolublement lié à une des immortelles gloires de l'Italie.

Il avait pour femme une comtesse Stolberg, un bel esprit qui, à Rome comme à Florence, eut un salon devenu célèbre.

Elle réunissait autour d'elle indistinctement tous ceux que leur talent ou leur intelligence comme artistes, écrivains ou hommes politiques, désignaient à sa bienveillance.

La nullité était impitoyablement consignée à sa porte. Être reçu chez elle devenait par là une faveur très-briguée et dont on pouvait se prévaloir à juste titre.

En 1775, le hasard mit à ses pieds un jeune homme remarquable seulement par son élégance et sa beauté.

Elle lui témoigna d'abord de l'intérêt, discerna chez lui l'instinct poétique, sut l'éveiller, le guider et l'encourager si bien que ce jeune homme, qui s'exprimait dans l'affreux idiome piémontais, se transforma, et devint, à force de persévérance et de travail, l'illustre Alfieri.

L'Italie sait à qui elle est redevable de ce poète, et la comtesse Albany conservera sa place dans la mémoire des Italiens aussi longtemps que leurs enfants sauront lire.

Pauvre prétendant!

XLIII

MATHILDE, LA GRANDE COMTESSE

Plus loin se présente le mausolée de Mathilde, la grande comtesse. Elle porte d'une main ferme le trirègne des papes.

Le Bernin n'a pas redouté de la reproduire ainsi.

Tout ce qui la rappelle nous reporte puissamment vers l'époque la plus caractéristique des fastes de l'Église : les querelles pour le droit d'investiture, Henri IV et Grégoire VII.

D'une part, ces armées germaines descendant des Alpes comme un torrent pour submerger jusqu'au cœur de l'Italie; de l'autre, Mathilde, cette femme deux fois divorcée, s'éprenant de la cause du pape au point de la faire sienne, décidant, le glaive en main, du sort de la guerre, donnant asile à Grégoire dans son château de Canosse, et y recevant Henri, l'ennemi terrassé qui dut attendre son pardon pieds nus à la porte de l'altier pontife.

Mathilde ne tarda pas à faire donation au pape de ses biens et de ses États, au grand préjudice de son second mari. Elle créa ce qu'on nomme maintenant le patrimoine de saint Pierre (pour qui, par conséquent, la désignation de matrimoine serait plus juste).

XLIV

CHRISTINE DE SUÈDE

Arrêtons-nous devant une dernière tombe illustre : celle de Christine de Suède.

Après avoir abdiqué, abjuré, beaucoup voyagé, fait assassiner son favori Monaldeschi, cette souveraine vint terminer ses jours à Rome, où elle mourut bénie par le clergé, tant pour ses autres vertus que pour sa libéralité.

Son nom nous rappelle un curieux autographe, qui appartient, croyons-nous, à Sa Majesté l'impératrice des Français.

C'est un rapport étendu, écrit en français et adressé à la reine Christine par un agent secret expédié en Pologne pour y préparer sa candidature au trône alors vacant (1667).

L'agent énumère les arguments employés par les ennemis de la reine pour nuire à son crédit, et il relate avec ingénuité qu'ils accusent méchamment Sa Majesté d'avoir fait occire son écuyer.

Ce passage entier est très-développé et la reine l'a annoté de sa propre main, faisant observer qu'il était vrai qu'elle avait fait exécuter Monaldeschi, mais que cela avait eu lieu après une condamnation prononcée contre lui dans un conseil

secret où sa culpabilité et sa félonie avaient été manifestement constatées; que d'ailleurs la cour de Rome l'avait absoute de ce fait et que messieurs les Polonais avaient mauvaise grâce à se montrer là-dessus plus scrupuleux que le pape.

Malgré cette belle justification, les velléités de Christine n'eurent, comme nous le savons, aucun résultat. Elle continua à résider à Rome.

XLV

GRANDEUR DE SAINT-PIERRE

Monseigneur Z... s'était borné à nous faire parcourir Saint-Pierre, et cependant cela avait suffi pour nous fatiguer. Avant de nous retirer, nous nous approchâmes encore de la *confession* renfermant une moitié du corps de saint Pierre et une moitié de celui de saint Paul, reliques devant lesquelles 150 lampes dorées brûlent en permanence.

Nous embrassâmes de là l'ensemble de la basilique, spectacle unique en son genre, et nous reprîmes le chemin de la maison.

A mesure que nous nous rapprochions du seuil de l'église, monseigneur Z. nous faisait remarquer à nos pieds, alternant avec des écussons pontificaux, de petites étoiles de cuivre avec des inscriptions indiquant la longueur des plus grandes églises de l'Europe : Saint-Paul à Londres, le dôme de

Milan, le dôme de Florence, Sainte-Sophie à Constantinople.

A chaque pas l'église de Saint-Pierrre semblait nous dire :

Regarde comme je suis grande, regarde comme je suis belle, admire-moi.

Et nous admirions!

En montant en voiture, l'inscription de la façade, en lettres d'une toise de haut, nous sauta aux yeux :

IN HONOREM PRINCIPIS APOST.
PAULUS BURGHESIUS ROMANUS
PONT. MAX. AN. MDCXII. PONT.
VII.

Cette pompeuse étiquette est surmontée, comme de raison, des armes Borghèse. Elle rappelle une inscription qu'on dit se trouver sur un monument de Pierre le Grand à Saint-Pétersbourg :

PETRO PRIMO
CATHERINA SECUNDA.

C'est Jules II qui commença Saint-Pierre, un siècle avant Paul V.

Il y est enterré sous une simple dalle, et du monument commandé par lui de son vivant et commencé par Michel-Ange, Rome ne possède que le *Moïse* qui git dépouillé à San-Pietro-in-Vinculis.

Nous suivîmes le même chemin pour rentrer à l'hôtel.

XLVI

LE PAPE-DUC

En route monseigneur Z. dirigea notre attention vers le Pape-Duc, un long corridor de pierre, couvert et percé de meurtrières, qui réunit le Vatican au fort Saint-Ange, et qui est destiné à faciliter aux pontifes romains les moyens de fuir en cas de danger.

Beaucoup de papes en firent usage, entre autres Clément VII, lorsque Bourbon et ses lansquenets vinrent tirer à boulets rouges sur Rome, au nom de Sa Majesté Catholique; à ce propos monseigneur Z. nous cita Benvenuto Cellini, et ses mémoires, où l'orfévre bretteur se vante d'avoir arquebusé le terrible duc.

XLVII

LE VATICAN

11 août. — Dès le matin nous prenons la route du Vatican.

C'est une bâtisse irrégulière, perchée sur un plateau qui surplombe la colonnade de Saint-Pierre à la hauteur d'un troisième étage.

Des corps de logis d'époques différentes, accolés sans méthode, forment un grand tout compacte,

percé de cours intérieures communiquant entre elles par des passages étroits, hauts et voûtés, qui impriment au palais des papes le caractère d'un château fort.

Des piliers, des contre-forts, des fenêtres étroites et ressemblant à des meurtrières, contribuent à augmenter l'illusion.

La cour principale (cour de San-Damaso), ouverte, d'un côté, sur la place Saint-Pierre, qu'elle domine, et entourée, des trois autres côtés, par un triple étage de galeries à l'italienne, pourrait être fort belle, mais les colonnades fermées judicieusement par des vitrages lui donnent un air de fabrique déplorable.

On ne regrette plus la présence de ces vitrages quand on apprend qu'ils sont destinés à préserver ce qui reste des loges de Raphaël.

Nous éprouvons un moment de perplexité avant de nous aventurer dans le labyrinthe de corridors et d'escaliers qui réunissent toutes les chapelles, galeries, musées, et la bibliothèque du Vatican.

Nous avons, pour commencer, le choix entre cette dernière, les stanze de Raphaël, la chapelle Sixtine, les loges de Raphaël, la chapelle Pauline, la chapelle de Saint-Laurent, les galeries de statues et le musée des tableaux.

Quand on songe aux chefs-d'œuvre sous-entendus par cette nomenclature, on comprend qu'en faveur du contenu le contenant trouve de fervents admirateurs.

C'est comme une belle âme dans un vilain corps: elle nous fait presque toujours oublier sa laideur et souvent même elle nous la fait aimer.

Beaucoup d'architectes célèbres ont pris part à la construction du Vatican.

Bramante entre autres.

Il a réuni, par une double galerie et une vaste cour, le Vatican proprement dit à une villa pontificale assez éloignée et nommée Bélvédère.

Jules II aimait à y habiter, et chaque fois qu'il allait à Saint-Pierre, il lui fallait monter à cheval. De là la galerie de Bramante, qui permit au Pape de se rendre à la basilique sans quitter l'intérieur de son palais.

La cour de Bramante a des proportions imposantes; malheureusement elle est déserte. C'est un espace inutile, l'herbe y croît, et c'est à prix d'efforts et d'argent que les bâtiments qui l'encadrent ne tombent pas en ruines.

Ces réminiscences sont venues nous hanter au milieu de nos hésitations sur le programme de notre visite au Vatican.

Dans le doute il est quelquefois bon de s'en rapporter au hasard.

C'est ce que nous ferons en gravissant le premier escalier venu.

XLVIII

SCALA ET SALA REGIA

Nous tombons bien : la *scala regia*, l'escalier des rois, construit par le Bernin dans un bon style, nous conduit à la *sala reale*, antichambre de la chapelle Sixtine.

Michel Montaigne va nous en faire les honneurs en deux mots.

Pendant ce temps je vais rafraîchir ma mémoire, afin de pénétrer tout armé dans la chapelle Sixtine.

« En la salle au devant de la chapelle Saint-Sixte, ou en la paroi, il y a plusieurs peintures des accidents mémorables qui touchent le Saint-Siége, comme la bataille de Jean d'Austria, navale (Lépante).

« Il y a la représentation de ce Pape qui foule aux pieds la tête de cet Ampereur qui venoit pour lui demander pardon, et les lui baiser, non pas les paroles dictes.

« Il y a aussi deux andrets où la blessure de M. l'Amiral de Chatillon est peinte et sa mort, bien authentiquement. »

Il me semble vous voir venir, ami lecteur, vous trouvez que le bon Montaigne est vague dans ses indications et que ses expressions de ce *pape* et de

cet *ampereur* ne contribuent point à éclaircir les faits.

Ce *pape* est Alexandre III, cet *ampereur*, Frédéric Barberousse, qui vaincu par les Vénitiens, partisans du Saint-Siége, vint faire soumission au pontife dans le palais des Doges : c'est un sujet de tableau comme les peintres en cherchent.

Quant aux *paroles dictes* les voici :

Frédéric s'étant prosterné pour baiser la mule de Sa Sainteté, Alexandre III posa son pied sur la tête impériale en prononçant les paroles suivantes :

« Super hanc aspidem et basiliscum ambulabis et conculcabis leonem et draconem. » (Psalm. xc, vers. 13.)

L'empereur se redressa de son haut le rouge au visage et répliqua : — « Non tibi, sed Petro. »

Les *deux andrets où la blessure de M. de Chatillon est peinte et sa mort* avaient du temps de Montaigne rapport à un fait récent (1572), la Saint-Barthélemy et l'assassinat de Coligny.

Rome avait prêché la Saint-Barthélemy en paroles, elle la glorifiait en peinture, et frappait des médailles en son honneur.

La logique était sauve.

Les fresques remarquées par Montaigne portaient des inscriptions.

Le temps ou la pudeur les a effacées.

Vous trouverez peut-être, ami lecteur, que pour une salle précédant deux chapelles pontificales les susdits sujets sont mal choisis :

Un Combat,
Un Acte d'orgueil implacable,
Un Massacre,
Et un Assassinat.
Toujours « ad majorem ecclesiae gloriam. »

C'était dans l'esprit du temps. Les luttes excitaient les passions. Il n'y a rien de surprenant à les voir s'exprimer.

Passons.

XLIX

JULES II, MICHEL-ANGE ET LA CHAPELLE SIXTINE

Si vous avez le sentiment et le goût des arts, ami lecteur, laissez-moi vous dire deux mots sur Michel-Ange.

Il se pourrait aisément que vous fussiez sur son compte plus instruit que moi; en ce cas veuillez sauter quelques pages.

Nous prendrons Michel-Ange au moment où Jules II le fit venir à Rome pour décorer la chapelle Sixtine.

C'était en 1507. Michel-Ange avait 37 ans. Sa réputation, l'on peut même dire sa célébrité comme sculpteur, était établie; il était accablé de commandes, et obtenir de lui qu'il consentît à travailler, était une faveur.

Jules II le connaissait; déjà une fois il l'avait appelé pour lui confier l'exécution de son tombeau.

Michel-Ange en avait tracé le plan sur une vaste échelle répondant à l'ambition du pontife.

Le monument devait avoir trente pieds de haut. Il se composait, en dehors de la partie architectonique, de huit figures de la dimension du Moïse qui nous reste, et de trente-deux figures ornementales de moindre grandeur destinées au piédestal.

Jules II ne remplit pas ses engagements envers l'artiste : celui-ci abandonna son œuvre en voie d'exécution et se réfugia à Florence.

Le pape en fit presque un cas de rupture avec la République. Il réclama Michel-Ange, d'abord avec douceur, puis impérieusement.

Le gonfalonier, peu rassuré, fit tous ses efforts auprès de Michel-Ange pour lui persuader de céder, lui donnant l'assurance que le Pape avait pris l'engagement solennel que rien de fâcheux ne lui arriverait, et Michel-Ange, qui aimait sa patrie, céda.

Jules II était à Bologne, qu'il venait de reconquérir. Il y commanda à Michel-Ange sa statue en bronze, et la tradition rapporte que l'artiste lui demandant s'il devait lui faire tenir un livre ou une croix, le pontife répondit : Une épée ! je ne suis point un clerc.

Après avoir terminé la statue, Michel-Ange s'empressa de quitter une seconde fois les États pontificaux pour rentrer dans sa chère Florence, et ce fut encore de là que l'insistance de Jules II lui fit reprendre bientôt la route de Rome.

Cette dernière démarche du Pape était le fruit d'une intrigue de Bramante, dont la jalousie contre le jeune maître florentin était excitée à un haut degré.

Il avait 63 ans, ses yeux affaiblis et gâtés par le succès ne voulaient point s'accoutumer à l'éclat de cette nouvelle étoile, qui l'éblouissait comme tout le monde et qui menaçait de l'éclipser.

Bramante n'aimait pas ceux qui réussissaient par d'autres voies que par son patronage. Or, Michel-Ange ne lui devait rien et tenait uniquement de son propre talent la place qu'il occupait dans l'estime de Jules II.

Michel-Ange, admirable dessinateur, était considéré comme faible coloriste; Bramante lui tendait un piége perfide en amenant le Pape à vouloir lui confier des fresques.

Michel-Ange ne se faisait point d'illusions.

Il tenta d'abord de décliner une épreuve qu'il reconnaissait être au dessus de ses forces, mais les prières réitérées de Jules II, autant que les défis ironiques de Bramante et de ses courtisans, finirent par vaincre son hésitation. Il résolut de relever le gant qui lui était jeté et d'accepter le combat.

Les peintures de la chapelle sont une grande bataille gagnée autant qu'un chef-d'œuvre.

Au début, les travaux furent hérissés d'obstacles.

Bramante avait préparé un échafaudage suspendu par des cordes assujetties à l'étage supérieur au moyen de trous pratiqués dans le plafond.

Le moindre geste du peintre imprimait à ce plancher aérien un mouvement d'oscillation intolérable.

Michel-Ange fit décrocher cet appareil, murer les crevasses, donna les cordages aux ouvriers, et à l'aide de poutres agencées en chevalet, il se procura un plancher immobile et solide.

Ce système, nouveau alors, se répandit et fut adopté pour toutes les grandes constructions.

Une autre difficulté, la plus importante, résidait dans la disposition même du plafond.

Il forme un parallélogramme allongé, légèrement voûté à sa ligne de jonction avec les murs.

Six fenêtres arrondies par le haut sont percées de chacun des longs côtés de la chapelle.

Elles sont petites et situées immédiatement au dessous du plafond, de manière à couper régulièrement la courbe de ses parois.

Au dessous des fenêtres court une corniche qui sert de frontières au vaste espace ouvert au génie de l'artiste.

Remplir cette grande surface blanche, telle était la tâche réservée à Michel-Ange.

Pieux comme il l'était, nous aimons à nous le représenter, la première fois qu'il se trouva seul en face de son œuvre à venir, agenouillé, implorant Dieu avec ferveur et lui demandant l'inspiration.

Ne mettre dans le plafond de la chapelle qu'un seul tableau était impraticable; il fallut donc le

diviser en plusieurs cadres, et Michel-Ange réussit à résoudre ce problème de la manière suivante.

Il jeta un ciel dans cette étendue monotone, y construisit un édifice imaginaire, et son architecture en perspective, habilement ménagée, lui permit de diviser son œuvre, selon ses convenances, en autant de tableaux que le comportait sa pensée.

Le travail matériel était trop considérable pour qu'il pût espérer d'en venir à bout seul, aussi son premier soin fut-il de se procurer des aides.

A Rome il n'en trouva point. Tous les peintres passables étaient de la coterie de Bramante et eussent craint de se compromettre en s'adjoignant à son adversaire.

Florence vint à son secours : Granacci, Budgiardini, Jacques l'Allemand, Bastiano di San-Gallo, tous élèves de Ghirlandajo comme lui, ses camarades et ses disciples, furent bientôt à ses côtés pleins d'ardeur et de zèle.

Ils commencèrent, mais à mesure qu'ils avançaient, le front du maître s'assombrissait.

Mécontent des autres et de lui-même, il ferma un jour à clef la porte de la chapelle et s'enfuit dans la campagne de Rome.

Ses élèves n'eurent pas de peine à pénétrer le secret de cette mélancolie. Effrayés par l'horizon inconnu ouvert devant eux, ils laissaient percer dans leur travail l'hésitation et l'incertitude qui les tourmentaient.

Le mécontentement du maître venant à s'y

mêler, ils reculèrent tous franchement et s'envolèrent de Rome, abandonnant Michel-Ange à la solitude, que maintenant il appelait de tous ses vœux.

Pour mettre le comble à ses déboires, les premières couches de couleur ne tardèrent pas à se décomposer.

Désespéré, Michel-Ange court chez le pape, le conjure de lui rendre sa liberté et sa parole, et pour prouver qu'il est incapable de tenir ses engagements, il le prie d'envoyer un expert se convaincre du mauvais état de ses travaux.

Jules II fit appel au jugement de Giuliano di San-Gallo, qui reconnut immédiatement la cause du mal, et recommanda quelques procédés fort simples pour y remédier. Jules II défendit à Michel-Ange de lui parler de retraite; il lui enjoignit, au contraire, de continuer, et, de sa parole et de sa présence, l'encouragea à la persévérance.

Michel-Ange dut obéir, et sa soumission devint le signal d'une épreuve nouvelle, l'impatience fébrile du pape.

Jules II, fort âgé, semblait vouloir suppléer au peu de temps qu'il lui restait à vivre par la hâte avec laquelle il multipliait et poursuivait ses entreprises.

A peine avait-il confié un grain à la terre, qu'il voulait aussitôt le voir germer et en récolter les fruits.

Bramante avait su habilement flatter ce penchant par un subterfuge excusable.

Il lui arrivait de faire tailler et agencer des pierres la nuit, et le jour il ne restait plus qu'à les faire superposer pour élever des murs à vue d'œil.

Jules II aimait cela, et quoique Michel-Ange peignît vite, ce n'était à son gré jamais assez.

Michel-Ange n'admettait personne dans la chapelle : le pape y entrait seul, gravissait à grand'peine et non sans danger les degrés de l'échafaudage, s'établissait aux côtés du peintre et le pressait sans relâche tout en le regardant travailler.

En six mois, la moitié de la voûte était à peu près achevée, il n'y manquait plus que quelques touches et ornements.

Le pape n'y tint plus.

« Quand auras-tu terminé? demanda-t-il.

— Quand je pourrai! dit Michel-Ange.

— As-tu par hasard envie que je te fasse précipiter en bas de ces poutres? » reprit le pape.

Il paraît qu'il accentua cette phrase d'une manière bien connue de Michel-Ange, car celui-ci rangea précipitamment ses pinceaux, et fit enlever poutres et planches.

Le pape, au milieu des décombres et de la poussière, demeura plusieurs heures abîmé dans une contemplation muette.

A la Toussaint, les portes de la chapelle s'ouvrirent au public, qui y fit irruption comme un torrent.

On aimait les arts alors.

Bramante y vint aussi!

Enfin les impatiences pontificales reprirent leur cours. Michel-Ange dut se remettre à l'œuvre. Le pape ne lui laissait ni trêve ni repos, il paraissait craindre qu'il ne lui fût point donné de voir ce chef-d'œuvre terminé.

Michel-Ange avait, de son côté, des affaires urgentes, qui rendaient sa présence à Florence nécessaire.

Le pape fermait l'oreille à ses insinuations et à ses prières, il le menaçait d'user de violence, s'il ne se soumettait pas de bonne grâce.

Un jour encore, moins bien disposé que de coutume, le pape lui réitère sa question :

« Quand donc auras-tu fini? » et il obtient pour réponse le « quando potro! » habituel.

L

JULES II DONNE DES COUPS DE CANNE A MICHEL-ANGE

Rouge de fureur, le pape balbutie « Quando potro! quando potro! » et s'élançant vers Michel-Ange, il le frappe de sa canne...

Michel-Ange quitte le Vatican, rentre chez lui et fait seller son cheval, pour abandonner Rome à jamais. C'est en vain que le jeune Accursio, le page favori du Saint-Père, accourt pour le calmer et lui apporter un cadeau de cinquante écus, témoignant des regrets qu'éprouvait le pape de s'être laissé

entraîner à un petit mouvement de vivacité ; Michel-Ange ne se laisse pas ébranler, il se met en selle et part.

Mais, à peine à une petite distance de Rome, une lutte terrible éclate dans l'âme de l'artiste, lutte dans laquelle son orgueil blessé succombe.

Il avait la nostalgie de son œuvre commencée, elle l'attirait par toutes les fibres de son cœur, il y avait mis une partie de son être : il voulut s'y mettre tout entier ; son génie, planant dans les sphères éthérées au dessus des rancunes et des passions humaines, le prit par la main et le ramena au Vatican.

Nouveau Thémistocle, il était résolu à dire au pape, le cas échéant : Frappe, mais regarde!

Michel-Ange travailla sans relâche et avec conviction, comme s'il avait une mission intérieure à remplir, et ce fut avec un soupir de joie qu'il donna le dernier coup de pinceau, signal de sa délivrance.

Pour cette œuvre prodigieuse il reçut 3,000 écus. Le reste de l'argent fut dépensé en matériaux.

C'est un peu moins que M. Gerôme ne reçoit pour ses plus mauvaises toiles, et cependant les peintres appellent ce temps-là le bon vieux temps.

Je me garderai bien d'entreprendre une description de la voûte de la chapelle Sixtine (1). Il

(1) Les peintures de la voûte de la chapelle Sixtine représentent des sujets tirés de l'Ancien Testament.

n'y a qu'un Guide-book pour avoir cette témérité. Je me bornerai à dire que la hauteur à laquelle elle se trouve la met à l'abri de la détérioration et qu'elle est éclairée par un jour favorable qui permet de la bien étudier dans toutes ses parties.

LI

LE JUGEMENT DERNIER

Il n'en est pas de même pour une autre œuvre capitale du même maître, le célèbre Jugement dernier, qui occupe tout le mur du fond dans la chapelle.

Le tableau a 30 pieds de large sur 60 de haut.

L'encens, la fumée des cierges, la poussière, les toiles d'araignée, sans compter les reîtres de Colonna et les lansquenets de Bourbon, l'ont tellement abîmé, que, malgré les restaurations, l'œil ne parvient à saisir que des fragments insignifiants.

L'ensemble n'existe plus.

Pour l'étudier imparfaitement, il faut recourir aux copies et aux gravures, toutes bien mauvaises.

Maintes fois la crudité de la composition dans le Jugement dernier faillit lui devenir fatale en le faisant supprimer complétement.

Il en fut fortement question sous Paul IV et sous Grégoire XIII, et nous sommes redevables

de sa conservation aux peintres Daniel de Volterre et Étienne Pozzi.

Ils sauvèrent les apparences et calmèrent les susceptibilités pontificales en jetant sur l'œuvre de Michel-Ange quelques draperies discrètes.

Michel-Ange peignit le Jugement dernier sous le pontificat de Clément VIII, en 1534, plus de vingt ans après sa violente scène avec Jules II.

Comme composition il était resté à la même hauteur, mais comme couleur il avait sensiblement gagné.

Un exil assez prolongé l'avait mis en présence des maîtres vénitiens. Il fut impressionné de leur admirable coloris et le sien en ressentit l'influence.

Le Jugement dernier nous représente, dans sa partie supérieure, le Christ entouré d'une auréole composée de bienheureux.

Au dessous, les ressuscités s'élèvent, en deux colonnes, vers le Seigneur, pour être jugés. Tout près de lui deux saints martyrs l'implorent et lui tendent les signes de leurs supplices, mais le Christ a le bras levé et menaçant comme s'il les repoussait.

Le bas du tableau représente une lutte horrible entre des âmes damnées et les démons qui veulent les entraîner dans les flammes éternelles.

Les martyrs qui sollicitent vainement le Christ sont saint Barthélemy et saint Laurent, armés, l'un de son gril, l'autre de sa peau, qu'il tient à la main comme une vieille loque.

L'expression de Jupiter tonnant avec laquelle le Christ les accueille est fort belle, mais elle est en même temps affligeante et peu conforme à l'esprit de l'Évangile.

Voulez-vous, ami lecteur, vous faire une idée juste du Jugement dernier, rendez-vous au palais Colonna et faites-vous montrer le stipo (armoire) en ébène orné de bas-reliefs en ivoire. La plaque centrale, d'un beau travail, le représente mieux que toutes les copies qui existent.

Il semble que l'œuvre ait gagné à être reproduite en relief, et cela paraîtrait justifier l'opinion que Michel-Ange sculpte comme un architecte, peint comme un sculpteur, et bâtit comme un peintre.

La chapelle Sixtine contient, sur ses côtés, des fresques dues aux peintres les plus célèbres du temps; mais elles sont si complétement éclipsées par la voûte et le Jugement dernier, qu'elles ont l'air d'avoir été placées là pour servir de point de comparaison.

LII

MICHEL-ANGE RÉFORMATEUR DE L'ART

Jusqu'à Michel-Ange, l'art, dans les limites d'un idéalisme mystique apporté d'Orient, s'était borné à la reproduction pour ainsi dire mécanique de

types sacrés, adoptés par le goût de l'époque et par l'usage.

Les mêmes traits, les mêmes poses, les mêmes draperies se répétaient à l'infini, sans que les peintres ni le public ressentissent le besoin d'autre chose.

Ce n'était presque plus de la peinture, cela devenait de l'imagerie, où le mérite de l'artiste ne pouvait se faire voir que dans le plus ou moins de finesse de l'exécution.

Et cependant la voie à l'inspiration n'était pas fermée; au contraire, à cette époque nous trouvons le sentiment religieux puissamment exprimé et d'autant plus épuré et concentré que le peintre pouvait s'y abandonner sans réserve, n'étant distrait par aucune préoccupation ni de forme, ni d'esthétique.

Quelques-uns, comme Ghirlandajo, s'écartèrent timidement de la règle; et encore, à peine se permirent-ils quelques licences dans la reproduction de faits ou de personnages servilement copiés d'après nature, sans aucun souci du beau.

Michel-Ange brisa la cloche sous laquelle l'art végétait. Il donna pleine carrière à sa fougueuse imagination; il ne recula devant aucune hardiesse ni de trait ni de pensée, il fit directement appel à la nature, et rejetant audacieusement les anciens modèles, c'est à elle seule qu'il demanda ses inspirations, et qu'il emprunta la forme pour ses sujets religieux.

Une telle révolution ne pouvait passer inaperçue. Michel-Ange trouva, comme tous les novateurs, de chauds partisans parmi la jeunesse, et une opposition irritée chez les princes de l'art, jaloux de sa jeune renommée.

Il se brouilla avec Francia, si suave et si tendre, avec le Pérugin, si inimitablement pur; violemment rejeté du sein de l'école du passé, il se trouva livré à lui-même et maître de créer une école nouvelle.

De nombreux disciples se groupèrent autour de lui : ses enseignements et sa manière ne tardèrent pas à trouver un accueil favorable chez la minorité éclairée du public, en attendant d'être applaudis par les masses.

Michel-Ange avait passé de longues heures dans les salles de dissection à sonder, le scalpel à la main, les mystères du corps humain.

Il nous reste de lui une lettre dans laquelle il remercie un de ses amis de lui avoir fait don du cadavre d'un nègre.

Pratiquer l'anatomie était considéré alors comme chose répréhensible, et l'Église semblait même ne pas trop l'approuver.

Presque aucun peintre ne se soumettait à ces rebutantes études; il ne faut donc pas s'étonner si les draperies avaient parmi eux la vogue que nous avons constatée.

Michel-Ange s'en passait là où il le pouvait, souvent même là où il ne l'aurait pas dû.

Dans le Jugement dernier, par exemple, il nous avait représenté le Christ sans vêtement (et cela était hardi), mais il nous y avait aussi représenté la Vierge de la même manière, et cela choquait le sentiment artistique, autant que cela heurtait le sentiment religieux.

C'était, au fond, superflu, mais Michel-Ange aimait à se créer des difficultés, pour avoir le mérite de les surmonter; au lieu de tempérer son imagination, il la poussait à la hardiesse. Il dépassait ainsi le but; il produisait, sans nécessité absolue, des traits, des figures, des attitudes excessives, insuffisamment motivées.

C'était comme un fleuve qui déborde dans la plénitude de son cours.

S'il n'avait eu pour le sauvegarder le sentiment du beau antique, si de son temps on n'eût découvert le groupe du Laocoon et tant d'autres statues qui prouvent combien ce sentiment était compatible avec la réalité hardiment conçue, Michel-Ange se fût peut-être noyé dans un réalisme sans bornes.

Le danger auquel il échappait par ses instincts élevés, il le légua à la postérité.

Michel-Ange inaugurait pour l'art une ère de liberté régie par un triple pouvoir : l'idéal mystique chrétien, le beau idéal païen, et la réalité dans la forme (non le réalisme, qui exprime le culte du laid).

Une part égale était attribuée à chacun de ces

pouvoirs et personne ne contestera que maintenir l'équilibre entre eux aurait été le dernier mot de l'art.

Cet équilibre, aussi difficile à définir que malaisé à réaliser, Michel-Ange le rêvait comme suprême théorie. Malheureusement, loin de mener à un accord entre les diverses écoles artistiques, il fut le point de départ de luttes et de scissions nouvelles.

Il se forma trois camps distincts : l'école mystique, dont Overbeeck est le dernier rejeton, paraît vouloir s'éteindre, tandis que les écoles idéaliste et réaliste, avec leurs nombreuses subdivisions, continuent leur ancienne querelle et la feront durer toujours.

Elles procèdent toutes deux en ligne directe de Michel-Ange, et l'on peut considérer Ingres, Delacroix, Courbet, Cabanel et Meissonnier comme ses descendants à un égal degré.

On trouvera ce jugement trop absolu et la part de Michel-Ange trop belle; on nous demandera pourquoi nous ne mentionnons pas Raphaël.

LIII

RAPHAEL

Notre silence à son égard ne venait certes pas d'un manque de respect : mais pour nous il n'est ni le rival ni le compétiteur de Michel-Ange, il est seulement son premier disciple ; c'est pourquoi nous

lui donnons ici la seconde place, au risque de déplaire aux Raphaëlomanes.

Si vous voulez bien y consentir, ami lecteur, nous pouvons immédiatement aller visiter ses fresques.

Ne passons qu'à la hâte par ses Loges.

LIV

SES LOGES

Malgré les précautions prises, un peu tardivement, pour les préserver, elles sont dans un état de détérioration complète. Il y a même beaucoup d'endroits où les contours ont disparu.

Le plafond, partagé en un certain nombre de petites coupoles, contient ce que l'on nomme la Bible de Raphaël, c'est-à-dire une série de sujets tirés de l'Histoire sainte.

Raphaël les a composés, mais ils ont en grande partie été peints par Jules Romain, Pierin del Vaga et d'autres de ses élèves.

La reproduction exacte des loggie se trouve à Paris, à l'École des beaux-arts, et à l'Hermitage de Saint-Pétersbourg, où Catherine II les a fait copier scrupuleusement.

LV

LES STANZE DE JULES II

Les Stanze, où se trouvent les fresques qui nous intéressent, doivent, comme la chapelle Sixtine, leur existence à Jules II.

Ce pontife, succédant à Alexandre VI, son persécuteur, qui l'avait tenu en exil pendant de longues années, ne voulut point occuper son appartement, afin de n'avoir rien sous les yeux qui pût seulement le lui rappeler.

Jules II se fit préparer une suite de salles dans une autre partie du Vatican.

L'appartement dédaigné par lui a été conservé jusqu'à ce jour. On y peut voir les plus suaves productions de l'art præ-Michel-Angesque. Pinturicchio s'y est surpassé.

On éprouve quelque difficulté à se figurer cet appartement habité par un aussi profond scélérat qu'Alexandre VI : mais venons aux Stanze.

Bramante fut chargé de les faire décorer, et il fit venir Raphaël dans ce but.

LVI

INFLUENCE DE MICHEL-ANGE

C'était en 1508, dans le courant de l'été : Raphaël avait 24 ans. Il se mit à l'œuvre à quelques pas

de la chapelle Sixtine, où peignait Michel-Ange.

La réputation de Raphaël venait à peine de poindre, elle avait besoin d'être sanctionnée par la protection de Bramante pour s'affermir.

Michel-Ange avait la sienne faite depuis longtemps, et c'était en dépit des intrigues de Bramante que le pape le tenait en estime.

Michel-Ange écrit à Florence à cette époque :

« Je suis seul, je vis seul, je n'ai pas d'amis et « je m'en passe. Je succombe sous le poids du « travail. »

Il y a donc tout lieu de supposer qu'il n'existait entre lui et Raphaël aucune intimité, aucun lien de confraternité.

D'ailleurs, par le genre de vie que chacun d'eux menait, ils étaient diamétralement opposés l'un à l'autre.

Raphaël, loin de se séquestrer et de s'absorber comme Michel-Ange dans l'étude et le travail, menait la vie facile d'alors et tirait parti, avec tout l'entraînement de son âge, des succès variés que lui valaient encore plus son talent et sa grâce que le patronage de ses protecteurs.

Néanmoins de nombreux indices nous montrent le voisinage de l'atelier de Michel-Ange se trahissant dans l'œuvre de Raphaël.

Un seul pan de mur lui fut d'abord confié, car le pape, le voyant si jeune qu'il l'appelait « ragazzo », se défiait de ses forces et tenait à se convaincre de sa valeur réelle, que préconisait Bramante.

LVII

LE TABLEAU DE LA DISPUTE DU SAINT-SACREMENT DANS LA SALLE DE LA « SEGNATURA »

Raphaël peignit la « Dispute du Saint-Sacrement. »

La surprise et le contentement de Jules II furent sans bornes.

Tombant dans l'excès opposé, il confia la décoration de toutes les stanze à Raphaël, et pour cela il fit gratter les anciennes fresques qui s'y trouvaient.

Il y en avait cependant de Luca Signorelli, de Bramantino da Milano, de Pietro della Francesca, et même du Pérugin.

Quant à Razzi, dit « le Sodoma, » qui était bien près de valoir Raphaël, il dut lui céder la place après avoir presque achevé la voûte même de la salle della Segnatura, où se trouvait la « Disputa. »

Raphaël lui rendit justice : car, loin de détruire la composition de Razzi, il la laissa subsister et sut en tirer profit. Il en fut de même d'un plafond du Pérugin, son ancien maître.

Quant aux autres fresques, elles tombèrent sans pitié sous le marteau.

C'est l'année à laquelle la composition générale des stanze doit être rapportée.

On peut résumer ainsi le sens de cette œuvre :

glorification de l'Église dans l'histoire de ses représentants sur la terre.

La voûte de la salle della Segnatura nous représente quatre figures allégoriques : la Théologie, la Philosophie, la Justice et la Poésie. Des ornements relient ces figures aux grands tableaux dont le sens est correspondant.

En face de la « Disputa, » nous avons l'école d'Athènes, à droite le Parnasse, à gauche la Force, la Sagesse et la Modération, et de plus, deux fresques qui représentent Justinien remettant les Pandectes à Tribonien, et Grégoire IX remettant les Décrétales au dominicain Pennaforte.

Ces deux peintures sont destinées à indiquer simultanément la naissance du droit civil et celle du droit canon.

Jules II est représenté sous les traits de Grégoire, et nous retrouvons près de lui les portraits des cardinaux Jean de Médicis et Alexandre Farnèse, qui tous deux devinrent papes, sous les noms de Léon X et de Paul III.

Dans le tableau de la « Disputa », Raphaël a placé Beato Angelico, le peintre mystique, Dante et Savonarole, réhabilité par Jules II, après avoir été brûlé vif par les ordres d'Alexandre VI.

Dans l'école d'Athènes, Raphaël introduisit son propre portrait, facile à reconnaître, et ceux du Pérugin et de Bramante.

Raphaël termina la stanza della Segnatura en trois ans.

Le pape, dans ses impatiences, l'avait épargné aussi peu que Michel-Ange. Aussi, pour mener son œuvre à bonne fin, Raphaël dut-il se faire aider. Les disciples ne lui firent point défaut.

Raphaël avait, pendant ce temps, non seulement atteint l'apogée de l'habileté technique pour la fresque, mais sa manière avait subi une transformation essentielle, son style s'était visiblement élargi.

Ce résultat ne pouvait pas être exclusivement attribué à l'expansion indépendante de son génie naturel : le caractère précis de ses progrès devait faire rechercher leurs causes directes dans des circonstances ou plutôt dans une influence extérieure : à qui l'attribuer, sinon à Michel-Ange?

Raphaël était un trop grand peintre pour ne pas avoir aussitôt saisi l'immense portée du génie de Michel-Ange.

Il n'en eût pas été pénétré, que la politique même lui faisait un devoir de ne pas la méconnaître.

Michel-Ange plaisait au maître, il lui plaisait par dessus tout : choisir un pareil moment pour arborer un drapeau artistique qui, dans le goût du pape et dans celui de l'élite du public, avait fait son temps, eût été de la démence!

Bramante, tout adversaire de Michel-Ange qu'il était, n'eût jamais toléré pareille erreur.

Aussi nous nous apercevons, dès les débuts de Raphaël, de ses tendances nouvelles.

Le tableau de la « Disputa » a été peint par lui

de droite à gauche, et si nous comparons l'esquisse première (conservée à Londres) avec le tableau tel qu'il est, nous devons être frappés de la différence.

Il semble qu'un vent d'orage ait traversé son génie en le débarrassant de ses entraves.

En examinant le tableau de droite à gauche, comme nous l'avons dit, il semble qu'on suive pas à pas la marche du progrès.

D'ailleurs, quel meilleur témoignage pourrions-nous citer que celui de Raphaël lui-même; ne disait-il pas qu'il « remerciait Dieu de l'avoir fait « naître du temps de Michel-Ange, attendu qu'il « avait pu apprendre de lui une autre manière « de peindre que celle des anciens maîtres. »

Tandis que Michel-Ange disait de lui: « Ce jeune homme est un exemple de ce que peut l'étude. »

C'est là le langage du disciple et du maître...

Raphaël a eu trois manières : il tenait la première du Pérugin, la seconde de Pinturicchio, qu'il aidait dans ses travaux à la cathédrale de Sienne, et la troisième de Michel-Ange.

Ce dernier n'a eu qu'une manière, et il l'a créée.

Notre intention n'est point d'amoindrir Raphaël en le jugeant ainsi, nous ne le considérons nullement comme un copiste servile ou comme un plat imitateur. Le caractère de son génie réside précisément dans sa clairvoyance à suivre ses maîtres en notant leurs écarts et en apprenant ainsi à les éviter.

Il se modère, se recueille à froid, et récolte les fruits de l'expérience d'autrui en même temps que de la sienne propre.

Michel-Ange, en le donnant comme *exemple de ce que peut l'étude*, nous laisse deviner combien il le croit capable seulement d'application réfléchie et sans passion. Il devait trouver Raphaël trop correct, il devait lui en vouloir de ne rien tenter au delà de ses forces.

Raphaël travaillait à coup sûr.

Michel-Ange, au contraire, traitait le pinceau et le ciseau comme la parole, il ne reculait devant rien, souvent au risque de laisser sa pensée inachevée.

Le palazzo de la Farnesine contient la trace évidente de la controverse artistique qui devait exister entre les deux maîtres.

Raphaël y peignait, peu de temps avant sa mort, le « Triomphe de Galatée. »

Michel-Ange vient un jour le voir : ne le trouvant pas, il s'empare d'un charbon dans la cheminée, grimpe à une échelle, et charbonne à grands traits en raccourci un tête géante.

Raphaël rentre, trouve son atelier vide, mais y découvre cet étrange dessin, et n'hésite pas à reconnaître la main qui l'a tracé.

Il respecta l'esquisse et ne voulut jamais consentir à ce qu'elle fût effacée. Aussi peut-on la voir aujourd'hui encore formant une antithèse avec ce qui l'entoure.

Pardonnez-moi, ami lecteur, de vous avoir promené dans des détails un peu longs sur les stanze de Raphaël. Si elles vous intéressent plus que je ne m'y attendais, laissez-moi vous renvoyer à Stendhal (1), il saura mieux que personne vous faire les honneurs des salles suivantes, au seuil desquelles je me permets de m'arrêter.

Pour ne pas avoir à revenir sur Raphaël, je pense que nous ferions bien d'examiner de suite ses autres œuvres dispersées à Rome, en commençant par celles de la galerie du Vatican : la Madone di Foligno et la Transfiguration.

LVIII

LA MADONE DI FOLIGNO ET LA TRANSFIGURATION

Il faut les avoir vues, quoiqu'elles soient bien au dessous des autres tableaux de Raphaël.

Dans la « Madona di Foligno » la Vierge a l'air de chatouiller l'enfant Jésus au dessus de la hanche; celui-ci cherche à échapper à la main maternelle par une contorsion.

L'expression de la Vierge, si élevée et si placide, n'est nullement en harmonie avec la familiarité du geste. Il y a dans cette toile une note discordante que méconnaissent les fanatiques, mais qui choque singulièrement le spectateur impartial.

(1) Promenades dans Rome.

Comme exécution c'est une peinture admirable.

La « Transfiguration » nous représente une double action.

Les Apôtres, groupés au premier plan, entourent un enfant possédé, amené par sa mère. Un des apôtres indique le second plan comme pour dire : voilà d'où le salut nous viendra.

Au second plan, au dessus d'une butte ou trop haute ou trop basse, trop éloignée ou trop rapprochée, Jésus reste suspendu dans les airs, au centre d'un nimbe lumineux, entre Élie et Moïse. Jacques, Jean et Pierre le contemplent avec effroi.

Ce sujet double, avec un doigt pour seul trait d'union, produit un effet d'ensemble assez faible. Il y a dans la perspective quelque chose de faux, l'œil est dérouté et ressent du malaise.

En revanche, la tête du Sauveur est au dessus de tout éloge, et les figures du premier plan sont magistralement traitées.

Raphaël venait d'esquisser ce tableau quand la mort vint le chercher (1520). Jules Romain se chargea de l'achever, et il y introduisit des glacis verts et jaunes qui sont d'un effet pénible.

LIX

COURONNEMENT DE LA VIERGE

Nous préférons de beaucoup voir, dans la galerie du Vatican, le Couronnement de la Vierge,

peint par Raphaël en 1503. Nous y retrouvons presque toute la raideur peruginesque de sa première manière, mais aussi tant de grâce et de pureté angélique que nous passons facilement par dessus ce défaut.

En général, la galerie du Vatican est pauvre : cinquante toiles au plus et peu de chefs-d'œuvre.

Un des plus en renom parmi les tableaux est la « Communion de saint Jérôme, » du Dominiquin.

Saint Jérôme est représenté (dans le style de l'Espagnolet) nu, malade et agenouillé dans une belle église : il reçoit l'hostie des mains d'un prêtre revêtu des ornements sacrés.

Un groupe d'amours joufflus se joue dans les airs.

Nous n'aimons pas ces accessoires exagérés ; ils suffisent pour disperser l'attention du spectateur et l'empêcher de se concentrer sur le point principal du tableau.

Ces petits amours ont servi au Dominiquin pour rompre la monotonie des lignes droites de son architecture. C'est une cheville d'atelier qui rappelle par trop les chiens et autres animaux destinés au même usage par Paul Véronèse et son école.

Nous terminerons ici notre première visite au Vatican.

Elle a été laborieuse, nos facultés contemplatives sont épuisées, notre tête tourne, nos jambes

fléchissent, et il est grand temps de s'occuper de la bête, qui menace de s'insurger.

Demain nous achèverons notre examen des tableaux de Raphaël.

LX

DESCENTE DE LA CROIX

12 août. — Le prince Borghèse possède dans sa galerie une « Descente de la Croix » qui est célèbre. Raphaël la termina en 1507.

C'est un peu sec de couleur et incorrect de dessin, plusieurs têtes sont mal attachées; mais, comme sentiment, c'est bien au dessus de la plupart de celles de ses œuvres qui ont suivi.

Nous avons constaté avec douleur dans ce tableau des fentes à y mettre le doigt. Avis au prince Borghèse.

LXI

LE JOUEUR DE VIOLON

La galerie Colonna Sciarra s'enorgueillit du « Joueur de violon »..... une demi-figure.

C'est le portrait d'un jeune homme en manteau vert au col de fourrure, tenant en main un violon.

Ses traits rappellent vaguement ceux de Raphaël.

Selon nous, ce tableau, irréprochable sous tous les rapports, n'est point de Raphaël.

Mis à côté des portraits peints par lui à la même époque, le « Joueur de violon » accuse une différence de pinceau manifeste.

La manière de Raphaël était plus large et plus dégagée, comme celle de tout maître qui a eu occasion de peindre de grandes toiles et surtout des fresques.

Raphaël n'aurait pas aussi minutieusement soigné les détails, il n'aurait pas traité la fourrure avec ce pointillé où l'on sent un peu trop l'effort. D'ailleurs, si ce portrait — si important — était de lui, comment s'expliquer que ses contemporains l'aient passé sous silence?

C'est depuis peu qu'il a été baptisé. Du reste, sa beauté justifie l'hypothèse, et personne n'a protesté.

Il se pourrait qu'il fût de Sébastien del Piombo ou plutôt du Sodoma, digne certes d'en être l'auteur.

LXII

LA FORNARINA ET HERM. GRIMM

Nous terminerons en allant voir dans le palazzo Barberini le portrait de la Fornarina (la boulangère), que la tradition donne pour amie mortelle à Raphaël.

Dans un des coins de Rome, l'on montre encore sa maison et la fenêtre d'où elle épiait de l'œil l'arrivée de son bien-aimé.

Son portrait a été décrit par M. Grimm d'une façon assez originale, pour que nous soyons tenté de la rapporter.

« Le portrait de cette jeune fille ou de cette jeune femme, » dit-il, « est une admirable peinture : je la nomme ainsi, car elle possède à un degré éminent les qualités d'un problème insoluble.

« On ne se lasse pas de la regarder.

« Elle est assise, tournée vers nous, presque nue mais non déshabillée; elle est visible presque tout entière.

« Une draperie rouge, aux plis foncés, est négligemment jetée sur ses genoux. De la main droite elle attire et presse contre son sein un tissu blanc et léger; mais, on le sent, le moindre geste, et tout voile est écarté. Chacun des doigts de cette main semble faire vibrer les différentes cordes d'un clavier harmonieux.

« Le pouce seul soutient le tissu transparent. Le second doigt, un peu relevé, s'appuie contre le sein gauche et y creuse une délicate fossette. Les autres doigts, un peu écartés, reposent au dessous du sein et paraissent le soulever doucement.

« La main gauche, en revanche, est posée sur les genoux, non pas la paume en l'air, mais comme si elle venait de s'arrêter au moment de faire

glisser la draperie : elle est appuyée sur l'une des cuisses, de manière à ce que les doigts portent sur l'autre, formant autant de petits ponts.

« Le bras gauche porte un mince ruban vert bordé d'or, attaché au dessous de l'épaule. Les mots : RAPHAEL URBINAS y sont brodés. Il paraît un peu trop serré, car il occasionne dans le bras un moelleux gonflement. »

(En traduisant M. Grimm, le mot allemand « Haarspalterei » se présente à l'esprit : il est des plus riches et exprime la faculté de fendre un cheveu en quatre.)

« Raphaël, » continue M. Grimm, « voulait-il indiquer par là son droit de propriété, comme il eût fait pour un bel animal en lui mettant un collier?

« Cette fille n'est pas au dessus de cette supposition.

« Son front ne paraît abriter que des instincts et non des pensées, ces lèvres voluptueuses dont les coins retroussés vont creuser en s'y perdant ces joues potelées et ces yeux aile-de-corbeau qui lançent des regards en dessous, et ces narines palpitantes.....

« Un sensualisme divinement innocent respire dans tous ces traits. Ainsi devaient être les déesses et les nymphes des Grecs : sensuelles sans arrière-pensée, car elles ne pouvaient raisonnablement pas soupçonner l'existence de lois condamnant les douces ardeurs auxquelles elles s'abandonnaient

sans réserve, comme à des décrets du destin (c'est la fatalité, c'est la fatalité!).

« Ses joues légèrement brunies par le soleil, comme les mains et les bras, nous font conclure qu'elle les exposait à ses rayons.

« Les sourcils, sombres comme la nuit, semblent tracés par un coup de plume hardi; les cheveux, brillants et noirs, sont partagés en deux sur le front et relevés négligemment derrière les oreilles; un fichu bariolé est enroulé sur sa tête en guise de turban : le nœud, qui pend sur l'une de ses oreilles, la fait imperceptiblement ployer.

« Elle est doucement penchée en avant, assise, ses délicates épaules un peu tournées vers la gauche : elle semble chercher du regard son bien-aimé pour le contempler pendant qu'il peint.

« Ce devait, en effet, être pour lui un vrai plaisir que de la retracer avec la plus grande exactitude, sans rien changer à la vérité du tableau. On croit lire en elle la jalousie, la vivacité, l'inaltérable bonne humeur et la fierté d'être aimée.

« Raphaël exprimait tout cela sur la toile, car lui aussi était capable d'éprouver ces sentiments dans ce qu'ils ont de plus profond.

« Si ses autres tableaux n'en disent rien, au moins ses vers nous le témoignent. »

Quel dommage que M. Grimm ne soit pas un grand peintre et qu'une boulangère de Berlin ne lui ait pas offert un modèle digne de son sensualisme grec et de son pinceau! Quel beau tableau la

postérité eût admiré! Rien n'y eût manqué! pas même le petit ruban au bras avec l'inscription : HERMAN GRIMM.

Le livre où cette citation est prise se nomme *Michel-Angelo*. C'est un beau livre, et qui nous a fourni matière à plus d'un enseignement.

Nous serions des ingrats si nous ne le constations, en remerciant l'érudit auteur.

Quand bien même nous trouvons un peu joviale sa minutieuse description de la Fornarina, nous tenons à rendre une justice éclatante à la grande supériorité de son jugement en fait d'art. Il unit la chaleur des races méridionales au consciencieux des races germaniques, et il en résulte chez lui des dissonnances charmantes.

A notre avis, la Fornarina est une effrontée gaillarde, nullement séduisante; et si les on dit sont vrais, elle a coûté au monde plus cher qu'elle n'a valu.

On lui reproche l'épuisement précoce de Raphaël et sa mort.

Il est à présumer que le travail assidu et l'imbécillité des médecins qui ont traité par des saignées réitérées une fièvre lente, occasionnée par la fatigue, ont puissamment contribué à hâter sa fin.

Du reste, il serait injuste de laisser peser sur la Fornarina une accusation aussi grave.

Raphaël était passionné et même un peu volage, il dépensait largement son cœur dans toutes les sphères sociales, et il nous a laissé trois sonnets

dédiés à une beauté autrement difficile que la Fornarina, sur laquelle, pour toute littérature, il se contentait d'inscrire son nom.

Raphaël s'éteignit à Rome en 1520. Il est enterré au Panthéon. Sa tombe était surmontée de son buste : nous ne savons quels scrupules l'en ont fait enlever; elle ne porte plus maintenant qu'une inscription très exaltée du cardinal Bembo.

Nous sommes surpris de la voir respecter.

LXIII

LES STATUES DU VATICAN

Il n'est point tard, et nous avons le temps de retourner au Vatican voir les statues.

Les galeries de sculpture sont un labyrinthe, à l'étendue duquel beaucoup de papes ont contribué. Nous épargnerons leur liste à votre mémoire, ami lecteur.

Les murs de la galerie (ou plutôt du couloir) de Bramante sont, malgré sa longueur, garnis, des deux côtés, de fragments et d'inscriptions incrustées : le tout rangé suivant un certain ordre archéologique.

Des sarcophages antiques, des vasques de marbre rare et de porphyre sont échelonnés de droite et de gauche.

C'est en sortant de là que l'on pénètre dans le sanctuaire des statues.

Elles sont en si grand nombre, qu'à moins de leur consacrer plusieurs semaines, il est impossible de les examiner toutes ; aussi les voyageurs qui comptent le temps de leur séjour à Rome par heures, ne vont-ils visiter que les principales. Nous ferons comme eux.

Voici la Femme acéphale, qui marche avec précipitation. Les amples draperies qui l'enveloppent sont agitées par le vent. Elles ont fort malheureusement servi de type aux excès commis dans ce genre par le Bernin et son école.

Voici le buste d'Auguste adolescent, si délicat, si plein de grâce et de naturel : la froideur du marbre est vaincue.

C'est un des objets les plus recherchés et les plus exposés à la copie. Les ateliers des *fabricants* de sculpture à Rome en sont remplis.

LXIV

STATUE D'AUGUSTE, TRACE DE COULEURS

Voici la statue d'Auguste dans son âge mûr.

Elle vient d'être déterrée à Prima-Porta sous les ruines d'une villa de Julie. Elle est d'un beau travail. La cuirasse est ornée de fins bas-reliefs devinés par Benvenuto.

Cette statue est appelée à jouer un rôle impor-

tant dans l'histoire de l'art : car elle porte des traces incontestables de dorure et de couleur.

D'après ces traces on pourrait conclure que, même à la belle époque artistique, les grands maîtres de l'antiquité ne se contentaient pas du seul marbre blanc pour leurs productions.

Au fond ils avaient raison. La couleur devait donner à la statuaire une force et une vérité saisissante que nous pouvons aisément nous représenter.

A notre connaissance, un seul sculpteur (un Anglais, M. Gibson) a tenté un essai de sculpture colorée. Malgré la timidité et la pâleur de ses procédés, il avait réussi à obtenir des effets surprenants.

Il se contentait de la coloration monochrome, tandis que la statue d'Auguste nous présente des vestiges de rouge, de bleu et d'or, qui indiquent que les anciens ne reculaient pas en statuaire devant la polychromie.

On est naturellement tenté de se demander si par hasard ils ne peignaient pas *toutes leurs statues?*

Nous jouerions, en ce cas, dans l'art un rôle bien secondaire, puisque nous nous contentons de statues blanches, qui pour les Grecs représenteraient de froides ébauches.

Voyez-vous la stupeur de Phidias ou de Praxitèle parcourant ces galeries splendides, et les voyant remplies exclusivement d'œuvres inachevées, dernier mot murmuré par l'art à nos oreilles barbares?

Il est très possible qu'en cela nous fassions une découverte aussi importante que les révélations qui ont rapport à l'architecture grecque.

Ne l'avait-on pas considérée pendant des siècles comme fondée sur les combinaisons géométriques de la ligne droite? et ne savons-nous point maintenant que la ligne droite en est sévèrement bannie? Cette découverte ne nous donne-t-elle pas la clef de la froide raideur de ces édifices-imitation parsemés par toute l'Europe?

L'architecture grecque, niant la ligne droite, se soumet aux lois naturelles.

Car dans la nature le type de la ligne droite est la ligne horizontale, qui mathématiquement est un arc.

Tant mieux s'il nous était réservé de progresser dans la statuaire : car voilà bien longtemps que nous tournons dans un cercle étroit, sans pouvoir en franchir les limites.

Voici le Nil monumental avec les emblèmes de la richesse et de la fertilité.

Voici plusieurs copies du célèbre faune de Praxitèle.

Voici l'apoxyomenos, l'athlète de Lysippe, trouvé en 1849.

Il est représenté debout au moment où, après la lutte, il débarrasse son corps de l'huile dont il était enduit. Il se sert pour cela d'un instrument en métal qui ressemble à une cuiller.

Rien ne peut être plus outrageusement trivial

que l'acte qu'il accomplit, et cependant cette statue, par la noblesse de ses formes, est d'une telle perfection, que le sentiment du beau est éveillé au point d'étouffer toute arrière-pensée de réalisme.

Puis, l'athlète, par l'expression de son visage, nous raconte son triomphe. Il est le contraire de banal.

On rapporte que Tibère fit un jour transporter cette statue, d'une place publique où elle se trouvait, dans son palais.

Le peuple s'ameuta pour la redemander, et César dut céder.

Voici tout un monde de dieux, de déesses (Vénus exceptée, consignée sans pitié à la porte du palais des papes ou reléguée au grenier), de Césars, d'orateurs, de poètes, de jurisconsultes.

Voici une série d'animaux en granit, en porphyre, en serpentine. Je pourrais vous les décrire, je m'en abstiens : cela mérite un bon point.

Il en est de même pour beaucoup de vrais chefs-d'œuvre, mais le temps me manque, l'espace aussi, sans compter le courage.

Voici le musée égyptien, partout le même : évitons-le.

Enfin, voici le torse du Belvédère. On se le représente comme un fragment de statue d'Hercule. C'est l'emblème de la force.

Michel-Ange passait des heures à l'étudier, et Raphaël aussi.

Ce dernier le copia dans sa vision d'Ézéchiel, actuellement suspendue dans le palais Pitti.

Un jeune sculpteur nous disait que la vue du torse lui faisait l'impression décourageante d'un paradis perdu.

Il peut en être de même pour l'aspect du Laocoon, de l'Apollon et de l'Antinoüs.

Nous avons désigné cette dernière statue par son nom d'Antinoüs, comme étant le plus répandu.

Elle ne le conservera plus longtemps : car les savants prétendent qu'elle représente Mercure et n'a point le caractère de portrait qu'on se plaisait à lui attribuer, par la raison qu'elle avait été découverte dans les ruines des thermes d'Adrien.

LXV

LE COMMANDEUR VISCONTI

Le commandeur Visconti, conservateur des antiquités de Rome, et neveu du Visconti auquel on doit l'arrangement de la plupart des musées du Vatican, partage cette opinion. Il se peut même qu'il ait été le premier à l'émettre.

Nous mentionnons le nom du commandeur Visconti à dessein, car le hasard nous l'avait fait rencontrer, et il s'était aussitôt offert avec beaucoup de prévenance à nous faire les honneurs de ses domaines.

A propos de l'Apollon, dont il nous raconta la découverte à Porto-d'Anxio, il entra dans des développements intéressants sur l'art grec.

Nous allons lui laisser la parole. Nous serions désolés, si le manque de mémoire ou le défaut d'intelligence nous faisait dénaturer le sens de ses discours.

Car, en échange de ses procédés courtois, lui prêter un langage qui lui déplairait ou peut-être des opinions qu'il réprouve, serait un acte d'inqualifiable ingratitude, à moins de lui en offrir d'avance nos très humbles excuses.

LXVI

THÉORIES SUR L'ART GREC

« Le beau » — nous dit-il — « est *un* — comme le vrai. Il ne nous appartient pas de contester aux anciens la découverte et la formule de ce principe.

« Aussi, toutes les fois que, nous écartant de l'esthétique des anciens, nous aurons la témérité de chercher nos modèles et nos maîtres ailleurs, nous serons sûrs de faire fausse route et d'obtenir des résultats diamétralement opposés à ceux que nous devons poursuivre.

« Souvent les artistes chrétiens ont prétendu introduire dans l'art un sentiment nouveau, et dans leurs œuvres un élément de beauté de plus.

« Grave erreur!

« Comme si l'exaltation religieuse et le sentiment de la puissance divine n'étaient pas aussi vieux que le monde!

« Croyez-vous que les artistes grecs, ou plutôt que le sentiment grec, créateur du type de Jupiter, ait pu être dépourvu d'inspiration religieuse? mais, regardez cet Apollon, regardez son expression : pensez-vous que sans exaltation pieuse un artiste ait pu communiquer à son œuvre cette étincelle divine?

« Oui certes, les anciens avaient leur mysticisme aussi bien que nous, et ils savaient l'envelopper dans les formes les plus élevées, et ce n'est qu'en suivant leurs traces que nous réussirons à exprimer dignement le nôtre.

« Raphaël l'a bien compris.

« Tous ses types de madones sont empruntés à l'antiquité.

« Jamais il ne se serait avisé, par exemple, de leur donner un nez retroussé, aquilin ou bien camard, comme ce brave Albert Dürer et d'autres de ses compatriotes. Il leur donnait la bouche, le menton et le nez de la Niobé. Pour les yeux seuls il s'est accordé quelque latitude. Et il avait raison, car la peinture lui en donnait le droit.

« Ces bons Germains, après avoir cultivé le laid bien plus tard que tous les autres peuples, ne s'avisent-ils pas aujourd'hui de nous créer d'interminables théories sur le beau, au lieu de les prendre toutes faites chez les Grecs?

« Qu'est-ce que la philosophie, sinon la science de formuler et de combiner des abstractions?

« Qu'est-ce qu'une allégorie, sinon la formule d'une abstraction? or, qui peut prétendre posséder mieux que les anciens le don de l'allégorie?

« Toute leur théodicée est un fin tissu d'allégories, à la hauteur desquelles leur art avait su s'élever.

« Ils avaient réussi à nous représenter une femme nue avec ses mains pour tout voile, sans qu'elle parût indécente, et nous laissant, au contraire, l'impression d'une exquise pudeur.

« Ne me parlez pas de nos réalistes modernes, qui se disent chrétiens, et qui osent nous représenter la Vierge allaitant l'enfant Jésus. Ils enveloppent l'idée de la divine maternité dans l'image d'une fonction animale.

« Il faut vraiment toute la brutalité de la civilisation moderne pour nous avoir fourni de tels résultats. »

Je me frottai les yeux. Un peu plus, et je subissais une hallucination qui me faisait voir le commandeur revêtu de la toge et des sandales.

Il a une belle tête blanche, l'œil vif, le geste noble, la parole élégante et facile et en même temps pleine d'autorité, il parle le français dans la perfection, avec peu d'accent, et une ampleur de langage qui dénote le latiniste. Il ferait la joie de Jules Janin.

Le commandeur, pendant que je faisais mes

réflexions, avait poursuivi son discours, et j'en avais perdu le fil.

LXVII

LE LAOCOON

Nous étions passés dans la salle du Laocoon.

« Ah! tenez, dit le commandeur, regardez et gardez-en le souvenir.

« Ceci est la réponse la plus péremptoire à ceux qui reprochent à l'art grec de reculer devant la passion et le mouvement.

« Avez-vous jamais contemplé une expression plus terrible que celle de Laocoon; avez-vous jamais rien vu de plus douloureux que le visage de ces pauvres enfants (qui, par parenthèse, sont trop petits)?

« Voyez cet ensemble, voilà de la passion, voilà du mouvement. En fermant imperceptiblement les yeux, vous croiriez voir les anneaux de ce serpent se dérouler et se tordre à tout briser. »

Le Laocoon a été, comme nous l'avons dit, découvert du temps de Jules II. Il a donné une grande impulsion à Michel-Ange, le confirmant dans les principes que son génie lui avait fait deviner.

En général, le Laocoon peut être considéré comme sa personnification, de même que l'Apollon peut être envisagé comme celle de Raphaël.

LXVIII

STATUES DE CANOVA

Nous passâmes directement dans la salle de Canova, où se trouvent trois statues : un Persée et deux boxeurs antiques (Kreugarte et Damoxènes).

L'histoire raconte que ces deux athlètes s'entretuèrent du premier coup, l'un en arrachant le cœur à son adversaire, l'autre en écrasant d'un coup de poing la tête du sien. Canova a fait choix de cet aimable sujet. Il nous présente séparément ses deux protégés préparant chacun son petit système.

C'est odieux, vulgaire et impossible à regarder après les chefs-d'œuvre dont nous venons de nous occuper.

Le commandeur Visconti en convient. Il a fait, mais en vain, son possible pour éloigner ces statues d'un voisinage qui leur est funeste.

C'est une sculpture flasque, conventionnelle. On dirait des poupées de cuir blanc remplies de son.

Les contemporains de Canova s'exaltaient néanmoins pour lui, et allaient jusqu'à dire qu'il ferait oublier l'antiquité.

Saturé de sculpture, je prends la fuite, après avoir dit au revoir au commandeur, et je vais me réfugier dans les stanze de Raphaël, pour reposer mes yeux sur de la couleur.

LXIX

CHAPELLE DE SAINT-LAURENT, PERPLEXITÉ ESTHÉTIQUE

Je profite du voisinage pour me faire montrer la petite chapelle de Saint-Laurent, peinte, pour Nicolas V, par Beato Angelico.

Les murs sont couverts de sujets tirés de la vie de saint Laurent et de saint Étienne.

Il y a dans ces fresques une douceur suave de composition, humble, naturelle et sans apprêt comme la prière qui s'échappe du cœur.

Je me souviens de l'orgueil antique, si bien interprété par M. Visconti, je me souviens de la fierté triomphante d'Apollon, et j'ai devant moi saint Laurent donnant aux pauvres, pour l'amour de Dieu, sans préoccupation de pose ni d'expression, et cependant si vivant et si vrai.

C'est à se demander : qu'est-ce que le beau?

LXX

UN CUSTODE AU VATICAN

Le custode, petit vieux couvert d'un feutre gras et bossué, vêtu d'un habit en loques, d'un pantalon ressemblant à la planche d'un damier par le nombre de ses pièces, interrompit mes méditations

pour me faire observer que, l'heure de la clôture ayant sonné, il me *suppliait* de me retirer.

Il avait l'air d'un indigent. Je m'exécutai de bonne grâce, ne pouvant m'empêcher d'admirer le contraste fourni par le trésor et son gardien.

La *bonne main* reçue, il devint encore plus obséquieux, et m'offrit d'attendre pour fermer les portes tout le temps qui me conviendrait.

Je ne voulus point induire un fonctionnaire pontifical en tentation de violation de règlement, et je sortis.

Hélas! à peine dehors, je me repentis de ma vertu.

Le soleil... je ne vous dis que cela... et la fraîcheur des corridors du Vatican....!

Je me mis à rôder dans ces bienheureux corridors, ne pouvant prendre sur moi d'affronter la fournaise du dehors.

Bien m'en prit.

Je fis la rencontre d'un individu mieux couvert que le cerbère des stanze, et j'eus l'inspiration de lui demander à voir l'appartement du Pape.

Il me regarda de travers, sourit finement, puis... ne dit rien.

Les Italiens sont nés pour la mimique.

Je compris, et je lui offris le portrait de l'empereur des Français en or.

LXXI

UN FILOU ROMAIN

La joie de voir des traits si appréciés au Vatican rendit la parole à mon nouvel ami : il me quitta avec précipitation, me promettant de m'envoyer un sien camarade pour me faire voir ce que je désirais.

Il ne m'envoya personne, bien entendu, et j'en fus pour mes insinuations politiques.

Une demi-heure après je rencontrai un respectable abbé, auquel je soumis ma petite requête.

Il l'accueillit fort bien, me conduisit chez un sien parent, qui nous mena à qui de droit, et, après une heure de cérémonies et de coups de chapeau (voir l'arrivée de don Alonzo dans le *Barbier de Séville*), il fut convenu qu'on me ferait voir les salons du pape, sans me laisser pénétrer dans ses appartements privés.

LXXII

APPARTEMENT DE PIE IX

Après avoir traversé un vestibule grand comme un manége et décoré de fresques d'un bon effet, qui sert de salle des gardes suisses, on pénètre dans cinq ou six salles froides et démeublées, où

se tiennent, selon l'étiquette, les divers personnages de la cour pontificale.

La première après celle des gardes suisses est occupée par un peloton de la garde civique.

La seconde, par un peloton de gardes nobles.

La troisième, par les camériers civils, vêtus de velours noir, d'une fraise et d'une chaîne d'or, d'après des dessins du temps de Philippe II.

La quatrième, par la maison ecclésiastique de Sa Sainteté.

La cinquième est le salon où attendent ceux qui ont obtenu l'insigne faveur d'une audience privée.

Cette dernière chambre n'est pas plus opulente que les autres.

Quelques chaises dures le long des murs, une table de marbre, et sur cette table une mauvaise pendule de bronze, cadeau d'une fidèle.

Cette pendule représente saint Georges terrassant le dragon; elle n'eût pas attiré notre attention sans sa curieuse inscription :

NE POUVANT T'OFFRIR UN FILS POUR DÉFENDRE TON DRAPEAU, PERMETS-MOI DE T'OFFRIR CET EMBLÈME DU SORT QUI T'EST RÉSERVÉ.

Mlle A... CHAMBERY.

C'est le seul objet d'art qui orne les salons du pape...

Je trouve cette simplicité très respectable.

Le faste de l'étiquette, imposé par la tradition, est scrupuleusement observé, mais là où le pape peut faire prévaloir ses goûts personnels, nous voyons écarter toute idée de luxe inutile.

Quant à la naïveté de cette dame de Chambéry, qui, à défaut d'un fils à offrir au Saint-Père, lui fait don d'une pendule, je la trouve touchante et surtout concluante pour le proverbe :

« La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. »

LXXIII

APPARTEMENT DU CARDINAL ANTONELLI

Il ne me restait plus qu'à remercier mon aimable cicerone, quand il me fit spontanément l'offre de me montrer aussi le logement du cardinal Antonelli, situé au dessus de celui du pape.

Je consentis, bien entendu.

Nous entrâmes tout d'abord dans une vaste salle assez dégarnie, quelques lithographies et gravures ornant les murs, ensuite dans un petit salon oblong, où, les jours de réception diplomatique, le cardinal secrétaire d'État fait attendre les représentants étrangers.

Un tapis à ramages, des papiers criards, des chaises le long des murs, et, au dessus de ces dernières, des tableaux fort intéressants : entre autres, une toile qui représente des oies et des canards

barbotant dans un baquet, une autre représentant un immense melon entamé, puis une série d'assiettes napolitaines encadrées dans du papier mâché, puis un tableau représentant une forte dame, couronnée de lis, qui donne des coups de martinet sur le ventre d'un petit garçon ailé qu'elle tient vigoureusement.

Je m'enquis du sujet de ce tableau, il me fut répondu que c'était la chasteté fustigeant l'amour. C'est parfait...

Le cardinal Antonelli semble avoir choisi ce qu'il possède de plus laid pour tenir compagnie aux diplomates qui viennent l'importuner : car ses autres salons sont meublés avec somptuosité.

Le cardinal a une collection d'échantillons de marbres et de pierres dures comme il n'y en a pas de pareille. Il la forme depuis longtemps : jeune homme, il la commençait en visitant les ruines.

Son Éminence a aussi une collection de pierres précieuses de toute espèce, brutes, taillées et montées.

Ces dernières sont toutes montées en bagues faites avec beaucoup de goût d'après ses propres dessins.

Parmi elles, nous remarquons un rubis balais monté dans un pavé de diamants de toute beauté, et un splendide diamant jaune surmonté d'un chapeau de cardinal en corail.

Le cardinal possède en outre une collection de

cristaux de roche taillés et gravés, des plaques anciennes repoussées, des ivoires dignes d'un musée. Il serait trop long de les énumérer.

La vue qu'on a des fenêtres est, je crois, unique.

Un panorama, encadré à droite par Saint-Pierre, à gauche par le fort Saint-Ange : Rome, se déroulant au dessous de Saint-Pierre, comme prosternée devant la basilique; au delà, la campagne romaine; à l'horizon, les monts sabins et latins : tout le tableau noyé dans une vapeur bleuâtre, harmonieuse au delà de toute expression.

L'abbé m'apprend que le cardinal est propriétaire en ville d'un petit palais arrangé par lui pour le cas où il se retirerait des affaires. Un port pour l'orage.

Le cardinal y va souvent. Il y a un jardin entouré de hautes murailles. Il y cultive des roses et des œillets, tout comme Condé. On dit même qu'il y cultivait des camélias; je pense qu'il y a renoncé : c'est une culture qui demande trop d'ombre.

Nous venons de visiter le Vatican presque en entier.

Quant au jardin du Pape, fortifié comme un bastion, il n'est guère intéressant. L'hiver, le Saint-Père s'y promène quelquefois à pied, parfois sur sa mule blanche. Il se sert alors de sa selle ornée de diamants, cadeau de son ami le sultan. C'est ainsi que lui-même l'appelle.

LXXIV

BIBLIOTHÈQUE VATICANE

Qui aime les livres, consentira à nous suivre dans notre visite à la bibliothèque Vaticane.

Les gardiens, depuis le cardinal jusqu'au dernier custode, sont incorruptibles, et il nous faut tout le crédit de monseigneur Z. pour obtenir de nous glisser à travers les portes entre-bâillées.

Une première salle, où des moines et des prêtres sont occupés à transcrire, à traduire et à déchiffrer des manuscrits coptes, hébreux, arabes et grecs, sans faire mention des palimpsestes, nous prépare à ce qui nous attend.

La grande galerie est une espèce de cathédrale divisée dans le sens de la longueur par plusieurs piliers.

Nous remarquons d'abord : quelques fresques peu importantes retraçant entre autres des monuments antiques qui n'existent plus ;

Quelques vases et des candélabres, dons de souverains amis ;

Le vase, en porcelaine de Sèvres, dans lequel le prince impérial de France a été baptisé.

De petites armoires basses courant le long des murs contiennent des manuscrits rares par milliers. De justes méfiances ne les font confier qu'à un petit groupe d'élus lettrés, gladiateurs de la

plume à la solde de l'Église (M. Veuillot n'en est pas). Leur chef est le révérend père Theiner, dont les savantes compilations sont appelées à jouer un rôle dans l'histoire ecclésiastique.

Au dire de ses collègues, on n'a jamais su avec plus de bonheur suppléer au manque d'intelligence.

Mais revenons à la bibliothèque, et commençons par protester contre les armoires badigeonnées en blanc et affublées de fleurs, de fruits et de paysages : tout cela exécuté dans des tons criards qui font penser mille fois plutôt à un café chantant, à un buffet à liqueurs, qu'à une bibliothèque sérieuse et à des manuscrits. Nous en sommes indignés.

Monseigneur Z. en est tout contrit. Il nous entraîne à l'écart, et, après quelques minutes de négociations avec l'abbé qui nous pilote, il nous met entre les mains un Dante manuscrit orné de miniatures. Une vraie perle.

Les dernières miniatures sont de Jules Clovio : les premières datent du quatorzième siècle. On ne sait auxquelles donner la préférence.

Au Dante succèdent : un Virgile du cinquième siècle; un Térence du neuvième; le poème élogieux de Donizo sur la comtesse Mathilde de Toscane, de l'année 1125; un traité de chasse au faucon composé par Frédéric II; une histoire de Josué, du huitième siècle; un monologue de l'empereur Basile II, de l'an mil, avec des miniatures

SIGNÉES; des homélies de Grégoire de Nazianze, qui ont mille ans.

En fait d'autographes, on nous fait admirer des lettres de Luther, de saint Charles Borromée, les lettres d'amour de Henri VIII à Anne de Boleyn (on dit bien que tout chemin mène à Rome : nous ne serions pas fâchés de connaître celui par lequel cette dernière correspondance y est parvenue).

On nous montre aussi le livre de Henri VIII sur les sacrements, et des palimpsestes, avec le XCI^e^ livre de Tite-Live et des fragments de la fameuse République de Cicéron.

La salle principale est terminée par deux longues galeries qui la coupent en forme de T.

Elles contiennent des milliers de volumes, un musée chrétien et un musée païen qui partout ailleurs attireraient, à juste titre, l'attention, mais qui, ici, sont noyés par le milieu dans lequel ils se trouvent, et que personne ne regarde.

LXXV

MONSEIGNEUR Z., LE COMMANDEUR VISCONTI ET LA ROME ANTIQUE

Ce matin, monseigneur Z. vient nous prendre en calèche, en compagnie du commandeur Visconti, pour visiter la Rome antique.

Nous prions prudemment ces messieurs de ne nous faire voir que les principaux monuments,

afin de ménager notre attention et de ne pas la disperser.

LXXVI

LE PANTHÉON

Nous commençons par le Panthéon, l'aïeul commun de toutes les coupoles.

Un trou circulaire en perce le centre à l'endroit où dans les coupoles modernes la lanterne se trouve placée.

La pluie, le vent, la grêle, pénètrent à volonté par cette ouverture.

Comme la voûte est, d'ailleurs, assez nue, grâce aux ornements de bronze qu'on a enlevés, on croit être au fond d'une bombe gigantesque, comme l'avenir nous en réserve sans doute.

On s'est donné infiniment de peine pour nous faire trouver cela beau. Nous ne demandions pas mieux, mais nos efforts restaient infructueux.

Le Panthéon a été construit aux frais du gendre d'Auguste, Marcus Agrippa, en l'honneur de la victoire d'Actium.

Il était orné avec richesse et même profusion. Les statues et les cariatides en furent enlevées par ceux qui, au neuvième siècle, en firent une église chrétienne. Les Barbares et Urbain VIII firent le reste.

Le portique d'Agrippa, qui sert d'entrée au Pan-

théon, est de toute beauté. Il est soutenu par une double rangée de colonnes de granit, hautes comme des obélisques.

En le contemplant, on oublie volontiers le spectacle qui vous entoure, pour se transporter en pleine antiquité et pour s'incliner devant la grandeur des vestiges qu'elle nous a laissés.

Le Panthéon est enterré dans un fouillis de ruelles et de masures sans nom. Il est impossible d'en saisir l'aspect général : il a l'apparence d'une masse noirâtre informe, sur laquelle le portique semble être appliqué sans le moindre prétexte. Deux petits campaniles, dits « les oreilles d'âne », y ont été ajoutés par une piété chrétienne mal entendue.

Outre la tombe de Raphaël, le Panthéon contient celle d'Annibal Carrache et celle du cardinal Consalvi, titulaire de l'église chrétienne du Panthéon, nommée Santa-Maria-ad-martyres, à cause des vingt-huit charretées d'ossements de martyrs que Boniface IV y fit transporter.

Le tombeau du cardinal est surmonté de son buste, fait par Thorwaldsen, qui a su lui imprimer un cachet danois prononcé, contre lequel tous les contemporains de Consalvi se révoltent énergiquement.

A une certaine époque, nous assura le commandeur Visconti, le mépris de l'antiquité allait si loin, que tout monument ancien était considéré comme une excellente carrière de pierres pour des constructions nouvelles.

Plusieurs palais et églises ont été élevés grâce à ces matériaux précieux, entre autres le palais de Venise.

On se livre à d'amers regrets, quand on se représente la Rome antique telle qu'elle était encore du temps de Jules II.

Le Temple du Soleil, d'Aurélien, occupait encore le mont Quirinal, et les jardins du prince Colonna nous conservent un fragment de frise colossale qui en donne une idée.

Paul V, qui a achevé la basilique de Saint-Pierre, n'avait pas encore porté une main destructrice sur le Temple de Minerve, au forum de Nerva, pour obtenir de quoi bâtir les aqueducs du Janicule.

La voûte de la basilique de Constantin était encore intacte et supportée par la colonne que le même Paul V a transportée devant Sainte-Marie Majeure, pour servir de piédestal à une figurine de la Vierge.

Le palais Farnèse n'était pas bâti, et le Colisée, par conséquent, était dans la splendeur de son intégrité.

Les thermes de Dioclétien n'avaient pas encore été dépouillés en faveur de l'église de Saint-Bernard, ils avaient encore leurs deux cents colonnes de granit dispersées maintenant dans Rome entière.

Les Thermes de Constantin n'avaient pas dû céder la place au palais Rospigliosi.

Les Thermes de Titus n'avaient pas vu trans-

former leurs somptueuses arcades en poudrière.

Un arc de triomphe dédié à Marc-Aurèle s'élevait en plein Corso : Alexandre VII le fit enlever pour désencombrer la rue où se faisaient les courses (une inscription annonce cet acte de vandalisme à la postérité).

Le Temple de Vénus n'avait pas été dépecé en faveur de l'église de Santa-Croce.

Etc., etc.

Enfin, estimons-nous heureux que cette belle passion de novateurs n'ait pas eu le temps de détruire et de déblayer toutes les vieilleries : il en reste, grâce à Dieu, de bons morceaux.

LXXVII

LE FORUM

Nous allons du Panthéon directement au Forum.

Ce nom seul exerce un prestige magnétique. Qui dit le « Forum », dit le cœur de l'Empire romain. Ce sont les battements du Forum qui faisaient vivre ce prodigieux organisme.

Nous y arrivons, et j'éprouve la sensation d'un homme qui tombe d'un sixième étage. J'en fais l'aveu, j'en suis honteux ; mais comme avant tout je suis véridique, je dois le dire, d'après ce qui en reste, le Forum me fait l'effet d'avoir été une rue assez étroite réunissant le Colisée au Capitole, rue bordée de temples, de portiques, de colon-

nades, de basiliques, et encombrée par de nombreuses statues. Chacun de ces monuments, pris séparément, pouvait être admirable, mais resserré et perdu entre cinquante bâtisses plus ou moins importantes, il devait perdre son effet.

Du reste, les ruines du Forum sont si incomplètes et si vagues qu'elles servent de champ de bataille aux antiquaires. Nous en reparlerons quand ils seront d'accord.

S'apercevant de mon peu d'enthousiasme, le commandeur n'insiste pas et m'emmène au Colisée.

Arrivée sous l'Arc de Titus, la calèche se livre à des sauts et à des soubresauts épouvantables. Pendant que nous faisons des efforts pour ne pas perdre l'équilibre, le commandeur, avec un sourire extatique que je ne parviens pas à m'expliquer : C'est l'ancienne voie romaine, me dit-il.

Je lui en fais compliment.

LXXVIII

LE COLISÉE

Mais le Colisée!!! splendide.

Pour l'extérieur, le général comte de Montebello le compare à un pâté entamé : pour l'intérieur, je me permettrai de le comparer au cratère d'un volcan éteint. Ces amas de pierres ne deviennent éloquents que si on les interroge et si l'on entend leur langage, sinon ils n'offrent, en effet, à l'œil

utilitaire qu'une riche carrière bonne à exploiter.

On ne saurait assez se féliciter de ce que, malgré les masses énormes de matériaux que l'on a tirées de son sein, il en soit resté assez pour le montrer dans toute sa majesté.

Les derniers papes ont compris combien avait été grand le vandalisme de leurs prédécesseurs. Ils ont désormais mis le Colisée à l'abri de tout emprunt forcé, et, qui plus est, ils l'ont fait, tant bien que mal, restaurer.

Honneur à eux.

A l'ombre d'une des arcades intérieures, nous nous laissons entraîner par le charme de la parole de nos compagnons.

LXXIX

DEUX HEURES AU COLISÉE DU TEMPS DE TITUS

Ils évoquent les ombres du passé.

Le Colisée renaît de ses ruines. L'enceinte élevée qui sépare les stalles de l'arène est rétablie. Voici le podium, les places sénatoriales, l'enceinte de l'ordre équestre, la loge des vestales.

L'or, la pourpre, la soie, les riches coussins et les tapis orientaux y sont prodigués.

Voici une série de gradins supérieurs destinés au « mezzo ceto » d'alors, aux marchands aisés, aux clients enrichis, aux affranchis dotés, à tous ceux enfin qui ont certaine fortune.

Après le quinzième gradin commencent les places du peuple, auquel est réservé un espace pouvant contenir 80,000 personnes.

Un coup de baguette magique semble remplir le cirque de spectateurs (1).

Cent mille têtes ondulent en sens divers, comme la surface d'une mer agitée.

La vivacité latine était alors ce que nous la voyons à présent; aussi l'on entend un murmure et un bourdonnement continuels.

La plèbe, pour obtenir et se disputer les meilleures places, est là depuis la nuit. Elle s'y comporte comme chez elle; elle a emporté son repas, elle mange, elle boit, rit, se dispute, crie, s'injurie, vocifère et se bat, jusqu'à ce que l'expulsion des plus turbulents lui rende un calme momentané, presque aussitôt interrompu.

Au dessous, il y a plus de tranquillité et de tenue. C'est le refuge des vertus bourgeoises ou des vices hypocrites : des matrones romaines, qui ont amené leurs enfants, des pères de famille, qui viennent noyer dans trois heures d'excitation fébrile les souvenirs prosaïques d'un laborieux négoce, des poètes, des philosophes, des artistes, des histrions.

Plus bas, nous revenons aux stalles aristocratiques. Les fins tissus orientaux s'y groupent en draperies harmonieuses, retenues sur de blan-

(1) Voir les *Satires* de Juvénal, *Fabiola* et *the Gladiator*, roman anglais.

ches épaules par des camées précieux, des perles et des pierreries apportées d'Asie.

Tout ce que les trois parties du monde peuvent fournir de rare et de recherché, est venu se fondre ici comme dans un lit commun. Il n'y a pas jusqu'aux blondes enfants de la Germanie qui n'aient dû sacrifier leurs tresses dorées pour orner les têtes des fières patriciennes.

Mais quel est ce mouvement inusité dans la foule qui se presse aux abords du Colisée?

C'est la célèbre Imperia qui s'avance, portée en litière par huit superbes Éthiopiens.

Mollement couchée sur des peaux de léopard, elle regarde nonchalamment ses robustes esclaves fendre les flots humains à coups d'épaules.

Imperia, femme d'un questeur du palais, a été répudiée à cause de ses débordements. Deux jours favorite de César, ensuite favorite de tout le monde, elle traîne une opulence scandaleuse dont la source n'est une énigme pour personne.

Ses tresses rougies sont relevées sur le sommet de la tête et laissent échapper de petits frisons sur la nuque, digne d'une statue grecque.

Une ample tunique blanche l'enveloppe de ses draperies ondoyantes et dessine ses formes en semblant les cacher.

Un manteau couleur rubis, brodé d'or de trois nuances différentes, est rattaché sur ses épaules par deux rubis gravés.

Une ceinture en or mat, de petites sandales

retenues par des lanières rouges brodées de perles.

Pour 50,000 sesterces de pierreries aux pieds!

Au cou, un quintuple rang de grosses perles, interrompu à distances égales par des rubis balais taillés en cabochon.

Des traits réguliers, une petite bouche (que je ne comparerai ni à du corail, ni à des cerises), souriante quelquefois, des yeux qui ne sourient jamais, des sourcils qui se froncent souvent, tel est son portrait.

Le peuple, sur son passage, s'écarte avec mauvaise grâce, murmurant son nom, allié à des épithètes malsonnantes.

Elle incline légèrement le front et fait un petit signe à un groupe de jeunes élégants postés sous les arcades du cirque pour observer les petites péripéties des entrées telles que celle-ci. Imperia est à la mode, ils se précipitent donc à son secours, et lui frayent avec effort un passage jusqu'aux places réservées. Là, ils l'entourent et se mettent à jaser et à faire le plus de bruit possible pour attirer l'attention.

Ce procédé est vieux comme le monde.

Mais prêtons l'oreille à leurs discours.

Ils osent railler Imperia sur l'intérêt qui l'amène au Colisée. Elle se défend mollement d'abord, puis avec vivacité, enfin elle rougit, se fâche et convient, la tête haute, qu'elle vient voir combattre un gladiateur son amant... elle rit et parle d'autre chose.

César est là sur son trône d'ivoire et d'or. La tribune impériale regorge de gardes, de courtisans, d'histrions et de favoris, drapés avec mignardise, parfumés, fardés et zézayant le latin avec un léger accent grec.

Ils sont au complet, le spectacle du jour est curieux : il faut y avoir été, c'est de bon ton.

Sur un geste de César, les gardiens de l'arène courent vers l'enceinte et ouvrent à deux battants une porte habilement dissimulée entre les colonnes de porphyre. Aussitôt des accords discordants de trompettes et de cymbales éclatent dans les airs sur un rhythme sauvage.

Trois cents gladiateurs pénètrent dans le cirque en colonne serrée, armés des attributs de leurs différents combats.

Ils s'avancent l'œil fier et résolu, font le tour de l'arène, aux cris bruyants du peuple qui reconnaît et interpelle ses favoris, et viennent s'arrêter avec précision devant la tribune impériale : la musique se tait et ils profèrent alors ce dernier adieu officiel qui ressemble à un sombre gémissement (1).

Après quoi ils se divisent en deux camps et vont attendre dans des enceintes spéciales leur tour de paraître.

(1)Ave, Cæsar, morituri te salutant.

LXXX

LES BÊTES

Le centre de l'arène est occupé par une grande caisse de bois.

Quatre Nubiens armés de haches s'en approchent.

En quelques secondes ils en ont disjoint et abattu les planches, qu'ils emportent avec précipitation, laissant sur la place un rhinoceros de la grande espèce.

Deux cent mille yeux se fixent avec curiosité sur cet animal inconnu à Rome jusqu'à ce jour.

La pauvre bête a l'air fort intimidée : elle fouille le sol de son museau armé.

Au même moment, un bruit sec se fait entendre. C'est une trappe qui vient de s'ouvrir dans les parois de l'enceinte. Une panthère noire jaillit dans l'arène : la trappe se referme.

L'animal va se blottir le long du mur, aplatit ses oreilles contre sa tête, hérisse les poils de sa formidable moustache, et de sa queue fouette le sable.

Le rhinoceros l'aperçoit.

Un léger frémissement semble rider momentanément le dessus de son impénétrable armure. Son petit œil, dont l'expression habituelle est douce, devient fauve et brillant.

Un instant d'hésitation, et l'énorme bête se décide à attaquer. Elle se dirige sur son ennemi au

petit trot. Chacun de ses pas fait trembler le sol, et leur empreinte profonde accuse un poids prodigieux. La bête s'arrête à dix pas de la panthère, semble se recueillir et baisse enfin la tête pour attaquer.

La panthère bondit alors, toutes griffes dehors, et décrit dans les airs une courbe destinée à aboutir sur le cou de l'ennemi.

Le rhinoceros, d'un mouvement rapide comme la pensée, plie sur ses jarrets, recule d'un demi-pas, reçoit la panthère sur la pointe de sa corne, lui laboure les flancs et la rejette sur le sol morte et sanglante; cela ne suffit pas à sa fureur, il la foule aux pieds et en quelques instants la transforme en une masse noirâtre et boueuse.

La foule applaudit.

Les Nubiens rentrent pour emmener leur bête. Ils n'y réussissent qu'avec peine, à l'aide d'une botte de fourrage vert qu'ils offrent à sa convoitise.

Le cirque, un instant calmé, redevient bruyant.

LXXXI

LES GLADIATEURS

Les gladiateurs vont entrer en lice. On se redit de bouche en bouche les noms des partenaires destinés à combattre ensemble.

Des ornements distincts permettent de discerner à quel camp ils appartiennent.

Le triage a été habilement fait par le chef de la *famille* (c'est ainsi que se nomme cette intéressante corporation). On ne sait pour qui prendre parti. Les forces sont divisées avec égalité. Les paris s'engagent; le tumulte augmente : une fanfare le coupe comme par enchantement.

Les combattants, disposés sur deux rangs, s'avancent l'un contre l'autre; arrivés à la distance réglementaire, ils s'arrêtent et se jettent un dernier regard avant de commencer.

Tel a souvent un ami pour adversaire. Le matin même, ignorant le sort qui les attendait, ils ont familièrement trinqué ensemble, et maintenant, connaissant leur force et leur habileté mutuelle dans le maniement des armes, ils sont appelés à user de cette science pour s'entre-tuer.

Les courtes épées se choquent, et le cliquetis prolongé du fer contre le fer marque la durée de la lutte.

L'un des camps l'emporte : à un signal donné, la mêlée cesse ainsi que l'effusion du sang.

Vainqueurs et vaincus sortent ensemble avec pompe de l'arène, aux acclamations mêlées de huées du public.

Parieurs gagnants, parieurs perdants.

Quatre-vingts morts ou mourants jonchent la place. De ces derniers, les plus jeunes gémissent, les plus vieux se taisent et regardent avec gravité couler leur sang.

Qui sait dans quels parages s'envole leur der-

nière pensée? Ils ont peut-être une lointaine patrie, un foyer, une famille?

I see before me the gladiator lie :
He leans upon his hand — his manly brow
Consents to death, but conquers agony,
And his droop 'd head sinks gradually low —
And through his side the last drops, ebbing slow
From the red gash, fall heavy, one by one,
Like the first of a thunder-shower; and now
The arena swims around him — he is gone,
Ere ceased the inhuman shout which hail 'd the wretch who won.

He heard it, but he heeded not — his eyes
Were with his heart, and that was far away;
He reck 'd not of the life he lost nor prize,
But where his rude hut by the Danube lay,
There were his young barbarians all at play,
There was their Dacian mother — he, their sire,
Butcher'd to make a Roman holiday.

. . . . . .

(*Childe Harold's pilgrimage*, CANTO IV, 140, 141.)

Le *chef de la famille* engage dans de telles boucheries ses sujets secondaires, ses comparses, si j'ose m'exprimer ainsi.

Les premiers sujets sont réservés pour des combats singuliers, dont les moindres détails peuvent être mieux saisis par les connaisseurs.

Les gladiateurs se divisaient en esclaves et en hommes libres.

Les premiers se composaient de condamnés à mort graciés à ce prix, de prisonniers de guerre ou d'esclaves préparés pour cette profession.

Les hommes libres entraient dans la *famille*, ou par intérêt, car le métier était lucratif, ou par goût, car il présentait et l'attrait du danger et celui de la gloire.

Des patriciens même ne dédaignaient pas de descendre dans l'arène pour y cueillir des lauriers, tout comme aujourd'hui nous voyons de nobles Espagnols combattre le taureau et nos gentlemen riders se rompre les os sur la banquette irlandaise.

LXXXII

L'ESCLAVE ET LE PATRICIEN

La foule donne des marques d'impatience. La seconde partie du spectacle lui offre bien plus d'attrait que la première.

Imperia a jusqu'alors regardé le cirque d'un œil indifférent et distrait, elle a pris part aux gais propos et aux paris de ceux qui l'entourent. Maintenant l'heure des émotions poignantes va sonner pour elle ; elle perd son calme apparent et se renferme dans un douloureux silence.

Esca, son favori, va combattre et peut-être succomber ; car il a pour adversaire un rétiaire célèbre, un jeune patricien redouté de tous dans ce genre de lutte.

Esca, armé d'un glaive, d'un bouclier, et coiffé

d'un casque orné d un mirmillon (petit poisson), d'or, attend Licinius.

Un collier en torsade de métal indique sa condition.

Il est beau, et résume en lui le type du gladiateur. Ses membres, bien proportionnés, expriment la force en même temps que la souplesse et la légèreté.

Pour lui le prix de la lutte c'est la liberté, son maître la lui a promise.

Il sent Imperia qui le couve des yeux et n'ose lever son regard sur elle. Il reste tourné vers l'issue qui va donner passage à son illustre adversaire.

Cette porte s'ouvre enfin et Licinius paraît.

Un frémissement parcourt l'assemblée, et les cris de : vive Licinius, vive le patricien, s'élèvent de toutes parts.

Licinius marche avec grâce, s'incline devant César, qui lui sourit familièrement, salue la foule, puis se prépare à la lutte.

Il est vêtu d'une légère tunique de lin, sa chevelure, soigneusement bouclée et parfumée, est maintenue par une résille d'or, ses pieds sont nus. Au dessus de la cheville il porte deux bracelets d'or. De la main droite, il brandit élégamment un léger trident d'acier, qui lance au soleil des éclairs sinistres ; de la gauche, il a rassemblé sur son épaule les mailles d'un filet plombé, destiné à envelopper son ennemi dans ses plis serrés.

Esca marche contre Licinius, s'arrête un instant avant d'être à sa portée, puis s'élance et rebondit

en arrière, dans l'espoir d'entraîner par cette feinte son ennemi à lancer dans le vide son engin redoutable.

Mais Licinius, qui, au premier geste de son ennemi, a vivement porté la main sur son filet, devine la ruse et reste immobile.

Esca, sans perdre un moment, transforme la feinte en attaque réelle; il se précipite en avant le bras levé.

Le filet siffle dans les airs, mais le bond de l'esclave est si prodigieux, que les plombs de l'épervier lui effleurent le dos sans l'envelopper. Il va frapper Licinius; la pointe de son glaive effleure déjà sa poitrine; mais l'agile patricien glisse comme une couleuvre, et lui échappe en prenant sa course à travers l'arène, bien sûr de pouvoir rassembler son filet avant d'avoir parcouru la moitié du chemin.

Esca le poursuit.

Licinius, d'une agilité exceptionnelle, n'a jamais été vaincu à la course, aussi ne se presse-t-il pas. Déjà il est parvenu à réunir son filet et à le lancer gracieusement sur son épaule, quand, se retournant, il voit son adversaire beaucoup plus rapproché qu'il ne s'y attendait. Un nuage passe sur ses traits, ses pieds redoublent de vitesse.

C'est en vain, l'espace qui le sépare d'Esca diminue sensiblement. Licinius a trouvé son maître, des murmures flatteurs pour Esca commencent à bourdonner dans la foule, quand le malheureux,

poussant un rugissement de désespoir s'affaisse et mord la poussière.

Licinius, au bruit de sa chute, se retourne et, en un clin d'œil, l'enveloppe, lui pose le pied sur la poitrine et lève son trident, consultant le public du regard.

Le signe de *grâce* ne se fait pas attendre. Vingt mille mains se tournent vers le sol et autant de voix crient « *merci* » pour le vaincu.

Licinius, qui le maintient immobile sous son pied, recule désappointé : il répond aux vivats en saluant et César et la foule, et remettant filet et trident à ses esclaves déjà accourus, il se drape dans sa toge et se retire suivi par tous les yeux.

Le peuple romain est d'ordinaire fort avare de ses grâces. S'il a demandé celle d'Esca, c'est à cause du motif injuste de sa défaite. Dans sa course, il a heurté du pied un glaive oublié dans le sable par les gardiens après le combat des gladiateurs, il s'est fait une profonde blessure, et il est tombé.

Imperia avait applaudi pendant la poursuite furieuse des combattants. Elle est devene morne et silencieuse à la chute de son amant.

Elle ne demande sa grâce ni du geste ni de la voix : désormais l'esclave Esca, le vaincu du cirque, le gracié du peuple, ne lui est plus rien.

Elle secoue le poids du présent, comme on chasse au réveil les nuées d'un mauvais rêve, et s'inclinant vers le plus empressé de ses galants, elle lui

murmure, le sourire aux lèvres, certaine ode de Catulle, que notre chaste muse nous défend d'écouter...

Esca entraîné sur une claie, le cirque est devenu libre.

LXXXIII

LES SAINTS MARTYRS

Vingt cages ont surgi par des trappes souterraines, une large piscine est là, béante, laissant paraître, sous la surface agitée de l'eau, des formes noires mystérieuses.

Dix crocodiles, vingt lions et autant de tigres attendent leur proie...

On entend dans le lointain un chant grave qui répond à leurs rugissements...

Détournons les yeux.

LXXXIV

LES THERMES

Après avoir assisté à un des côtés de la vie publique à Rome, il était indispensable d'en étudier un autre, tout aussi important, les Thermes.

Nous prîmes, en conséquence, le chemin des Thermes de Caracalla, comme nous offrant l'ensemble de ruines le plus complet.

Des pans de murs entiers sont restés debout, et, chose fort rare, on y retrouve même plusieurs voûtes intactes. Le pavé en mosaïque, profondément crevassé, conserve cependant assez de fragments pour donner une idée de l'aspect général.

Les premières salles sont des vestiaires, d'où l'on passe directement dans ce qu'on appelait, je crois, la Pinacothèque, espèce de grand promenoir, parloir, en même temps que musée, pavé en mosaïque à sujets (la plus coûteuse) représentant des luttes, des combats de gladiateurs, des portraits d'athlètes en renom.

Les murs, recouverts de marbres précieux, de colonnes et de corniches de porphyre, soutiennent des bustes, des groupes célèbres et des tableaux de maîtres.

C'est là qu'on a trouvé le Taureau, l'Hercule Farnèse, le torse du Belvédère, et tant de vasques d'albâtre égyptien ou de granit, dispersées un peu partout.

C'est là que les oisifs se donnaient rendez-vous, traitaient leurs affaires, se communiquaient les nouvelles du jour et se livraient au libre échange des commérages : c'est là qu'ils assistaient à des luttes courtoises entre les athlètes venus de la province et les coryphées du biceps romain. Les paris s'engageaient comme au cirque.

Des improvisateurs grecs et latins y faisaient entendre soit leurs propres rapsodies, soit des

morceaux des grands poètes récités par cœur, à la demande du public.

Parfois un sophiste de métier était obligé de soutenir une thèse extravagante pour complaire à l'assistance.

Un jour, l'un d'eux défendit le parricide avec le plus grand succès, et prouva que, loin d'être un crime, c'était une vertu.

La foule était considérable et la Pinacothèque avait peine à la contenir, malgré ses dimensions.

Plusieurs issues conduisaient de la Pinacothèque aux bains différents réunis sous le même toit : bains froids, tièdes, chauds, bains de vapeur, école de natation, il y en avait pour tous les goûts.

La piscine d'eau froide était pavée de marbre et entourée de siéges de la même matière.

Tout près d'elle se trouvaient les bibliothèques grecque et latine, et, pour terminer, une salle faisant pendant à la Pinacothèque et servant au même usage, les jours où l'affluence des visiteurs était très grande.

Le commandeur nous cita un passage de Spartien, comme preuve que les empereurs ne dédaignaient pas de se montrer aux Thermes, pour se donner l'apparence de partager les plaisirs du peuple.

Adrien s'y étant une fois rendu, suivi d'un nombreux cortége, remarqua sur son passage un vétéran couvert de cicatrices, en train de se frotter le dos contre le mur.

Interpellé sur le motif de son action, le vétéran répondit qu'après avoir fidèlement servi de longues années, il avait été licencié avec sa légion, et que, trop pauvre pour avoir des esclaves, il était dans la dure nécessité de se frictionner lui-même après son bain.

L'empereur lui fit remettre de l'argent et lui assura une pension pour l'entretenir aussi convenablement qu'il le méritait.

La nouvelle s'en répandit, et, lorsque Adrien retourna aux Thermes, il put voir une centaine d'amateurs se frictionnant à la mode du vétéran.

Il en rit fort et leur fit dire de se frotter les uns les autres.

Rome compte beaucoup de thermes. Depuis Auguste, chaque empereur tenait à en construire.

Pour l'arrangement intérieur ils se ressemblaient presque tous, et ils ne différaient que par le plus ou le moins de luxe des détails.

C'est à l'Agrippa du Panthéon qu'est attribuée la construction du premier établissement de ce genre.

Il faut qu'il ait nécessairement correspondu aux besoins et aux goûts du temps, pour avoir été entrepris sur une aussi vaste échelle; aussi, n'en déplaise à M. Veuillot, qui cherche les causes de la décadence de l'empire romain dans les progrès de la propreté, nous croyons que les Romains de la République étaient pour le moins aussi propres dans leurs habitudes que les Romains de l'Empire,

et peut-être plus propres qu'eux dans leurs mœurs.

Cicéron, le dernier des républicains, dans ses lettres adressées à sa femme, lui recommande particulièrement de faire préparer sa baignoire dans sa villa d'Antium.

Les thermes de l'antiquité n'ont été, de nos jours, remplacés par rien, et la population romaine actuelle mérite largement les éloges prodigués par M. Veuillot aux peuples sales : elle ne se lave jamais et compte pour se purifier sur les flots de transpiration versés en été.

Nous sommes surpris de ne pas trouver ce détail mentionné dans les *Parfums de Rome;* il y eût été à sa place.

Il faut convenir que le Tibre, avec ses ondes couleur chocolat, est une piètre ressource; peu de braves l'affrontent.

Je voulus les suivre un jour, mais je reculai au dernier moment devant ce liquide gras et opaque, cachant sous un voile épais la sandale antique à côté de la savate moderne.

Le prince Joseph Bonaparte fut plus courageux que moi.

Mais, savate à part, le Tibre doit recéler des trésors, et il est surprenant que l'on ne l'ait pas encore soumis à un système de curage régulier.

Les premiers siècles du christianisme triomphant ont dû faire précipiter ici, comme ailleurs, une foule de statues païennes dans le fleuve.

Elles doivent encore s'y trouver.

Quoi qu'en dise le commandeur Visconti, les fouilles à Rome et aux environs sont peu de chose.

D'après des calculs réputés exacts, quatre cent mille francs suffiraient pour déblayer le Forum, couvert d'une couche de terre de cinq pieds, et la municipalité recule devant ce chiffre si minime.

Le gouvernement pontifical ne fait fouiller qu'à Ostie; quant aux particuliers, ils aventurent rarement leurs capitaux dans de pareilles entreprises; aussi la plupart des découvertes sont-elles dues au hasard.

Le colossal Hercule en bronze doré a été trouvé dans la cour du palais Righetti, lorsqu'on creusait les fondations d'une nouvelle écurie.

La pioche d'un ouvrier heurta un corps dur, qu'on prit tout d'abord pour l'anse d'un vase et qui, on le reconnut bientôt, était un doigt. La main suivit.

Le pouce manquant, M. Righetti introduisit sa canne dans le creux, et, comme elle disparaissait en entier, il en inféra l'existence de l'avant-bras et envoya prévenir le commandeur Visconti.

Celui-ci décida, dès la première inspection de la main de bronze sortant de terre, qu'elle appartenait à une statue d'Hercule entièrement conservée.

Les faits sont venus donner raison à l'éminent archéologue.

Que dire encore de la Rome antique qui ne soit une plate répétition? Les murs, les portes, les cirques, le camp des prétoriens, les colonnes Anto-

nine et Trajane, les obélisques, les aqueducs, les égouts ont été chantés en prose et en vers. Les observer en touristes, quand on ne peut les étudier à fond, est un métier ingrat, devant lequel nous sommes forcés de reculer.

Nous ne voulons toutefois pas abandonner ce sujet sans faire mention du mont Palatin.

M. Visconti nous y conduisit voir les ruines du palais des Césars, déblayées aux frais du gouvernement français, sous la direction de M. Rosa.

Ce dernier nous fit les honneurs des travaux : il nous traîna de débris en hypothèse, d'hypothèse en citation, avec une bonne grâce impitoyable; mais nous ne lui prêtions qu'une oreille inattentive, car la vue que nous avions devant nous sollicitait vivement nos regards et absorbait notre pensée.

Le Forum était à nos pieds, plus loin les arcs de Titus et de Constantin, plus loin encore la masse imposante du Colisée se détachant en contours sombres sur la campagne romaine, puis les lignes roses des aqueducs et les montagnes.

De même que des fenêtres du cardinal Antonelli, l'on voit se dérouler un splendide tableau de la Rome chrétienne, avec ses nombreux clochers et Saint-Pierre au premier plan, d'ici l'on peut contempler le panorama entier de la Rome antique.

L'éloignement, les teintes graduées des plans différents, les flots de rayons violets et roses versés par le soleil, forment un spectacle éblouissant et attrayant à la fois...

LXXXV

DEUX ERREURS A PROPOS DE LA RELIGION CATHOLIQUE ROMAINE

Ceci n'est pas écrit pour les catholiques : nous tenons à les prévenir, pour leur éviter tout froissement.

Toute conviction sincère est respectable, alors même qu'elle nous paraît erronée. C'est un principe auquel nous aimons d'autant plus à rester fidèle, que nous sommes heureux de le rencontrer chez autrui.

Nos entretiens avec monseigneur Z. ont dissipé chez nous deux erreurs fortement enracinées.

Nous croyions, de la part de l'Église catholique romaine, à une tolérance relative, conforme au progrès de l'esprit du siècle. Nous croyions que l'Église romaine ne considérait pas comme inévitablement damnés les honnêtes gens d'un autre culte, et qu'elle admettait pour eux la possibilité de faire leur salut.

Notre seconde erreur portait sur la vente des indulgences : nous pensions que tout vestige en avait disparu après les rudes épreuves de la Réformation.

LXXXVI

HORS DE L'ÉGLISE POINT DE SALUT!

La première erreur est partagée par beaucoup de gens éclairés, au sein même du catholicisme. Nous sommes obligé de le supposer, pour ne pas accuser de fausseté deux respectables ecclésiastiques, l'abbé X., prédécesseur de M. Renan comme professeur d'hébreu, et le Père Y., le célèbre prédicateur.

L'un et l'autre interprètent la proposition « hors de l'Église point de salut, » dans le sens d'une Église chrétienne universelle, fondée sur la divinité du Christ et sur le texte des Écritures, sans distinction de rite. Ils réservent ainsi des chances de salut à des individus restés en dehors de l'Église catholique romaine, pourvu que leur foi soit sincère et qu'ils n'aient point eu l'occasion de s'éclairer.

Cette manière d'envisager la question est presque indispensable aux prêtres catholiques qui s'occupent de prosélytisme; car beaucoup de gens portés à se convertir reculeraient devant l'obligation de croire à la damnation éternelle de tous ceux au milieu desquels ils avaient vécu jusqu'alors.

Il y a dans cette pensée un fond d'injustice invincible; pour passer outre, il faut être arrivé à un degré d'aberration difficile à produire.

C'est ce qui a fait naître l'interprétation susmentionnée.

Son tort unique est qu'elle est fausse, et les catholiques, prêtres ou laïques, qui l'adoptent tombent eux-mêmes dans l'hérésie.

L'Église romaine ne reconnaît de salut qu'au sein de l'Église romaine. Elle considère tout hérétique comme condamné *ipso facto* aux flammes de l'enfer. Elle va plus loin, elle préconise leur extermination sur la terre. Entendons-nous, non seulement leur extermination morale, mais aussi leur extermination matérielle.

Le troisième canon du concile de Latran, de 1215, inséré au corps du droit canonique, décrétales de Grégoire IX, livre v, titre vi, chap. xiii, se sert par deux fois de l'expression *exterminatis hæreticis*.

Saint Thomas d'Aquin use dans sa « Somme » de la même expression :

« ..... Ecclesia de ejus (hæretici) conversione non sperans aliorum saluti providet, eum ab ecclesia separando per excommunicationis sententiam, et ulterius relinquit eum judicio sæculari *a mundo exterminandum per mortem*, » et il dit plus loin : « Meruerunt non solum ab ecclesia per excommunicationem separari, sed etiam *per mortem a mundo excludi*. »

Exclure du monde par la mort est très catégorique.

Nous attaquâmes monseigneur Z... sur ce texte,

en lui demandant comment il le mettait d'accord avec la doctrine de l'amour chrétien.

Il ne fut nullement embarrassé pour nous répondre.

« En tuant un hérétique, » nous dit-il, « vous sauvez de l'enfer tous les descendants qu'il aurait pu avoir si vous l'aviez laissé vivre. D'autre part, si vous le laissez vivre, quoiqu'il soit en votre pouvoir de le tuer, vous chargez votre conscience de la damnation de toute sa race à venir. C'est ce qui a fait approuver la Saint-Barthélemy par l'Église comme une œuvre agréable à Dieu.

« Du reste, l'interprétation de la proposition *hors de l'Église point de salut*, telle que vous la citez, a été condamnée par la cour de Rome tout récemment, et je suis surpris de la voir mettre en avant par des ecclésiastiques instruits.

« Grégoire XVI, dans son bref *Summo jugiter*, adressé aux évêques de Bavière, dit :

« Car enfin, vous savez comme nous, vénérables frères, avec quelle énergie, avec quelle constance, nos pères se sont appliqués à inculquer cet article de foi que ces novateurs (ceux qui cherchent à se persuader et à faire croire aux autres que ce n'est pas seulement dans le sein de la religion catholique qu'on peut se sauver; et que les hérétiques qui meurent et vivent dans l'hérésie peuvent obtenir la vie éternelle) osent nier la nécessité de la foi et de l'*unité* catholique pour obtenir le salut.

« C'est ce qu'enseignait un des plus célèbres disciples des Apôtres, saint Ignace, martyr, dans son épître aux Philadelphiens : « Ne vous trompez pas, leur mandait-il, celui qui adhère à l'auteur d'un schisme, n'obtiendra pas le royaume de Dieu. »

« Saint Augustin et les évêques d'Afrique réunis dans le concile de Cirte s'exprimaient ainsi :

« Quiconque est hors du sein de l'Église catholique, *quelque louable que lui paraisse d'ailleurs sa conduite*, ne jouira point de la vie éternelle, et la colère de Dieu demeurera sur lui, à cause du crime dont il est coupable en vivant séparé de l'unité de Jésus-Christ.

« Et sans rapporter ici les témoignages presque innombrables des anciens Pères, nous nous bornerons à citer notre glorieux prédécesseur, saint Grégoire le Grand, qui atteste expressément que telle est la doctrine de l'Église catholique sur cette matière...

« Nous ne vous avons pas cité ces autorités parmi tant d'autres que nous aurions pu y ajouter, dans l'intention de vous enseigner un article de foi, comme si vous aviez pu l'ignorer.

« Loin de nous, vénérables frères, un soupçon aussi absurde et aussi injurieux pour vous! Mais l'étrange audace avec laquelle certains novateurs ont osé attaquer un de nos *dogmes les plus importants* et les plus évidents, a fait sur nous une impression si douloureuse que nous n'avons

pu nous retenir de nous étendre un peu sur ce point (1). »

LXXXVII

LA VENTE DES INDULGENCES

Quant à la vente des indulgences, nous ne voulons mentionner que le trafic officiellement établi, sans nous arrêter aux faits de captation dont les confesseurs se rendent si souvent coupables, en abusant de la confession pour inspirer à certains fidèles une crainte salutaire de l'enfer, et leur soutirer de l'argent sous prétexte de racheter leurs péchés.

Ces pratiques étant en principe condamnées par l'Église, elles doivent être considérées comme un abus déplorable résultant de la constitution du catholicisme, et dont sa doctrine ne peut être rendue responsable.

Il en est tout autrement des *autels privilégiés*.

Vous pouvez dans un grand nombre d'églises lire des écriteaux portant « altare privilegiato. »

Quand une église ressent le besoin d'augmenter ses ressources pécuniaires, soit pour des réparations, soit pour adoucir le sort des chanoines, elle

(1) Le cardinal Consalvi écrivait en 1804 au cardinal Caprara : « il est de l'essence de la religion catholique d'être intolérante. » Et il avait raison.

s'efforce d'obtenir du pape un privilége pour un de ses autels : autrement dit, un brevet d'efficacité pour les messes qui y sont dites, tant pour les morts que pour les vivants.

Les fidèles s'y adressent de préférence et l'argent afflue.

Quelques-uns de ces autels vont jusqu'à déterminer le chiffre exact des années d'indulgence et de rémission procurées par leurs messes, dont le prix est alors plus élevé (on nous l'a dit, et monseigneur Z. ne l'a pas contredit). Mais la différence du prix ne fait rien à l'affaire.

Parmi ces autels, il y en a de si courus (il n'y a pas d'autre mot) qu'à la fin de l'année ils sont en retard parfois d'un millier de messes. En ce cas, une dispense du pape suffit pour résumer toutes ces messes en une seule.

Autant il peut y avoir de consolation dans la croyance que des moyens nous sont accordés d'exercer une influence bienfaisante sur le sort d'outre-tombe de ceux que nous avons aimés, autant il est triste de voir que dans cet ordre d'idées l'argent est appelé à jouer un rôle.

A ce titre, racheter les âmes du purgatoire devient un luxe refusé aux indigents.

Tel riche en mourant peut imposer à ses héritiers l'obligation de faire dire des milliers de messes pour le repos de son âme.

Tel pauvre, avec la même somme de péchés, restera des siècles de plus au purgatoire et verra

son compagnon opulent le précéder au paradis, grâce à son argent.

Nous croyons ne pas trop nous avancer en affirmant que cet état de choses est diamétralement opposé au génie du christianisme.

Que de semblables pratiques aient été créées et tolérées du temps où le siége de saint Pierre était occupé par des ambitieux incrédules et vicieux; qu'Alexandre VI, Jules II, Paul III, Léon X aient abusé de la superstition des peuples, pour leur vendre le paradis à l'aune, nous n'en sommes pas surpris.

D'une part, il en est résulté Saint-Pierre, la glorieuse basilique, d'autre part, la Réformation.

Mais que, de nos jours, des vestiges de ces pratiques se soient conservés, voilà ce que nous eussions refusé de croire, avant de nous en être convaincu par nos yeux.

Nous ne prétendons écrire ni un pamphlet, ni un livre de controverse religieuse : aussi quitterons-nous ce sujet sans nous y appesantir.

LXXXVIII

LE CARDINAL ANTONELLI

Je serai reçu ce soir par le cardinal Antonelli, et, préalablement, je m'enquiers de ce qui le concerne auprès de Monseigneur Z..., un des rares individus qui le jugent avec impartialité.

Antonelli est né à Sonnino en 1806, son père était simple artisan. Il fut élevé au séminaire de Rome, et il ne quitta les États pontificaux qu'une seule fois, pour suivre à Gaëte le Pape fugitif.

Distingué par Grégoire XVI pour les qualités supérieures de son esprit, il le fut bien davantage par Pie IX, qui lui conféra le chapeau en 1847.

A cette époque, le vent était au libéralisme : le nom de Pie IX provoquait aussi bien l'enthousiasme de la populace que ceux de Charles Albert et de Mazzini.

Antonelli était libéral en apparence autant que son maître.

Il contribua à la rédaction de la lettre adressée à l'empereur d'Autriche pour lui demander la cession de la Lombardie en faveur de la patrie italienne.

Il fit mine d'équiper des troupes pour soutenir Charles Albert.

Il fit partie de la consulte d'État, exclusivement composée de libéraux avancés, et il fut le promoteur de plusieurs propositions patriotiques.

Mais, dès lors, il discerna l'impossibilité de concilier ses devoirs de prince de l'Église avec ceux de ministre constitutionnel : il donna sa démission et se borna à exercer sur les conseils du Pape une influence indirecte.

Les événements se précipitaient en Europe, ébranlant les trônes ou les renversant, et, dans cet ouragan politique, le Pape fut aussi peu épargné que les autres : il dut fuir.

Il se produit ici dans les tendances du cardinal une transformation bien nette.

Il reconnaît l'infériorité des hommes du parti auquel il a appartenu jusqu'alors, il reconnaît que le libéralisme n'est de mise dans un État qu'à la condition que les peuples y soient arrivés à la maturité sociale requise.

L'absence de cette condition essentielle le fait tomber dans l'extrême opposé.

Il se fait le champion de l'absolutisme, il gouverne par lui-même en tout et pour tout.

Ayant appris à mépriser une popularité qui, après l'avoir séduit, l'a indignement trahi, il dit adieu aux rêves creux du patriotisme italien et se jette dans les bras de l'Autriche.

La France, en antagonisme d'influence avec la cour de Vienne, cherche à parer ce coup, et offre spontanément ses services pour combattre à Rome un état de choses qu'elle a établi chez elle-même.

Le cardinal, redoutant ce nouveau protecteur autant que ses ennemis, adresse un appel circulaire aux puissances catholiques.

La France, peu soucieuse de voir flotter dans cette question d'autres drapeaux à côté du sien, brusque la solution, débarque ses troupes à Civita et met le siége devant Rome.

Antonelli montre la plus vive répugnance à ramener le pape dans la ville éternelle, sous un patronage aussi suspect.

Mais, de même que Paris avait bien valu une messe pour Henri IV, Rome valait bien pour Pie IX une petite concession de principes.

Le pape rentra dans sa capitale.

Depuis lors, son ministre a su maintenir dans ses mains tous les pouvoirs, au point d'être souvent désigné par le peuple sous le sobriquet de *Papa Rosso*.

Le pape le laisse faire, sachant bien qu'il ne pourrait jamais trouver dans son médiocre entourage un seul individu à la hauteur d'Antonelli et digne de le remplacer.

Si parfois l'étoile du cardinal semble pâlir, ce ne sont jamais que des crises passagères.

A force d'exercer le pouvoir, Antonelli s'y est attaché. Y renoncer, lui serait sûrement douloureux, et c'est dans ce penchant qu'il puise la force de satisfaire aux exigences multiples de sa tâche.

Le trait saillant de son caractère est son mépris pour les hommes. Il est insouciant de l'opinion en général et des sympathies de ses confrères en particulier, il les traite avec hauteur, comme des subalternes, et le poids de sa supériorité, autant que la faveur du pape, fait qu'ils le supportent.

Il est tout différent dans ses rapports avec les étrangers. Il sait être affable et poli, au besoin même insinuant.

Au témoignage de tous les diplomates appelés à traiter avec lui, il sait unir, dans ses rapports avec eux, la plus grande fermeté à des formes invariablement courtoises, préférant un refus catégorique,

à la dernière extrémité, et sachant l'envelopper dans un labyrinthe de phrases faites pour dérouter un ingénu.

Jusqu'à présent, le cardinal a su se maintenir au dessus des traits de ses ennemis. Il se montre à leur égard indifférent et dédaigneux. Un mot tiré de sa correspondance nous le peint assez exactement.

« Pour savoir rester insensible au blâme » — écrit-il, — « il faut commencer par apprendre à dédaigner la louange comme mobile de ses actions. »

Malgré ses sentiments peu bienveillants pour l'humanité, il serait injuste de lui dénier les qualités du cœur.

Il est positivement dévoué au Saint-Père, il est plein de bontés pour ses parents, et il est accessible au sentiment de la reconnaissance.

Si jamais le sort lui permettait de s'acquitter envers l'empereur Napoléon de tout le bien qu'il a fait au saint-siége, il s'empresserait de le faire.

Ainsi prévenu, je m'en fus au Quirinal, sur le Monte Cavallo, où, par parenthèse, je vis l'obélisque flanqué des deux colosses de marbre et des deux fougueux poneys qui ressemblent à des truies en révolte.

Ils portent l'inscription :

OPUS PHIDIÆ.

Je n'en crois pas un mot. Mais le touriste bien dressé admire.

Je me fis annoncer chez Son Éminence, et je fus

admis, après quelques minutes d'attente en compagnie de don Luidgi, son abbé caudataire, qui cause de la pluie et du beau temps comme un chambellan allemand.

Antonelli est de grande stature; dans sa fine soutane d'été à liséré rouge, il semble avoir la taille bien prise. Il a la jambe bien faite et le pied petit. Il paraît avoir cinquante ans à peine.

Ses cheveux s'échappent en boucles grisonnantes de dessous sa calotte rouge. Son teint et ses yeux sont bruns. Il a le regard tour à tour vif, fuyant ou voilé. Son nez est fort et sa bouche grande. Sa main est d'habitude ornée d'une belle émeraude.

Il a dans toute sa personne quelque chose de peu commun qui se fait sentir tout d'abord.

Après les banalités d'usage par lesquelles toute conversation débute, le cardinal voulut bien me questionner sur mes voyages, sur mes impressions en Italie. De là à parler politique, la transition était facile. Le cardinal déplora les tendances modernes et les progrès dangereux des principes révolutionnaires, étrangement patronnés par plusieurs gouvernements.

J'osai lui répliquer qu'il était malaisé de porter un jugement sur les gouvernements auxquels il faisait allusion; car souvent ils étaient forcés de se mettre à la tête du mouvement, avec l'espoir de le diriger, pour ne pas être entraînés par lui à la remorque et courir le risque de périr.

Le cardinal sourit.

« A propos de se mettre à la tête d'un mouvement, dit-il, il faut, mon cher monsieur, que je vous conte un petit épisode qui s'est produit ici même.

« J'étais président d'un conseil de ministres libéraux. C'était en 1848, les temps étaient durs, et nous vivions au jour le jour en délibérant.

« Pendant une séance de notre conseil, je fis justement envisager à mes collègues les dangers de la situation, les priant de m'aider à rechercher les moyens de les conjurer.

« M. Sterbini, ministre du commerce et des travaux publics, se leva et fit un très beau discours, destiné à prouver que le meilleur remède était de se mettre à la tête du mouvement, pour le diriger; il s'offrit spontanément pour cela et se fit fort de conduire le peuple de Rome avec un fil de soie. Ce furent ses propres expressions.

« A ce moment, mon abbé vint m'annoncer une députation du peuple, et, comme il n'était pas bon de faire attendre ces messieurs, je sortis sur-le-champ pour les recevoir dans la salle que vous venez de traverser.

« Ils étaient nombreux et très animés.

« Un d'eux se détacha du groupe et s'avança vers moi avec les marques de la plus vive excitation morale.

« Il me déclara péremptoirement que le peuple entendait désormais exercer un contrôle permanent sur toutes les correspondances du gouverne-

ment, par l'entremise d'une délégation populaire siégeant à l'hôtel des postes.

« Je leur fis observer que l'inviolabilité et le respect de la correspondance étaient sauvegardés par la loi, pour l'État comme pour les particuliers : je leur offris d'abandonner à leur examen ma correspondance privée, mais quant à la correspondance officielle, je me récusai, prétextant n'avoir point pouvoir de la leur livrer. Du reste, ajoutai-je, je vais vous envoyer les membres du ministère, avec lesquels vous pourrez mieux vous expliquer.

« Rentré dans ce salon, je priai M. Sterbini ainsi que ses collègues de négocier avec la députation, faisant remarquer à M. Sterbini qu'il avait là une occasion excellente pour débuter dans la mise en pratique des principes qu'il venait de nous développer. Et je m'abstins de les accompagner.

« J'avais bien fait : car, cinq minutes après, je pus entendre à travers cette porte, beaucoup de bruit, de mouvement et d'injures.

« M. Sterbini me revint, un peu désillusionné sur l'efficacité de son système.

« Le jour même, il va sans dire, la poste fut envahie et la correspondance violée. »

Le cardinal me conta cet épisode avec gaîté, il semblait bien aise de se trouver maintenant devant un étranger inoffensif, et non plus en face d'un ministère libéral.

Le cardinal me fit remarquer une porte secrète

pratiquée dans le mur et conduisant aux appartements du Pape.

« C'est par cette issue, me dit Son Excellence, que S. S. Pie VI vint en personne sauver son secrétaire d'État des mains des militaires français qui voulaient venger sur lui la mort du général Duphot. »

Ensuite le cardinal me parla longuement de...

Et je le quittai, aussi charmé de sa politesse qu'édifié sur son habileté.

On peut différer avec lui et d'opinions et de principes, mais on est obligé de rendre justice à la conséquence et à la ténacité avec lesquelles il poursuit son idée.

LXXXIX

UN CIRQUE DANS LE MAUSOLÉE D'AUGUSTE

Il n'était pas très tard quand je sortis du Quirinal, et je pus exécuter un projet qui datait du jour de mon arrivée.

Le mausolée d'Auguste, construit pour lui, sa famille et ses amis, est un vaste édifice circulaire, analogue au mausolée d'Adrien du fort Saint-Ange.

Au lieu d'être massif et de contenir plusieurs étages habités, le mausolée d'Auguste est, comme le Colisée, creusé à ciel ouvert. Des gradins et des

tribunes y ont été établis, et une compagnie équestre y donne ses représentations.

Il faisait encore jour quand j'y pénétrai. Il y avait beaucoup de monde. Un orchestre discordant écorchait une de ces polkas stéréotypes composées pour les chevaux. Deux clowns anglais exécutaient leurs tours, en échangeant des quolibets douteux.

A ce moment, l'angelus sonna, et pendant dix minutes le carillon assourdissant des couvents et des églises du voisinage couvrit la musique et les voix. Et le public se mit à huer l'interruption.

Ce bruit de cloches, ces cris de saltimbanques au sein du mausolée d'Auguste, voilà un de ces mélanges dont Rome seule offre des exemples.

En rentrant à l'hôtel, je trouvai un billet du majordome de Sa Sainteté, m'indiquant pour le lendemain l'heure de mon audience.

15 août. — Galeries particulières et villas : trop à dire pour m'y décider.

16 août. — Dès l'aube, nous montons en voiture pour Albano.

XC

ALBANO

Deux heures et demie de plaine aride et déserte. Par-ci par-là des ruines. A moitié chemin, une osteria nommée « mezza-via. »

On nous y offre pour nous rafraîchir le vin le plus échauffant du monde.

Nous arrivons à la montée d'Albano, que nous gravissons au pas, et, après trois quarts d'heure, nous nous arrêtons devant un hôtel.

A quelques pas, on nous fait voir un amas de briques et de pierres connu sous le nom de Tombeau des Horaces.

Excepté leurs propres erreurs, les archéologues ne respectent rien : il s'attaquent donc à ce pauvre monument et prétendent y voir un ancien four à chaux.

Albano, petite et jolie, est un peu étroite, comme toutes les villes construites sur un versant. Elle est entourée des plus opulentes villas.

Deux grandes galeries d'arbres courent le long de la montagne, comme des corniches ombragées par des chênes-verts séculaires. Elles réunissent Albano à Castel-Gandolfo, ainsi qu'aux villages voisins.

La chaleur est plus intense que les jours précédents. Personne n'a le courage de la braver. Les rues sont muettes et font souvenir du temps où une épidémie dépeuplait une cité, ne laissant subsister que les maisons et les rues, qui, après cela, semblaient être le squelette d'un monstre anté-diluvien. — Nympha est encore ainsi.

La verdure est sombre.

Cinq mois de sécheresse périodique sont pour la végétation une rude épreuve. Les chênes-verts, le

laurier cerise, le cyprès et l'olivier dominent. Leur feuillage, dur et cassant, semble être de zinc.

Sur les bords des lacs de Nemi et d'Albano, encaissés dans les montagnes au point de ressembler à des puits, la verdure est exubérante, grâce aux courants d'air humide. On y retrouve de l'herbe, objet de luxe, et, comme il n'y a pas de plaisir sans peine, on y trouve la fièvre, dont on meurt.

Trois accès suffisent pour vous emporter.

Cette fièvre se nomme « perniciosa » —joli nom.

Les médecins romains s'entendent seuls à la traiter.

Après le premier accès, ils vous administrent une dose de quinine à empoisonner un éléphant.

Si la fièvre n'est point coupée et si le second accès se produit, le médecin se croise les bras et vous regarde mourir.

Dans le cas contraire, vous êtes sauvé, et il vous faut trois mois pour vous guérir du remède.

Le ministre de Prusse prétendait médicamenter sa maison par l'homœopathie. Une de ses servantes y passa. Peu soucieux de l'expérience, il la suivit de près.

A l'ambassade de France, huit domestiques furent pris de la fièvre et un neuvième mourut.

A Castel-Gandolfo, Mgr de Mérode, le Belge fougueux, et Mgr de Hohenlohe, en furent également attaqués. Ils durent se réfugier en Europe pour se rétablir.

Tout cela le même été.

Outre les inconvénients du climat et la tristesse du paysage, nous remarquons aussi l'absence totale d'oiseaux. Une malédiction semble planer sur les bocages.

En revanche, les lézards, les crapauds, les grosses mouches, les serpents, les cousins et les insectes carnivores les plus incommodes existent et s'agitent par milliers; et, le soir, de nombreuses variétés de chauves-souris sillonnent les airs de leurs arabesques capricieuses et pénètrent volontiers par les fenêtres ouvertes pour fraterniser dans les maisons avec les rats et les souris.

C'est une petite fête à laquelle les orages d'automne viennent heureusement mettre un terme, comme par enchantement.

On s'éveille du jour au lendemain, sans transition, dans un véritable paradis.

La seule compensation aux désagréments ci-dessus énumérés se trouve dans les beautés du pays.

La plaine, la mer, les lacs, les coteaux latins, les Apennins, les ruines, les cent coupoles, semblent groupés comme à dessein par une main invisible, pour servir de cadre aux plus enivrantes traditions de l'histoire, comme aux vestiges de l'art le plus élevé.

Il y a des gens pour qui cette compensation paraît insuffisante, et nous leur pardonnons de grand cœur.

Tant d'autres saisons leur sont propices pour visiter ce bienheureux pays!

C'est ainsi que devisait monseigneur, en attendant l'audience pontificale.

Il me pressa, afin de ne pas tarder, car le Saint-Père est très exact, et, cinq minutes avant l'heure, nous entrions dans la cour intérieure du château de Castel-Gandolfo.

XCI

CASTEL-GANDOLFO

Elle est froide et silencieuse comme la cour d'un couvent.

Monseigneur Z. se trouvait en pays de connaissance. Plusieurs prélats vinrent au devant de lui, avec cette doucereuse effusion propre à la cour romaine.

Ils nous firent traverser une salle à manger à colonnes, où une table somptueusement dressée attendait une quarantaine de convives.

Les verres indiquaient que le vin de champagne frappé ne ferait point défaut, et ce détail minime me sauta involontairement aux yeux, tant j'étais tourmenté de la chaleur.

C'est le dîner de la maison ecclésiastique et militaire de Sa Sainteté.

Pendant ce temps, il y a des missionnaires crucifiés, sciés entre deux planches ou rôtis vivants. Que penseraient-ils, s'ils étaient subitement transportés au sein de la cour du Vicaire de Jésus?

Nous passons aussi par la salle de billard, où le Pape fait parfois sa partie après le dîner, et nous entrons dans les salons d'attente qui précèdent le cabinet de Sa Sainteté.

Je n'étais pas sans émotion, et monseigneur Z., qui l'avait remarqué, était un peu confus du ton et des conversations de ses brillants collègues.

Comme je devais pénétrer seul chez le Pape, Monseigneur Z., qui ne m'avait accompagné que par obligeance, m'abandonna, pour aller voir dans le château un de ses amis malades.

XCII

PIE IX

Un coup de sonnette retentit et coupa court à tout entretien : on me poussa tout troublé dans une porte entr'ouverte, qui retomba sur moi, et je me trouvai seul devant Pie IX.

Il était assis sous un dais, devant une table à peu près vide; je ne remarquai pas d'autres meubles que des escabeaux de forme singulière.

Pie IX porte bien son âge.

Il est vêtu d'une longue soutane de cachemire, ceinte d'une écharpe de moire blanche à glands d'or.

Une petite calotte blanche et une croix d'or complètent le costume.

Pour sortir, le Pape met un grand chapeau rose.

Pie IX est assez fort, ses cheveux sont blancs, son teint pâle et mat, ses traits réguliers, ses yeux, noirs et vifs, sont en même temps susceptibles d'exprimer une grande douceur, sa voix est sonore.

Sa Sainteté parle très bien le français, avec peu d'accent, mais elle préfère l'italien.

La seule partie de son entretien qu'il me convienne de rapporter a trait à sa santé.

Le Saint-Père se plaignait de son grand âge et de ses infirmités, disant : « Voilà bien des années que j'occupe le siége pontifical, et, d'après la tradition, aucun pontificat depuis celui de l'Apôtre n'a duré 25 ans. Il me reste donc bien peu de temps pour atteindre ce terme. »

J'exprimai au Saint-Père l'espoir que la Providence lui permettrait de donner tort à la tradition.

Le Pape répliqua que tout était possible à Dieu et qu'il en avait une preuve dans son frère ainé, lequel jouissait d'une bonne santé et se livrait encore au plaisir de la chasse avec ardeur.

J'ignorais tout ce qui pouvait concerner la famille de Pie IX, et j'en voulais à Monseigneur Z. de m'avoir si mal instruit.

On lit sur le visage et dans toute la manière d'être de Pie IX son extrême bonté. On peut dire qu'il éprouve un besoin irrésistible d'inspirer la sympathie. Il a l'âme tendre. Pour lui, affliger quelqu'un par un refus est odieux. Il sent si bien les dangers de cette disposition, qu'au besoin il s'abrite derrière son cardinal secrétaire d'État.

Simple abbé, n'ayant plus d'argent, il fut accosté par un mendiant : après un moment d'hésitation, voyant qu'il était seul, il défit les boucles de ses souliers et les lui donna, au risque de perdre sa chaussure.

Devenu souverain, ses peuples lui demandèrent des libertés : il leur en octroya ; les Italiens lui demandèrent de travailler avec eux à l'unité de l'Italie : il écrivit à l'empereur d'Autriche pour le conjurer de renoncer au royaume Lombardo-Vénitien.

Aussi le prince de Metternich fut-il autorisé à dire, en 1848, lors de son naufrage politique, qu'il avait calculé sur tout, excepté sur un Pape révolutionnaire.

Cette mémorable époque fut pour Pie IX un grand enseignement, en même temps qu'une déception cruelle.

Il partit pour Gaëte, le cœur tout aussi bon, mais ulcéré d'une défiance incurable vis-à-vis des autres comme vis-à-vis de lui-même.

Le cardinal Antonelli sait entretenir cette disposition dans ce qu'elle peut avoir de salutaire, et, dans toute détermination grave, le Pape combat vaillamment contre son premier mouvement.

C'est dans cette lutte intime qu'il faudra chercher le secret de son règne.

XCIII

LES PARTIS POLITIQUES A ROME

Beaucoup de sujets pontificaux rêvent un autre ordre de choses. Ils verraient avec joie Victor-Emmanuel entrer à Rome et débarrasser le clergé de ses soucis temporels,—mais ils s'inclinent tous devant la personne du souverain pontife.

Ils respectent son caractère, ils aiment ses vertus, ils aiment jusqu'à ses défauts, sa crédulité, sa vivacité, défauts si éminemment italiens; et si le changement de gouvernement à Rome devait impliquer le départ du pape, ils hésiteraient presque tous à y prêter la main.

Les esprits forts du nord de l'Italie se font illusion à ce sujet.

A Rome, le parti noir, composé des principales familles patriciennes, de la haute prélature, de clients ambitieux et de voyageurs légitimistes de toutes les nations, veut le Pape-Roi à tout prix.

Le parti blanc, formé de la majorité de la population, d'un certain nombre de prêtres mécontents, et de la jeunesse, lasse de n'avoir pour tout avenir que la carrière ecclésiastique, veut l'Italie, Rome capitale, le roi au Quirinal et le pape au Vatican.

Les rêves du parti rouge vont au delà.

Il veut ce qu'il veut un peu partout: la république, l'anarchie, le pillage, Mazzini pour légis-

lateur, Garibaldi pour pontife, et je serais tenté d'ajouter : Alexandre Dumas pour historiographe.

Ce parti se discrédite chaque jour davantage.

La population de la campagne romaine est en dehors de ces trois partis.

Comme développement moral, elle est au niveau de la brute, elle en a les instincts et les vices, et si elle s'en distingue, c'est par sa superstition inouïe, tolérée, — chose impardonnable, — par un clergé ignorant et vicieux.

C'est assez dire qu'en politique le rôle de cette classe de la société est nul.

Elle subira les événements avec stupidité, mais quand elle se verra obligée d'aller à l'école, de payer force impôts et de subir la conscription, elle se réveillera franchement malheureuse, pleurera le gouvernement des prêtres et prendra peut-être le mousquet pour le ramener,..... mais revenons à Pie IX.

XCIV

LA FAMILLE DU PAPE

Après avoir été congédié par lui, je fus chercher monseigneur Z., pour le questionner sur la famille du pape.

Il ne sut guère satisfaire ma curiosité.

Il paraît que le pape, outre le frère qui chasse à Sinigaglia, a des neveux, dont l'un est capitaine

d'artillerie en Italie (!). L'oncle pontife leur sert une petite pension de 50 écus par mois.

Une nièce du pape vint un jour à Rome et en fut aussitôt éconduite.

Cette réserve à l'égard de sa famille n'est pas de la part du pape une marque de parcimonie, mais une preuve de délicatesse.

Il se considère comme dépositaire du pouvoir, et, par là, comme privé du droit d'affecter à une destination toute personnelle les ressources mises par les circonstances à sa disposition.

Il se souvient avec douleur des excès justement reprochés à ses prédécesseurs, et contre lesquels témoignent tous les beaux palais de Rome (à ce titre, nous nous félicitons de ces excès), et il ne veut pas que l'ombre d'une accusation de ce genre puisse s'attacher à son nom.

XCV

GRÉGOIRE XIII

A propos de Pie IX et de son caractère, il nous a semblé curieux de le mettre en parallèle avec une des grandes figures papales du seizième siècle.

On acquiert ainsi toute la mesure de la marche du temps.

Nous choisirons à dessein pour notre comparaison Grégoire XIII, comme le pontife le plus digne

d'être cité en exemple à cette époque : car il y a entre lui et ses contemporains une plus grande distance qu'entre lui et Pie IX.

Montaigne, que nous avons imité malgré nous dans le portrait de Pie IX, nous dépeint Grégoire en ces termes :

« Au demourant, c'est un très beau vieillard, « d'une moyenne taille et droite, le visage plein de « majesté, une longue barbe blanche, eagé de « quatre-vingts ans, le plus sein pour cet eage et « vigoureus qu'il est possible de désirer, sans « goute, sans colique, sans mal d'estomac, et sans « aucune subjection : d'une nature douce, peu se « passionnant des affaires de ce monde, grand « bâtisseur, et en cela il lairra à Rome un singulier « honneur à sa mémoire; grand aumonier, je dis « hors de toute mesure.

« Il prête tant d'audiences qu'on veut. Ses ré- « ponses sont courtes et résolues, et perd on « tems de lui combattre sa réponse par nouveaux « arguments.

« En ce qu'il juge juste, il se croit; et pour son « fils même qu'il aime furieusement, il ne s'ébranle « pas contre cette sienne justice. »

La chronique nous a conservé deux traits de Grégoire XIII, qui complètent ce que nous en dit Montaigne.

La république de Venise, après la fameuse bataille de Lépante, s'avisa un peu tard du désavantage qu'éprouvait son commerce à la suite de

l'hostilité des Turcs, et en même temps du profit qu'en tiraient les marchands espagnols.

De cette découverte à faire la paix avec le Turc, il n'y avait qu'un pas, aussitôt franchi.

Restait à le notifier au pape.

Tâche scabreuse.

Grégoire XIII en avait eu vent, et il refusait l'audience sollicitée par Tiepolo, l'ambassadeur vénitien.

Enfin il consentit à le voir à Mondragone, villa de son ami le cardinal Altaemps, aux environs de Frascati.

Pendant l'entrevue, Grégoire entra dans une terrible colère, et, au moment où Tiepolo s'inclinait pour baiser sa mule, il la retira de son pied, en frappa l'ambassadeur au visage, et le poursuivit, malgré sa fuite précipitée, à travers le palais, de ses reproches et de ses mauvais traitements.

Ceci s'accorderait mal avec la douceur attribuée par Montaigne à Grégoire. Le fait est cependant authentique : peut-être ne contredit-il pas les idées qu'on se faisait alors de la douceur.

L'autre incident nous est raconté tout au long dans les « diarii » du maître des cérémonies Mucantius, et il nous prouve en effet combien Grégoire aimait *furieusement* son fils Jacques Buoncompagno.

Grégoire, peu après son exaltation, réunit les cardinaux en consistoire, dans le but de leur re-

commander solennellement son fils et pour leur annoncer son intention de lui confier les principales charges de l'État, entre autres celle de Castellan de Rome.

Charles Borromée, membre du sacré Collége, se leva de son siége pour protester que s'il avait su cela, il n'eût pas contribué à faire monter le pape sur le trône de saint Pierre.

Grégoire lui répliqua avec hauteur : « Tais-toi, malheureux, le Saint-Esprit le savait bien. »

Pour avoir l'entière intelligence de ce récit, il faut savoir que l'élection d'un pape au sein d'un conclave, est attribuée à l'intervention immédiate de l'Esprit-Saint.

Charles Borromée, il faut le croire, fut consterné de la réponse que son honnête présomption lui avait attirée.

En reportant les yeux sur Pie IX, après les avoir fixés quelques instants sur Grégoire XIII, nous voyons que nous avons fait bien du chemin.

Il y a un océan entre Jacques Buoncompagno et l'artilleur italien à 50 écus par mois.

XCVI

UN CADAVRE A LA PORTE DU PALAIS

Au sortir de Castel-Gandolfo, nous prîmes le chemin de l'Arricia pour regagner Albano.

En route, un étrange spectacle nous était réservé.

Un cadavre gisait sur le chemin.

Un coussin avait été placé sous sa tête, qu'un fichu recouvrait.

A côté se trouvait une assiette contenant quelques pièces de menue monnaie.

De temps en temps un passant s'approchait pour y déposer son offrande.

« C'est la victime d'une mort violente et spontanée : elle n'a pu recourir aux secours de la religion, me dit monseigneur Z.

— Et cette assiette?

— C'est pour payer les messes pour le repos de son âme.

— Mais pourquoi laisse-t-on ce cadavre là?

— Pour rassembler plus d'argent. C'est pour son bien. »

Deux cents pas plus loin, la musique du régiment de chasseurs faisait entendre les flons-flons de Verdi.

XCVII

MUSIQUE A L'ARRICIA

Beaucoup de monde entourait les musiciens. Plusieurs Albanaises en costume circulaient dans la foule, et cela faisait bien.

Quelques équipages stationnaient le long de la route.

Le roi et la reine de Naples en dog-cart.

Derrière eux, le comte de Trani et la blonde comtesse en victoria.

Les deux princesses, belles comme leur sœur l'impératrice d'Autriche.

Plus loin, un poney-chaise, conduit par un monsieur blond, entièrement vêtu de flanelle blanche; feutre blanc et pince-nez.

C'est M. de Sartiges, l'ambassadeur de France.

Monseigneur Z. me conta que ce diplomate, avant de venir à Rome, avait passé cinq ans en Perse, autant au Brésil, autant aux États-Unis.

On ne saurait être mieux préparé à ne s'étonner de rien, pas même de l'évacuation de Rome par les troupes françaises, et de l'abandon du pape à la garde de ses fidèles sujets.

Plus loin, un sulky irréprochable, des roues jaunes de six pieds, le tout conduit par un élégant accompli, le marquis de Las Marismas.

Ce soir, monseigneur Z. doit me quitter. Je reste un jour de plus à Albano, pour aller voir le roi François II.

Avant de me séparer de mon patient cicerone, je tiens à m'instruire auprès de lui sur ce qui concerne l'administration des États pontificaux.

D'après ses réponses, je dois conclure que, dans ce genre, c'est ce qu'il y a de plus complet.

Et sur ce, je vais passer la soirée chez le baron d'I., au palais del Drago.

J'y trouve grand monde.

On me soumet à une délicate épreuve.

Le baron d'I. possède un album, avec une série de questions auxquelles il vous prie de répondre par écrit.

L'ensemble des réponses, si elles sont sincères, constitue un portrait moral assez complet.

Pour terminer, vous êtes invité à inscrire vos trois vœux principaux, ainsi qu'une sentence, un vers ou un aphorisme de votre choix, signé de votre nom.

Je demandai l'autorisation de feuilleter ce recueil de photographies d'un nouveau genre, mais, à mon grand regret, je ne pus le faire que très superficiellement, l'album devant circuler.

Voici quelques lambeaux de phrases que j'ai retenus.

Question : Quelle est la sensation que vous préférez?

Réponse : Le baiser.

Cette réponse est d'une ingénue : je songeais à dire son nom, mais, tout bien considéré, j'y renonce.

Même question :

Réponse : Passer ma main sur une boule d'ivoire.

Signé : .....

(Le doyen des peintres français.)

Je trouve un portrait signé : Mouchy, et terminé par ces mots : J'ai du bon tabac dans ma tabatière (je crois bien).

Puis : que désirez-vous le plus au monde?

Pendre six personnes à mon choix.

(Réponse de M. Veuillot).

Voudriez-vous, monsieur Veuillot, nous indiquer, dans votre estimable journal, les noms des six personnes qui sont les objets de votre sollicitude? Ou craindriez-vous de compromettre des personnages trop haut placés?

En tout cas, permettez-moi de rendre hommage aux motifs qui guident vos « pia desideria. » Vous tenez sans doute à hâter l'ouverture des portes du ciel en faveur de six mortels qui jouissent de vos sympathies particulières.

Décidément, Victor H. vous traite avec dureté quand il vous appelle gavroche clérical, et lorsqu'il prétend que vous mettez des ordures dans un encensoir pour vous en servir comme d'une fronde, afin de salir vos adversaires.

Il vous a gravement méconnu.

Vous êtes un grand cœur et un bon chrétien.

Vous savez tendre la joue gauche quand on a frappé la droite, vous savez pardonner à vos ennemis et prier pour eux, comme vous l'a enseigné le divin Maître que vous prétendez servir.

XCVIII

VILLA DORIA

17 Août. — Je vais me promener à la villa Doria, avant de me rendre chez le roi de Naples.

Elle s'étend sur un cône tronqué, au niveau d'Albano, réuni à la ville par une langue de terre qui ressemble à un remblai naturel.

On s'y trouve à l'ombre de grands arbres plantés au milieu des ruines antiques.

De là je contemple dans le lointain la Méditerranée et les voiles qui la sillonnent comme de blanches hirondelles.

La brise vient jusqu'à moi me donner une lueur furtive de nostalgie maritime.

XCIX

TROIS RENCONTRES

C'est au milieu de ces réflexions que vint me surprendre la rencontre matinale du cardinal X.

Il porte au visage un signe facile à remarquer.

Une petite fille de huit ans marchait à ses côtés.

Je fis quelques pas avec Son Éminence et je lui demandai si c'était sa nièce qui l'accompagnait.

No, signore, e la figlia del mio cameriere.

Je m'inclinai vers l'enfant et me sentis rougir en découvrant sur sa jolie petite figure le signe du cardinal.

Ayant rencontré peu après une très grande dame, américaine de naissance, je lui fis part de ma découverte involontaire.

« Oh! vui » — me dit-elle, — « ils sont tous

comme cela! mas vô ne pensé pas qu'ils puissent ne pas?

Je baissai la tête, réservant mon jugement.

Le fait est que, tout bien considéré, le concile de Trente a été fort indulgent pour ce genre de défaillance.

Un prêtre adultère, *à cause du scandale produit par sa conduite* (sic), est une première fois admonesté par ses supérieurs.

En cas de récidive, l'évêque lui inflige des peines ecclésiastiques, qui vont parfois jusqu'à la suspension *a divinis* temporaire.

Une troisième faute seulement entraîne l'interdiction complète.

Pendant que le concile de Trente donne cette preuve de tolérance, il prononce l'excommunication, c'est-à-dire la damnation éternelle, contre tout laïque qui portera une main téméraire sur la propriété du clergé séculier ou régulier.

La nuance entre ces deux appréciations donne à réfléchir.

Dans ces derniers temps, quelques prêtres se sont mariés en Italie, se mettant ainsi au dessus des décrets de l'Église.

Après ce qui précède, on est tenté de se demander pourquoi.

Cependant beaucoup de gens sérieux présagent que l'Église latine renoncera au célibat des prêtres.

Ce sera bien regrettable, et le diable en portera le deuil.

Rome y perdra de son prestige, et il est douteux que les mœurs y gagnent beaucoup en pureté. Le cas échéant, les méfaits passés d'un clergé déréglé trouveraient ici-bas leur châtiment, et l'heure de l'expiation aurait sonné.

Je longeais la clôture de la villa : elle me séparait d'un chemin creux.

Le pas d'un cheval se fit entendre et, peu après, une tête d'amazone parut au dessus du mur et le suivit pendant quelques instants.

Des traits fins, deux grands yeux baissés et pensifs, ombragés de longs cils; de belles tresses châtaines négligemment relevées sous un petit feutre hongrois surmonté d'un aileron rouge : telle m'apparut cette gracieuse vision.

C'était Marie Sophie de Bourbon, reine des Deux-Siciles et héroïne de Gaëte.

Quel que soit le sort qui lui est réservé, elle a eu dans sa vie un coin lumineux qui, dans l'histoire, rayonnera autour de son image.

Quand je contemple son visage si suave, si plein de candeur, et que je récapitule ce que je sais de son existence, je souffre de voir que la calomnie ne l'ait pas épargnée.

Il y a de ces turpitudes humaines qui ont beau se reproduire, ramenées par des circonstances semblables : une âme droite se refuse à s'y accoutumer.

On va me suspecter de sympathies bourbonniennes.

Je suis aussi peu bourbonnien qu'italien. J'aime le bien où je le trouve, et je hais le mal partout où je le rencontre. J'aime le droit, mais j'ai déjà trop vécu pour ne pas connaître le prix de la force.

D'ailleurs, M. de Lamartine, auquel je n'ai certes pas la prétention de me comparer, n'était pas bourbonnien quand, dans « les Girondins, » il a fait briller une pure auréole de justice autour du nom de Marie Antoinette.

Si j'ai cru devoir me défendre de partialité en parlant de la reine, j'en ressens la nécessité encore davantage au moment de parler de François II.

L'esprit de parti a élevé autour de tout ce qui le concerne une si haute barrière de préjugés, de préventions et de contre-vérités, que c'est une tâche hardie que d'entreprendre de la franchir, pour le montrer tel qu'il est.

Cette tâche ne me fera pas reculer.

Il est bon, quand on veut juger sainement, de savoir scruter ses sentiments, pour en écarter toute arrière-pensée personnelle et toute disposition subjective.

Ainsi, je passe mon opinion sur le roi au creuset de la plus scrupuleuse analyse, je m'affranchis de la bonne impression qu'a pu me faire son accueil courtois, et je ne garde de mon jugement que la part indépendante, invariablement basée sur mon bon sens.

C

FRANÇOIS II

François II habite à Albano une modeste villa. Les salons sont décorés plus que simplement : leur ensemble respire l'infortune, et l'on n'en sera point surpris quand on apprendra que le roi n'a que deux cent mille francs de rentes, presque entièrement absorbés par les pensions servies à ses compagnons d'exil.

Il est généralement accusé de solder de ses deniers des bandes de brigands.

Il n'en est rien : j'en ai la conviction sincère.

D'abord, matériellement, nous l'avons dit, cela lui serait impossible : ensuite, il le pourrait, qu'il ne le voudrait pas.

Immédiatement après Gaëte, plusieurs bandes de partisans avaient tenté de relever le drapeau blanc. Ils agissaient avec l'assentiment du roi et avec son concours, mais dès que leur entreprise eut échoué, le roi n'en patronna plus d'autres.

A Naples, les moindres désordres politiques engendrent le brigandage, comme le printemps fait chanter les petits oiseaux.

Cette fois, les brigands, soit qu'ils appartiennent réellement à l'opinion royaliste, soit qu'ils trouvent leur compte à affecter d'être de ce parti, détroussent

les passants, séquestrent, pillent et assassinent les voyageurs au cri de *Vive le roi François!*

Un tel état de choses est fait pour discréditer un parti, quand on se refuse à le scruter avec soin.

Le roi est jeune, il est né en 1836 : il est assez grand de taille, brun; son premier abord est défavorable : il est timide devant les étrangers, et il est impuissant à le dissimuler. Le premier moment passé, le roi rentre en possession de lui-même et sait se montrer ce qu'il est, c'est-à-dire un homme plein d'intelligence, de tact et d'aménité.

D'ordinaire, le roi a le front soucieux et les sourcils plissés. Ses yeux noirs ont une double expression : l'un exprime la méfiance, tandis que l'autre suit la pensée du moment; il en résulte un regard vague et indéfinissable, qui disparait quand le roi sourit. Ses traits se détendent alors et offrent l'image de la bonté.

Quand il succéda à son père, il était encore enfant, plus encore par son développement moral retardé à dessein que par le nombre des années.

Son éducation était incomplète, son expérience nulle, grâce au cercle d'airain dans lequel on l'avait tenu enfermé, soumettant sa moindre pensée, ses moindres actes à une dépendance et à un contrôle des plus sévères.

On lui avait enseigné avant tout à obéir, sans songer à le préparer à commander.

On a beau dire, obéir et commander sont deux choses distinctes et souvent contradictoires.

L'obéissance exclut l'initiative, tandis que le commandement la requiert avant tout.

Bref, le roi prit les rênes du gouvernement, parfaitement préparé à être l'instrument docile d'une volonté supérieure, mais nullement apte à dominer, comme l'avait fait son père.

Ferdinand réunissait dans ses mains tous les fils de l'administration. Il avait des serviteurs, des complaisants et des valets, mais pas un conseiller sérieux qui eût pu diriger les premiers pas de son fils.

François II, portant dans la balance sa timidité et son inexpérience, y trouva en outre la situation politique que nous savons.

On ne pourrait mieux comparer sa position qu'à celle d'un individu qui n'avait jamais conduit, et auquel on a confié les guides d'un « four in hand, » dans une route remplie d'embûches.

Le résultat était inévitable, François II devait fatalement verser.

Peut-être eût-il pu sauver sa couronne si, fermant l'oreille à ses scrupules, il eût fait sommairement justice de plusieurs serviteurs suspects, et c'est une preuve de plus que, pour savoir gouverner les hommes, à côté des qualités requises, il faut aussi certains défauts.

Ces défauts, le roi ne les a pas eus : si la Providence lui destine encore un trône, espérons pour lui que l'exil et le malheur les lui auront enseignés.

Il a su, en attendant, bien employer ses longs

loisirs. Il lit, il consulte ses souvenirs et il récolte ainsi les fruits de l'expérience, au profit de l'avenir. Il réfléchit beaucoup et il a insensiblement amené son esprit à un haut degré de maturité.

Personne, je suppose, n'ira lui reprocher ses sympathies politiques.

Elles sont franches. Il désire ardemment remonter sur le trône de ses pères, il croit à l'heure lointaine où luira son étoile ; mais avant tout il est Napolitain et il aime son pays.

Du jour où il sera pénétré de la conviction que Naples trouve son bonheur dans l'unité italienne actuelle, du jour où il croira que l'autonomie sous les Bourbons lui serait désastreuse, de ce jour son abdication sera signée dans son cœur.

Mais cette conviction est encore loin de sa pensée : car, à son avis, Naples, avant son annexion, à côté des incontestables défauts de son ancien gouvernement, avait au moins les finances les plus prospères de l'Europe ; elle n'avait ni recrutement, ni conscription, choses si antipathiques au pays.

Les impôts étaient modérés, presque nuls pour les classes pauvres.

L'État entretenait un système de magasin qui mettait le peuple à l'abri de la cherté des vivres, tandis qu'aujourd'hui il trouve que les finances napolitaines participent à l'état déplorable de celles de l'Italie, c'est-à-dire à un déficit budgétaire de 600 millions par an ainsi qu'au cours de la rente à 10 p. c.

Les impôts sont écrasants pour tout le monde.

La conscription, violemment appliquée, lance des milliers de réfractaires dans les montagnes, où ils grossissent les bandes de brigands.

Les magasins de blés abolis et vidés, et plus de huit mille individus fusillés en quelques années pour diverses causes...

Tel est le tableau que François II a constamment devant les yeux, et qui est chargé avec intention par les coryphées de son parti, plus royalistes que le roi.

Il est naturel qu'un semblable spectacle lui soit douloureux à plus d'un titre.

Aussi le trait distinctif de son caractère est-il la résignation. Il n'a ni révolte intérieure ni ressentiment personnel. Il a vu tant de trahisons, que son âme est blasée : elle ne se laisse plus surprendre que par le bien.

Il parle de Victor-Emmanuel sans amertume, et un jour qu'un officieux vint lui conter les sifflets essuyés par le roi d'Italie dans les rues de Turin, François II rougit et se tut.

Plus tard il dit à un de ses fidèles : Ce qui est arrivé à mon cousin m'a fait mal, j'ai souffert pour lui dans sa dignité de souverain.

En un mot, le roi François II est un des individus les plus dignes que l'on puisse rencontrer; il ne serait ni roi, ni proscrit, que ses qualités et son caractère personnel seraient suffisants pour lui créer des titres à la sympathie et à une estime sérieuse.

Il nous a déjà été donné de constater plus d'une fois combien l'école du malheur est la meilleure, et l'université de Ham est là pour nous le rappeler.

CI

FIN

Ernest! Ernest! où est donc l'ami lecteur?

Monsieur, il est parti, et il m'a chargé de dire à monsieur que cela l'ennuyait de voyager avec lui.

Allons, faites les malles; envoyez un télégramme à Lastrelle pour le faire appareiller : nous nous embarquons aujourd'hui; et allez m'attendre au chemin de fer : je vais monter une dernière fois au Pincio avec Stendhal.

CII

AU PINCIO

Là, en face de nous, de l'autre côté de la ville, s'élève majestueusement la coupole de Saint-Pierre. Le soir, lorsque le soleil se couche, nous l'apercevons à travers les fenêtres de Saint-Pierre, et, une demi-heure après, ce dôme admirable se dessine sur cette teinte si pure d'un crépuscule orangé, surmonté, au haut du ciel, de quelque étoile qui commence à paraître.

Rien sur la terre ne peut être comparé à cela : l'âme est attendrie et élevée, une félicité tranquille la pénètre tout entière; mais, pour être à la hauteur de ces sensations, il faut aimer et connaître Rome depuis longtemps.

C'est l'endroit le mieux choisi pour lui dire un adieu sympathique et recueillir dans sa mémoire son image ineffaçable.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 5
I. Description du *Saphir*. 7
II. Monte-Christo. 8
III. Ruine moderne. 10
IV. Chasse aux chèvres sauvages 12
V. Ruine génoise 15
VI. Ruine d'une balançoire 15
VII. Rêverie. — Souvenir de X. de Maistre. 17
VIII. Considérations ennuyeuses sur le suicide 18
IX. Gros temps. 22
X. Elbe 26
XI. Aspect de l'île 28
XII. Napoléon 29
XIII. Porto-Ferrajo 31
XIV. San-Martino 32
XV. Retour de l'île d'Elbe raconté par M. Thiers . . . 33
XVI. Maison de l'empereur restaurée par M. Demidoff . . 48
XVII. Musée napoléonien 49

XVIII. Série de portraits de l'empereur 50
XIX. Elbe et la Corse 53
XX. L'égalité selon Balzac 55
XXI. Départ pour Civita-Vecchia 56
XXII. Giglio 58
XXIII. Civita-Vecchia 64
XXIV. Des lettres 64
XXV. Saleté, description 65
XXVI. Un antiquaire et Stendhal 67
XXVII. De Civita à Rome 69
XXVIII. Arrivée. Les ruelles. La place d'Espagne . . 71
XXIX. Le Corso. Aspect des rues 72
XXX. Auberge où logeait Montaigne. 73
XXXI. Benvenuto Cellini 74
XXXII. Pont Saint-Ange. 74
XXXIII. Fort Saint-Ange. 75
XXXIV. Place Pie IX. 75
XXXV. Un ambassadeur moscovite à Rome en 1580 . 76
XXXVI. Place Saint-Pierre 77
XXXVII. Intérieur de la Basilique 78
XXXVIII. La Pieta de Michel-Ange 79
XXXIX. Les écussons des papes. 80
XL. Tombeaux des papes 82
XLI. Tombeau des Stuarts 85
XLII. Le prétendant, sa femme la comtesse Albany et Alfieri 85
XLIII. Mathilde, la grande comtesse 87
XLIV. Christine de Suède 88
XLV. Grandeur de Saint-Pierre 89
XLVI. Le pape-duc 91
XLVII. Le Vatican 91
XLVIII. Scala et Sala regia 94
XLIX. Jules II, Michel-Ange et la chapelle Sixtine . 96
L. Jules II donne des coups de canne à Michel-Ange 103

LI. Le Jugement dernier 105
LII. Michel-Ange, réformateur de l'art 107
LIII. Raphaël 111
LIV. Ses loges 112
LV. Les stanze de Jules II. 113
LVI. Influence de Michel-Ange. 113
LVII. Le tableau de la Dispute du Saint-Sacrement dans la salle de la « Segnatura » 115
LVIII. La madone di Foligno et la Transfiguration. . 120
LIX. Couronnement de la Vierge 121
LX. Descente de la croix 123
LXI. Le Joueur de violon 123
LXII. La Fornarina et Herm. Grimm 124
LXIII. Les statues du Vatican. 129
LXIV. Statue d'Auguste, trace de couleurs 130
LXV. Le commandeur Visconti 134
LXVI. Théories sur l'art grec 135
LXVII. Le Laocoon 138
LXVIII. Statues de Canova 139
LXIX. Chapelle de Saint-Laurent, perplexité esthétique 140
LXX. Un custode au Vatican. 140
LXXI. Un filou romain 142
LXXII. Appartement de Pie IX 142
LXXIII. Appartement du cardinal Antonelli 144
LXXIV. Bibliothèque vaticane 147
LXXV. Monseigneur Z., le commandeur Visconti et la Rome antique 149
LXXVI. Le Panthéon. 150
LXXVII. Le Forum 153
LXXVIII. Le Colisée 154
LXXIX. Deux heures au Colisée du temps de Titus . . 155
LXXX. Les bêtes. 160
LXXXI. Les gladiateurs 161
LXXXII. L'esclave et le patricien 164

LXXXIII. Les saints martyrs. 168
LXXXIV. Les Thermes 168
LXXXV. Deux erreurs à propos de la religion catholique romaine 175
LXXXVI. Hors de l'Église point de salut ! 176
LXXXVII. La vente des indulgences. 180
LXXXVIII. Le cardinal Antonelli. 182
LXXXIX. Un cirque dans le mausolée d'Auguste. . . 190
XC. Albano 191
XCI. Castel-Gandolfo 195
XCII. Pie IX 196
XCIII. Les partis politiques à Rome 199
XCIV. La famille du pape 200
XCV. Grégoire XIII. 201
XCVI. Un cadavre à la porte du palais. 204
XCVII. Musique à l'Arricia 205
XCVIII. Villa Doria 208
XCIX. Trois rencontres 209
C. François II. 213
CI. Fin 218
CII. Au Pincio 218

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

ERRATA

L'auteur de l'opuscule que nous publions aujourd'hui ayant égaré plusieurs feuillets de son manuscrit, il en résulte des lacunes qui demandent l'indulgence du public.

(*Note de l'éditeur.*)

Page.	*Ligne.*	*Au lieu de :*	*Lisez :*
14	22	Giglès,	Giglio.
20	11	baffoué,	bafoué.
25	25	elle est,	Elbe est.
26	11	poupe,	proue.
27	9	Méditerrannée,	Méditerranée.
32	1	amusassent,	animassent.
50	14 et 15	e merveilleusement réussis,	et merveilleusement réunis.
66	20	pas le,	ne pas le.
69	16	vraiment pas comment,	vraiment comment.
76	16	fenêtre posée,	fenêtre parée.
id.	25	au dessus,	au dessous.
84	18	Sixte IV,	Innocent VIII.
Id.	19	Pollajusto,	Pollajuolo.
85	13	prudence,	pruderie.
90	20	Catherina,	Catharina.
id.	26	dépouillé,	dépareillé.
93	10	à y habiter,	y demeurer.
119	23	un tête,	une tête.
128	15	dissonnances,	dissonances.
131	3	pourrait conclure,	pourrait, encore une fois, conclure.
135	2	Porto-d'Anxio,	Porto-d'Anzio.
145	29	corail,	émail.
150	14	tombe gigantesque,	bombe gigantesque.
155	4	soit resté,	est resté.
166	17	moitié du chemin,	moitié du cirque.
185	30	préférant un refus catégorique, à la	ne proférant un refus catégorique, qu'à la
196	11	malades,	malade.

27734